



Les Onirismes *fallacieux*

Livre III
• Lithos •

Carolus Hortus

Les Onirismes *fallacieux*

—

Une fiction d'emprunt

—

Livre III

Épilogue

Annexes

Post-scriptum

Carolus Hortus

2013 – 2024

LIVRE
III
—
LITHOS

Arc final

—

Rite de passage

Interlude V

—

Ceux qui s'effacent

Suis-je en train de rêver ?

Voilà qu'un bel astre rougeoyant termine sa course à l'horizon, dans un silence aussi doux que pesant. Ou peut-être est-ce un soleil levant ? Difficile à dire tant le temps ne signifie plus grand-chose ici-bas.

Devant ce spectacle aussi beau que lugubre, suis-je en train de rêver ? Ou suis-je simplement en train de vivre mes derniers instants, bercé entre fantasmagorie et réalité implacable ? Je n'en sais rien.

Je n'en sais absolument rien.

Tout se bouscule en moi. Je me souviens d'une vie difficile au sein d'un environnement hostile. J'ai été contraint de me battre et de commettre l'irréparable tant de fois pour survivre. Puis des rencontres m'ont ouvert les yeux. J'ai compris qu'une autre voie était possible, voire souhaitable. Jusqu'au bout, ensemble, nous avons tout fait pour changer la donne.

Mais ce fut un échec.

Le Vieux Fou avait vaincu Lilie. Condamné au néant, vitrifié dans mon reflet d'acier, j'attendais là la fin. J'espérais une forme de délivrance, perdu dans mes pensées et mes souvenirs. Quand soudain, elle apparut sous mes yeux.

Mother-Earth.

« Nous n'avons que peu de temps alors, de grâce, sois attentif » m'a-t-elle déclaré. Alors je l'ai écoutée me dire que Lilie avait une ombre, un vestige de ses premières émotions, qui subsistait sur Gaïa et qui répondait au nom de Lally. À elle seule, elle représentait notre dernier espoir. C'en était terminé de Lilie, des Simulacres et des Esquisses divines ; bientôt, Éphinéa autant que Gaïa ne seraient plus que des sources d'énergie alimentant un rêve fou.

Utilisant mon monde intérieur d'alors comme d'un portail dimensionnel, Mother-Earth était parvenue à nous atteindre. Nous, les derniers hybrides. Véritables chimères vivant entre le rêve et la réalité, nous représentions alors aux yeux de la divinité matriarcale le dernier

recours pour guider Lally et lui permettre de raisonner, pour ne pas dire réveiller, le Vieux Fou. Ce dernier, perdu dans ses songes, imposait à l'univers entier sa peur de l'inéluctable.

Craindre le temps qui passe est une chose qui s'entend. Néanmoins, rien ni personne ne peut échapper à cette relative condamnation. Il appartient alors à chaque être bénéficiant d'une existence de faire le deuil de celle-ci. Lutter est inutile. Cela amène au déni et à l'amertume. Seule l'acceptation permet de vivre intensément cette peine, aussi brève soit-elle.

C'est en ces termes que j'ai débuté mon périple sur Lithos il y a de cela de nombreux jours.

Isolé, livré à moi-même dans les ruines d'un monde perdu bloqué dans une journée sans fin, je me souviens errer à la recherche de celle qui nous sauverait. Mother-Earth lui avait confié ses dernières forces, ses souvenirs et ses connaissances. Retrouver Lally revenait ainsi à ouvrir l'ultime chapitre de notre récit.

Le périple jusqu'à présent fut long. Je me souviens de ces derniers instants.

Chapitre 51

—

Aux confins d'un fantasme

Depuis combien de temps suis-je en train de marcher ?

Il est bien plus difficile de répondre à cette question qu'il n'y paraît. Depuis mon éveil sur Lithos, j'ai pu constater que le temps est figé. Compter les secondes n'est que mécanique et aucun phénomène naturel ne vient prouver l'existence d'un cycle, d'une saison ou même d'une journée. Les conditions météorologiques subissent également cette absence : il existe des régions sans nuages, d'autres où la pluie ne cesse de tomber. Des plaines aux vents incessants aux montagnes foudroyées perpétuellement, tout est figé. Les battements de mon cœur demeurent finalement la seule preuve du temps qui passe.

Je me retourne un instant pour constater le chemin parcouru. Les Mornes plaines, territoire situé sur le continent de Midgard, représentent à elles-seules une épreuve. Les parcourir n'a pas été facile sous ce soleil crépusculaire sans fin. Mais enfin, voilà que j'arrive à destination : la ville de Ténaré. Je sens que je me rapproche de mon objectif.

Après la défaite commune des Simulacres et des Esquisses divines sur Éphinéa, Lilie a visiblement échoué face au Vieux Fou, condamnant ainsi Éphinéa et Gaïa. Naturellement, j'aurais dû disparaître moi aussi. Si je subsiste sur Lithos, c'est grâce à son alter égo : Lally. Celle que Lilie considérerait vraisemblablement comme sa sœur était en fin de compte une partie d'elle. Cette nuance a permis à la matriarche divine d'agir dans ses derniers instants et de lui insuffler son omniscience. Lally est ainsi devenue l'incarnation de Mother-Earth, comme le Vieux Fou est dorénavant Father-Sky. Grâce à un tour de passe-passe divin, la quintessence des pouvoirs de Lally ont été fragmentées en plusieurs entités.

Je suis l'une de ces entités. Il en existe certainement d'autres, mais je n'en ai jamais rencontré. Néanmoins, si je parviens à retrouver Lally, elle pourra nous guider vers mes congénères et ensemble, nous parviendrons à rétablir l'équilibre entre Éphinéa et Gaïa qui, pour le moment, ne sont plus que des souvenirs mourants nourrissant les onirismes fallacieux du Vieux Fou songeur.

C'est en tout cas avec cette volonté que je parcours Lithos depuis mon éveil.

Je ressens en mon for intérieur une énergie primordiale qui parfois me brûle la poitrine. Avec un petit peu d'effort et d'abnégation, je parviens à visualiser une sorte de lien. Je suis persuadé que ce dernier me mènera directement à Lally. C'est fort de cette conviction que je pénètre dans la ville la plus importante de la région.

Ténaré est un ensemble de maisons collées les unes aux autres serpentant autour de quelques collines. En poursuivant mon avancée, je me rends vite compte que ces buttes monumentales sont en réalité d'immenses terrils, amas titanesque de résidus miniers témoignant d'une activité souterraine. Un en particulier domine les autres. En inspectant les environs, je ne vois aucun habitant. Je suis également surpris de l'absence de cheminées sur les toits des maisons. La présence importante de suie dans les rues suggère une entreprise minière de charbon, mais à quoi peut-il bien servir si ce n'est pas pour se chauffer ou alimenter un feu de cuisson ?

Alors que je m'interroge sur l'activité de la cité, une voix grave m'interpelle :

— Que fais-tu là, étranger ?

Surpris, je regarde tout autour de moi, sans trouver pour autant l'origine de l'interpellation. Soudain, deux yeux s'ouvrent dans la pénombre, me fixant. Ils semblent flotter dans l'air tandis qu'ils s'approchent de moi. Précautionneux, je pose ma main droite sur ma dague de combat rapproché rangée à ma ceinture.

— Pourquoi viens-tu ici, étranger ?

Alors que la paire oculaire insiste dans son interrogation en s'avancant, je me rends compte qu'une légère silhouette se dessine finement tout autour. L'apparence de cet être ressemble à s'y méprendre à une ramification prodigieuse de multiples faisceaux charbonneux.

— Je suis un voyageur. Je cherche simplement quelqu'un.

— Il n'y a personne ici.

— Il y a déjà vous, c'est un bon début.

— Je ne suis personne.

Visiblement plongé l'espace d'un instant dans ses pensées les plus profondes, l'inconnu reste silencieux. Je profite alors de ce temps mort pour en savoir plus :

— Vous êtes un mineur, n'est-ce pas ?

Levant de nouveau son regard vers ma personne, l'inconnu rétorque :

— Je suis un mineur, ça doit être ça.

— Vous ne me paraissez pas très convaincu, je me trompe ?

— Je pensais être une excavation.

— Je ne crois pas ce soit possible.

— Je suis ce que vous voudrez que je sois alors, tant que c'est possible.

Circonspect, j'essaye de changer de sujet :

— Je cherche à rejoindre le sud des Mornes plaines, peut-être pourriez-vous m'indiquer un itinéraire ?

— Je suis un guide alors.

— C'est... Oui, disons cela.

Tournant son regard vers une bâtisse imposante en amont d'une ruelle étroite, la paire d'yeux m'indique d'un ton monotone :

— Là-bas, c'est un lieu de vie où l'on jouit de plaisirs simples. Ils sauront vous guider.

— Très bien... Je ne vais pas vous déranger plus longtemps, merci.

— Je suis un échec...

Fermant les yeux, l'inconnu disparaît. J'espère que celui-là n'est pas le plus extraverti de la ville. Écoutant malgré tout ses indications, je me dirige vers ce bâtiment, curieux de constater de quels plaisirs il m'a parlé.

Après une petite marche sur quelques mètres de dénivelés, j'arrive devant une lourde porte en bois que je pousse. Les charnières grincent tandis que ma force m'entraîne rapidement à l'intérieur. Une ensemble boisé agrémenté de quelques tapisseries se présente à moi. Une voix m'accueille :

— Étranger... Je vous en prie.

Une nouvelle paire de globes blancs m'inspecte et m'indique le comptoir de ce qui ressemble à un zinc de bar. Faisant signe de la tête que j'ai compris, je m'avance vers un tabouret lorsque soudain, deux yeux me fixent frontalement. Surpris, je présente mes excuses tout en reculant, m'apercevant du nombre incalculable de regards pointés sur ma personne. Faisant mine d'être le plus sincèrement du monde navré de l'incident, j'observe le comptoir et remarque un tabouret sans aucun verre en face.

— Celui-ci doit être libre... marmonné-je.

Effectivement, personne ne s'offusque alors que je m'installe.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Quelques renseignements devraient suffire.

— Pardon, je n'ai pas compris. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Je n'ai pas de monnaie, je suis désolé...

— De quoi ?

— De monnaie. Je ne peux pas payer de consommation.

— Mais il n'y a rien à payer. Ici comme ailleurs. Si on vous propose quelque chose, c'est qu'on vous propose quelque chose. Tout simplement.

— Tout simplement, comme vous dites.

— Alors qu'est-ce que ce sera ?

— Eh bien... Qu'est-ce que vous avez à me proposer ?

— J'ai de la tourbe, du lignite, de la houille et de l'antracite.

— Ah... Oui effectivement, plaisir d'offrir et joie de recevoir. Allons pour un verre de tourbe !

Ni une ni deux, le gérant du bar s'active dans la pénombre pour me servir ce qui s'apparente à du charbon liquéfié. Visiblement, l'exploitation minière a pour objectif, du moins en partie, de soulager les peines autour d'un verre. En me servant, il me demande :

— Avec ceci ?

— J'aimerais savoir ce qu'il se trouve au sud des Mornes plaines. Pourriez-vous m'aider ?

— Nékyia. C'est la ville la plus au sud des Mornes plaines.

— Effectivement, mais je cherche à me rendre plus au sud encore, voyez-vous ?

— Plus au sud ? Il n'y a rien de plus plus au sud.

— Strictement rien ?

Réfléchissant quelques instant, le tenancier me précise :

— Il y a bien le bois perdu, éventuellement.

— Ce n'est pas rien.

— Si peu.

— Et pourtant, voilà qui pourrait m'intéresser. Et savez-vous comment s'y rendre ?

— Vous n'êtes pas d'ici vous, n'est-ce pas ?

— Tout le monde en ville m'appelle l'étranger alors je pensais que c'était évident.

— Il n’y a personne en ville.

— À qui ai-je l’honneur alors ?

— Rien. Moi, les autres, nous ne sommes rien.

Dubitatif devant des propos aussi durs, je tente une approche plus amicale afin de revenir rapidement au sujet de ma venue à Ténaré :

— Allons, si je vous distingue c’est bien que vous existez, non ?

— Vous voulez juste bien nous voir, c’est tout.

— Eh bien partons là-dessus alors ! tempéré-je, lassé devant un tel spectacle. « Donc, pour rejoindre le bois perdu, que dois-je faire ? »

— Vous avez la gare de la ville, depuis la face est du terril principal. Le prochain train part bientôt pour Nékyia. Une fois là-bas, vous marchez en direction du sud-ouest et vous tomberez sur l’Achéron. Remontez-le jusqu’à la source et vous trouverez le bois perdu.

— Parfait, il ne vaut mieux pas que je tarde alors. Je vous remercie.

Sur le départ, mon informateur m’interpelle de nouveau :

— Votre verre !

— Je le laisse à qui le souhaite.

D’un signe de la main je le remercie une nouvelle fois avant de quitter les lieux. Arpentant les rues escarpées de Ténaré, j’essaye d’éviter de marcher dans les flaques de suie. Cette dernière est partout au sol, coulant des murs et des toitures. Une brise légère semble constamment porter son lot de poussière de charbon issu des différents terrils. L’air n’est pas des plus agréables à respirer alors je me hâte jusqu’à atteindre comme escompté la gare un petit peu plus en contrebas de la cité noirâtre.

Mon esprit reste concentré malgré tout sur les différents individus que j’ai croisé depuis mon arrivée sur Lithos ; ils semblent tous être des âmes en peine arborant une apparence aussi unique qu’originale. C’est comme si leur corps symbolisait quelque chose. Jusqu’à présent, je n’ai rencontré personne qui me soit un tantinet semblable. Je ne demande pas qu’on soit vêtu comme moi d’un épais manteau de fourrure muni d’une besace, avec à la ceinture une dague, quelques poignards et une arbalète attachée à l’arrière ; ni même qu’on soit aussi chevelu et barbu que moi. Au contraire, la vue d’un visage et d’une apparence différents des miens, tout en conservant une silhouette similaire, me mettrait un petit peu de baume au cœur je crois bien. La solitude est pesante, je ne peux que le confesser.

La gare de Ténaré est un enchevêtrement de structures d’acier réalisant un ensemble solide et compact laissant néanmoins passer de fébriles rayons de lumière crépusculaire. La vaste

toiture en verre, presque totalement recouverte de suie, assombrit davantage l'espace à mesure que l'on pénètre dans l'établissement ferroviaire. Arrivant vers ce qui semble être le guichet j'interroge l'invisible, espérant voir deux globes me fixer :

— Quand part le prochain train pour Nékyia je vous prie ?

— Bientôt.

Effectivement, deux yeux me regardent tandis qu'une voix monotone me répond. Cependant, ces yeux là ont les pupilles bien plus dilatées que les précédents que j'ai pu croiser.

— Je vais vous prendre un billet.

— Il me faut un nom.

— Doranbâlt.

— Un prénom.

— Hyôga.

— C'est noté.

— C'est tout ?

— Prenez directement place à bord.

— Assurément, je vous remercie.

En me dirigeant vers le quai de départ, je constate la présence dans l'obscurité d'un gigantesque et interminable train composé d'une infinité de wagons, vraisemblablement tracté par une locomotive au charbon. Serait-ce d'ailleurs pour ce train que les habitants de Ténaré récoltent tout ce charbon ? Difficile à dire. Quoi qu'il en soit, je monte à bord. Une lumière blafarde éclaire les différents compartiments. Alors que je m'avance en amont du convoi, de nombreux yeux m'observent. Enfin, je trouve une place qui me semble tranquille. M'asseyant, j'attends que le train parte de la gare.

Quelques instants après, le sifflet du train sonne le départ.

Chapitre 52

—

Les Onirophages

Voilà une bonne heure que nous avons quitté la gare de Ténaré, du moins si j'en crois ma propre perception du temps passé.

Le paysage vallonné de terrils a laissé place à d'immenses étendues d'un vert pâle reflétant péniblement la lumière crépusculaire. Je distingue au loin dans notre direction quelques collines rocheuses miroitant un halo orangé. Ce qui semble ainsi être l'abord d'un plateau me rappelle que nous sommes sur le point de franchir le fleuve Achéron en le traversant à l'aide d'un gigantesque pont. Curieux de voir à quoi ressemble cette structure ferroviaire, je laisse mon regard se balader dans ce paysage éphémère qu'est la vue d'un panorama depuis un wagon à vive allure.

Le compartiment dans lequel je me trouve me semble être quasiment vide. Je peux me tromper bien entendu, tant il est difficile de déterminer la présence ou nom de natifs de Ténaré. Néanmoins, un silence simple et apaisant s'impose de lui-même, entrecoupé systématiquement du vrombissement de la locomotive et du frottement des roues du train sur les rails. Cette mélodie ainsi faite de combustion et d'acier compressé apporte une tonalité mystérieusement reposante qui pourrait même me bercer. Lové dans une atmosphère unique, je laisse mon esprit vagabonder.

Une fois que j'aurai retrouvé Lally, comment faire pour déterminer la position des autres rescapés d'Éphinéa ? Notre élue saura-t-elle se servir de ses dons pour les localiser ? Sont-ils nombreux ? Proches, loin ? Amicaux ? Dès que cette quête sera terminée, une autre commencera aussitôt et j'appréhende ce moment.

Je crains la suite des événements, non pas pour des raisons philosophiques, mais bien pour des aspects pragmatiques. L'avenir de tant d'existences dépend de moi, de nous. J'ai peur d'échouer. Après tout, Lilie a échoué alors pourquoi pas nous ?

Un bruit sourd, désagréable au possible, me sort de ma torpeur.

La porte vieillissante du compartiment vient d'être ouverte, laissant entrer mon pire cauchemar : les troupes oniriques. Ce sont des automates arborant une silhouette humanoïde faite de branchements électriques et de plaques de métal maintenues entre elles par de

piètres soudures et des rivets rouillés. Ces robots, dont l'apparence rappelle ironiquement mon espèce, ne sont que des fallacieux bipèdes n'ayant qu'un seul but : traquer les Thaumaturges.

Les Thaumaturges sont des gens comme moi. Des personnes ayant hérité d'un fragment des pouvoirs de Mother-Earth par le biais de Lally ; ce sont des êtres doués de pouvoirs magiques dépassant le cadre existentiel imposé par le Vieux Fou.

Équipés jusqu'aux écrous d'outils léthaux, ces automates cherchent parmi les vivants les personnes à abattre. Fonctionnant grâce à un cœur mécanique alimenté par le ressentiment du Vieux Fou, les troupes oniriques incarnent ainsi les sentinelles mortelles de Lithos ; preuve s'il en faut de la peur que nourrit le pitoyable Hokusai pour la magie. Lally, les autres hybrides et moi-même sommes une menace pour lui, la dernière vraisemblablement.

Les automates de la mort, au nombre de cinq, avancent ainsi dans le wagon, scannant chaque recoin et surtout chaque matière vivante en quête de la moindre particule éthérée. Ressentant en moi une panique monter, je me lève de mon siège, préférant fuir. Rapidement, je quitte mon compartiment pour atteindre le suivant en direction de la tête du convoi. Utiliser mes armes contre eux serait risqué, surtout dans un tel environnement. Utiliser ma magie les alerterait. Et bien pire encore... Plus concentré et déterminé que jamais, j'accélère ma marche salvatrice lorsque soudain, je distingue un autre groupe d'automates sur mon parcours. L'un d'eux m'a aperçu malgré ma furtivité et me pointe d'un doigt mortifère. Je ne suis alors qu'un suspect. Stoïque, je reste immobile. La machine onirique s'approche rapidement d'un pas cadencé relâchant quelques fumées de vapeur et m'observe de la tête aux pieds de son œil cyclopéen écarlate. Quelques secondes se distillent ; mon cœur s'emballe. Ma respiration est étouffée tant mon corps est raide.

— Espèce inconnue, déclinez-vous.

— Spectre, lancé-je spontanément.

Ce n'est pas mon premier contrôle et mon espèce n'étant pas censée exister sur Lithos, voilà quelques temps que le terme de « spectre » me permet de camoufler ma présence aux yeux de ces programmes binaires monoculaires. Après une vérification dans la base de données qui leur sert de cervelles, ces némésis de machines finissent par me laisser en paix.

— S - P - E - C - T - R - E .

Le silence du compartiment, apaisant il y a quelques instants, m'angoisse désormais comme jamais.

— Validé. Vous pouvez disposer.

Évitant toute autre interaction, je m'empresse de poursuivre mon parcours en direction de l'avant du convoi, espérant être plus tranquille. Lorsque qu'une synthèse vocale m'interpelle de nouveau :

— Taux d'éther détecté dans l'atmosphère. Veuillez vous arrêter pour un contrôle approfondi de votre métabolisme.

Comment ont-ils pu détecter ma nature thaumaturgique ? J'ai fait pourtant le nécessaire pour la contenir... L'automate arrive de nouveau vers moi, armé cette fois-ci d'un scanner au poing équipé d'une fine lame de scalpel dédiée à un prélèvement organique. À ce coup-ci, je ne pourrai pas mentir. Inquiet, je recule de quelques pas à mesure que mon ennemi avance, essayant de gagner du temps pour mieux réfléchir à la situation. Mon dos percute la porte avant du compartiment. Je cherche la poignée pour l'ouvrir. Sans succès, celle-ci semble cassée. En me retournant pour forcer d'un coup d'épaule le passage, j'entends l'avertissement ultime de mon interlocuteur mécanique :

— Refus d'obtempérer. Refus...

D'un coup net de ma dague, je décapite l'intéressé mettant ainsi un terme à sa manœuvre d'intimidation. Tandis que son corps de synthèse fumant de vapeurs blanches et s'agitant de multiples courts-circuits en série s'écroule au sol, je parviens à ouvrir cette satanée porte ; débouchant sur un étroit espace entre les wagons, et titubant à chaque secousse, je comprends que les troupes oniriques sont en alerte et me recherchent. Ni une ni deux, je décide d'escalader la paroi du compartiment afin d'atteindre le toit. La vitesse du train est telle qu'il est difficile de tenir debout. Préférant m'accroupir, j'inspecte les environs au cas où mon trajet n'irait pas jusqu'à Nékyia. Nous arrivons tout juste aux abords du plateau surplombant l'Achéron. Le train emprunte ainsi un étroit pont d'acier monumental s'arc-boutant de part et d'autre des falaises rocheuses. Je suis coincé. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'on me laisse tranquille. Mais le tintement de la ferraille mécanisée s'agrippant aux parois de tôles de la voiture sur rails m'indique que mon espoir sera de courte durée.

J'aperçois une première tête robotique me scrutant de son œil rouge et vociférant « Thaumaturge » à répétition. D'un coup de pied bien placé, je parviens à rapidement m'en débarrasser ; malheureusement, une légion composée d'au moins sept automates s'entraînant pour atteindre ma position finit par rapidement renverser la situation. Chacun armé de sabres à doubles lames et de filets de capture, il m'apparaît impossible de faire la différence avec mon équipement, utiliser ma magie n'étant pas une option. Acculé, je me risque à courir sur la toiture du train, avançant de wagon en wagon de manière peu conventionnelle. Chaque saut entre deux compartiments est risqué et demeure épuisant. Je me rattrape à chaque fois *in extremis* tant la vitesse et l'altitude me dévient de ma trajectoire initiale. Néanmoins, je m'en sors. Du moins, c'est ce que je pense lorsqu'un sabre transperce la toiture sur laquelle je me trouve par l'intérieur. En quelques seconde, une partie de la tôle est pulvérisée et je me retrouve face à deux automates.

D'un lancer de poignard, je parviens à me débarrasser d'un, mais le second me jette son filet, m'immobilisant quelque peu. Je m'agite pour éviter autant que peu se fasse ses estocades mortelles lorsque je parviens finalement à m'extirper de mon entrave en cisillant la toile. D'un coup de genoux, je désarme l'adversaire avant de le transpercer de mon épaisse dague. Ressentant une tension électrique, je la retire rapidement tout en poussant de mon pied droit l'automate qui tombe en contre-bas. À peine ai-je le temps de respirer que la légion m'a rejoint.

— Ils sont trop nombreux.

Je tente de réfléchir à la meilleure échappatoire lorsque soudain, un coup de feu retentit. Puis un second qui me frôle la joue gauche. Je constate la présence d'un automate habilité à tirer au fusil à vapeur, le tromblon typique des troupes oniriques. Plus que jamais en difficulté, je le vois améliorer sa visée vers ma personne tandis que trois automates s'avancent déjà, arme au poing. Le tireur appuie sur la détente. Le coup part. Je le vois. Je n'ai pas le temps d'esquiver. Je me vois mourir, le crâne pulvérisé.

Alors j'agis, spontanément. J'utilise ma magie, dévoilant au grand jour mon identité éthérée. Refroidissant l'atmosphère autour de moi jusqu'à atteindre le zéro absolu, j'immobilise toute activité dans un périmètre d'un mètre. Les trois automates sont gelés tandis que le projectile assassin stoppe sa course à quelques centimètres de mon œil droit. Laisant exploser toute la glace qui m'enveloppe, j'expulse mes adversaires. Pour autant, le tireur d'élite prépare sa prochaine salve, mais je parviens à le mettre hors d'état de nuire grâce à un lancer de poignard précis. Néanmoins, le mal est fait. J'ai utilisé ouvertement ma magie de glace.

Un grondement au loin résonne. Un tremblement de terre semble se déclencher. Soudain, l'impensable, et redouté, se produit : le sol des Mornes plaines à l'horizon se soulève. Des décombres telluriques naît un gigantesque golem d'une hauteur largement supérieure à celle à laquelle nous sommes alors en train. Le colosse, sans aucune perception visuelle ou sonore, n'a qu'une raison d'être : se repaître de magie. La moindre particule d'éther suffit à les réveiller et à déclencher leur furie. Ils sont plusieurs, répartis selon des périmètres d'influences. Véritables gardiens de Lithos, ils sont au service du désespoir du Vieux Fou.

Ce sont les Onirophages.

En une seconde, le golem sait d'où viennent les particules magiques et se lance alors dans une course effrayante en notre direction. Les automates eux-mêmes semblent subjugués par la scène l'espace d'un instant. En ce qui me concerne, j'ai peur. Chaque pas du titan le rapproche de plusieurs dizaines de mètres. Quelques secondes suffiront pour qu'il nous rejoigne. La terre s'ouvre sous ses pieds de colosse, brassant un épais nuage de poussières ne laissant entrevoir que sa funeste silhouette. Les automates finissent par attaquer de nouveau. Je me défends autant que possible, gardant un œil sur l'Onirophage qui progresse.

Il est là, devant moi. Il lève son énorme main droite et la laisse s'abattre sur nous. Esquivant de justesse en me jetant dans le vide, je constate avec effroi l'annihilation du pont et du train, happés dans un vortex d'écrasement prodigieux. Essayant d'éviter les débris, j'utilise à nouveau ma magie de glace pour m'entourer d'une seconde peau de givre qui me permet de ralentir ma chute. Mètre après mètre, je me dirige vers l'Achéron à moindre vitesse. C'est ma dernière chance de survie. Le sol se rapproche. Le fleuve s'expose à moi de plus en plus en détails. Une ombre titanesque en forme de main obscurcit totalement le périmètre. Je vais devoir arrêter tout de suite ma technique de glace, de toute évidence.

Je plonge dans l'Achéron. Un fracas m'accompagne.

Derrière moi s'écrase la main de l'Oniophage ainsi que d'innombrables débris de roches et de ferrailles. C'est le chaos durant de longues secondes.

Projeté au plus profond du fleuve, je me retrouve dans le noir total. L'Achéron est un fleuve sombre dont la moindre gorgée est un poison durable affectant aussi bien le corps que l'esprit. Regardant furtivement au-dessus de moi, je distingue de la lumière à la surface. En remontant hors de l'eau, je constate que je suis bel et bien en vie, l'Oniophage essayant de me trouver dans les parages. Non sans peine, je rejoins la rive la plus proche. Je m'allonge au sol, retrouvant mes esprits. Je viens d'échapper à un sacré traquenard. Je reprends mon souffle, inspecte mon équipement tout en essorant autant que possible mes vêtements. Le colosse part me chercher plus loin au nord. Tant mieux. Plus aucune trace des automates et me voilà le long de l'Achéron.

— Je ne m'en sors pas si mal...

Bien que précautionneux, j'imagine que j'ai absorbé ou ingéré malgré moi une certaine quantité d'eau noirâtre du fleuve de la douleur. Cela ne va pas m'aider pour la suite de ma quête. Néanmoins, si j'en crois les dires du guide de Ténaré, le bois perdu n'est plus très loin.

Enorgueilli par ma survie *in extremis*, c'est plus déterminé que jamais que je reprends mon périple. Quelques toux sèches accompagnent cependant ma marche lente et éreintée.

Chapitre 53

Le bois perdu

Je suis l'Achéron qui s'enfonce petit à petit dans un épais bosquet. Je me retrouve rapidement entouré d'une végétation luxuriante. La canopée d'innombrables arbres capte la plupart des rayons solaires abaissant drastiquement le niveau de luminosité. Mes pieds foulent des brindilles et des feuilles mortes éparpillées sur un chemin de terre humide.

Surtout, un silence mystérieux m'enveloppe. Pas un animal. Pas un insecte. Pas un bruissement végétal. Rien. L'absolue absence de tout son me paraît alors plus que jamais pesante, voire assourdissante. Seule ma présence vient déstabiliser cette atmosphère si spéciale. Toujours sur mes gardes, j'avance dans ce dédale sylvestre. Je sens mon corps à bout, mon esprit peinant à se maintenir en éveil. Est-ce le poison de l'Achéron qui fait effet ? Ou bien est-ce simplement le fait qu'après mes dernières péripéties, j'ai atteint mes limites ? Aucune idée. Néanmoins, je poursuis mon voyage sans jamais perdre de vue l'Achéron, progressant péniblement entre deux quintes de toux.

Je m'arrête un instant. Inspectant les alentours, je m'assure être seul. Pas d'automate de malheur, ni même de colosse démesuré. Pas d'ennemi ni d'espion en vue. Bien, je poursuis.

Après plusieurs minutes de marches, je me retrouve devant une petite cascade. Une entrée semble passer à travers la paroi rocheuse. M'armant de courage, je me lance en direction de cette cavité, me protégeant au passage des néfastes éclaboussures de la chute d'eau obscure. Quelques mètres dans la pénombre débouchent sur un carré de verdure vraisemblablement trop bien taillé pour être l'œuvre de la nature.

— Il y a quelqu'un ? appelé-je.

Pas de réponse.

Très bien, alors je m'avance vers le centre de l'enclos et remarque autour de moi trois passages. L'un, à ma gauche, part en direction d'un sentier verdoyant et propre. Un deuxième, en face de moi, descend en contre-bas dans une obscurité redoutable. À droite figure le troisième et dernier passage qui emprunte un chemin rocailleux. Hésitant, je me retourne pour tenter de savoir où est passé l'Achéron. Stupéfait, je constate béatement une falaise pleine de mousse sur laquelle ruisselle de l'eau clair.

— Le bois perdu... évidemment.

Je comprends que je n'ai d'autre choix que d'emprunter l'une des trois voies, en espérant ne pas me perdre. Dans mon état de fatigue plus qu'avancé, j'opte pour le passage de droite, celui qui est rocailleux. Le passage verdoyant me paraît trop facile tandis que celui menant en contre-bas ne me dit rien qui vaille. La marche se déroule sans problème, mes bottes encore humides conservant tout de même une certaine adhérence sur la caillasse polie par les éléments. Je finis par déboucher sur un carré de verdure, identique au précédent.

Stupéfait, je m'avance à nouveau vers le centre et inspecte encore une fois les trois voies que le destin me propose. Toujours un passage verdoyant à gauche, une piste sombre en contre-bas en face et un sentier rocailleux à ma droite. Je me retourne pour regarder d'où je viens : de nouveau ce mur de mousse ruisselant.

— Ça ne va pas être une partie de plaisir.

Toussotant, Je tente de garder les idées claires. Il y a certainement un indice quelque part, emprunter le mauvais chemin me condamnant certainement à l'errance. Ainsi, j'inspecte la nature environnante. Rien ne me semble suspect.

Soit, essayons une nouvelle voie si la rocailleuse ne fonctionne pas. Je me dirige ainsi vers la piste verdoyante. Aucun problème durant la traversée, j'arrive effectivement de nouveau à l'enclos de départ. Tout est identique. Désarmé, je tente d'emprunter la dernière voie, celle en face de moi. Au fur et à mesure que je progresse, l'obscurité m'envahit jusqu'à ce qu'il soit difficile de distinguer mes propres pieds. Peu à l'aise, je parviens tout de même à sortir. Toujours cet enclos devant moi accompagné de ses trois propositions de chemins.

Désespéré, je m'accorde une pause en m'asseyant au sol, dos contre la paroi humide. Je tente de trouver un sens à tout cela, en vain. Lorsque soudain, je sens un fluide aqueux remonter dans mon cou. M'écartant de la falaise, je regarde ce que cela peut être et découvre avec étonnement un ruissellement qui, contrairement aux lois de la gravité, remonte du bas vers le haut. En y regardant de plus près, il se trouve que certains filets d'eau vont dans le même sens, tandis que d'autres suivent l'ordre logique des choses, s'écoulant de haut en bas. D'autres encore vont dans de multiples directions.

— Serait-ce une carte du bois ?

Posant mes mains sur mes hanches, j'esclaffe :

— Ma foi, pourquoi pas ! Mais dans ce cas, où suis-je exactement ?

Vient alors une inspection minutieuse de mon environnement et de la paroi rocheuse. Je remarque sur cette dernière une petite feuille morte isolée, comme collée à la roche.

— Si cette feuille me représente et que la mousse juste ici correspond au mur, alors en suivant le cours du ruissellement, j’obtiens l’indication suivante... Hum, ce serait à droite. En espérant que la solution est de suivre le cours d’eau !

Ni une ni deux, je m’active et réemprunte le passage rocailleux à ma droite. De nouveau dans l’enclos, je cours vers ma falaise mystérieuse et constate que la feuille morte a effectivement bougé avec moi.

— Euréka !

C’est ainsi que commence un long périple dans le bois perdu, suivant le cours d’écoulement de petits filets d’eau. Après un temps qui me paraît interminable, j’inspecte une énième fois le mur aux milles mousses :

— La feuille morte n’est plus là ? Ah si, elle est tout en bas... Tiens ?!

En essayant de la toucher, je m’aperçois qu’elle est comme cousue à la paroi. En tirant dessus, j’ai même l’impression que je suis en mesure de faire venir avec l’ensemble de la falaise à la façon d’un opercule ouvrant un couvercle.

— Qui ne tente rien...

Avec délicatesse et toutefois un brin d’hésitation, je tire sur l’étrange feuille morte et me rends compte que l’ensemble de la structure rocheuse tombe à mes pieds à la manière d’un rideau de scène. Derrière ce décorum se distingue un magnifique lac caressé d’une douce lumière crépusculaire traversant une canopée plus éparse. M’avançant, je remarque la présence d’une petite maison au bord de l’eau.

— Nous y sommes.

Je descends quelques mètres de dénivelé avant d’atteindre la demeure. Faite de planches de bois peintes en blanc, la maison possède plusieurs petites fenêtres encadrées de volets d’un bleu rappelant la toiture d’ardoises. Trois petites marches permettent d’atteindre une terrasse donnant directement sur le lac. C’est ici que se trouve l’accès à la porte d’entrée vers laquelle je me dirige donc. Avant de frapper et ainsi de m’annoncer, je reste quelques instants devant cette vue magnifique du lac dans son écrin de végétation.

— Qui êtes-vous ? me demande une légère et douce voix.

Je me retourne vers la porte d’entrée et constate la présence d’une jeune adolescente. Passant quelques mèches de cheveux bruns derrière son oreille gauche, elle me fixe d’un regard inquisiteur du haut de sa silhouette si fragile.

— Me voilà devancé... Je suis Hyôga.

— Hyôga ?

— Oui, Hyôga Doranbâlt. Et tu es Lally, n'est-ce pas ?

— Comment savez-vous cela ? s'inquiète-t-elle.

— Je suis un ami de Lilie.

Visiblement circonspecte, la jeune adolescente me demande :

— Et que nous voulez-vous ?

— Nous ?

— À Lilie et à moi, que nous voulez-vous ?

— Lilie est ici ?

— Répondez à ma question ! s'énerve-t-elle.

— Pardon, je suis désolé, je ne voulais pas te faire peur. Je suis juste surpris que Lilie soit ici.

— Elle se repose. Elle est malade. Donc dites-moi plutôt ce que vous venez faire ici.

Comprenant que Lally n'a aucune idée de qui je suis, je décide de rentrer dans la peau d'un personnage me permettant d'apaiser les tensions, du moins je l'espère.

— Je suis médecin. C'est... Mother-Earth... Elle m'envoie pour que je soigne Lilie. Est-ce que je peux la voir ?

— Qu'est-ce qui me dit que vous ne me mentez pas ?

Pris à mon propre piège, je tente le tout pour le tout :

— J'ai pu passer l'épreuve du bois perdu sans problème.

— Vous me paraissez épuisé. Et sale.

— La route fut longue depuis Ténaré et... j'ai glissé sur une feuille morte en chemin, m'allongeant de toute ma splendeur dans la boue.

Lally ricane avant de préciser :

— Restez ici, je vais voir si elle est en état de vous recevoir.

— Très bien, j'attends là !

Lilie serait donc dans cette maison avec Lally ? Ce n'est pas possible. Est-ce le bois perdu qui me joue encore un tour ? M'appuyant sur la rambarde de la terrasse, je m'autorise un petit moment de tranquillité après toutes ces péripéties, espérant comprendre ce qu'il se passe et convaincre Lally de rejoindre notre cause.

Après quelques instants de contemplation, loin de mes pensées et de mes tracas, la voix de Lally me ramène à la réalité :

— Vous pouvez entrer.

Puis, face à moi, elle m'arrête en posant sa main droite sur mon buste tout en tenant fermement la poignée de porte de sa main gauche :

— Vos armes restent dehors.

Devant un tel pouvoir de persuasion, je me sens contraint d'accepter et dépose ainsi mes outils léthaux sans broncher. D'un simple regard, Lally m'invite à la suivre, refermant la porte derrière-moi.

L'intérieur est mignonnet. Tout semble fait en bois, du sol au plafond en passant par les cloisons et les meubles. Le blanc est la couleur dominante, quelques touches de bleu azur venant accompagner l'uni immaculé. Des cadres sans toiles ornent les murs tandis que des tapis de jonc de mer habillent les parquets de chaque salle. En quittant l'entrée j'entre dans un salon cosy qui semble servir de salle à manger selon le besoin du moment ; une cuisine rudimentaire complète l'ensemble multifonctions. Un poêle à bois alimente aussi bien le lieu de vie en chaleur que la cuisine en combustible. M'en approchant spontanément pour en profiter, je remarque un potage en cours de cuisson.

— Ça sent très bon.

— Des cèpes du coin et quelques morilles. Avec une tranche de pain et quelques fruits des bois, ça fait l'affaire. Je vais vous préparer le canapé pour que vous puissiez vous reposer.

— Merci... Je ne pensais pas rester cela dit...

— Vous semblez malade, ou du moins pas en grande forme. Ce qui reste inquiétant pour un médecin... Restez un peu, je vous en prie.

— C'est vraiment touchant, merci.

— Vous semblez surpris.

— De là d'où je viens, la confiance se fait rare.

— Ici aussi. Mais Lilie et moi venons d'ailleurs.

— Ah ?

— Nous ne nous souvenons plus exactement, mais dès qu'elle ira mieux, nous poursuivrons nos recherches et nous rentrerons chez nous.

— Je vois. Ta confiance m'honore, quoi qu'il en soit.

Ni une ni deux, Lally change de sujet et m'indique d'un ton toujours aussi persuasif :

— Lilie se trouve au fond du couloir, dans notre chambre. Pour y aller, vous devrez passer devant la salle d'eau. N'hésitez pas à vous y arrêter.

— Charmant, rétorqué-je ironiquement.

Sans m'attarder, j'écoute la maitresse de maison et me dirige vers le couloir qui longe la grande pièce où nous nous trouvons. Passant une première porte, donnant vraisemblablement sur le lieu où je pourrai me débarbouiller, j'approche de la seconde et dernière porte. Celle-ci est entre-ouverte. Un rayon de lumière orangé s'exfiltre de l'interstice séparant le cadre de la porte de cette dernière. Posant ma main droite sur la poignée, j'hésite quelques instants avant de finalement me décider.

Je toque. Personne ne répond.

J'ouvre et entre à petit pas.

Puis je constate : la chambre est baignée de lumière. Certainement la pièce ayant la meilleure orientation, celle-ci bénéficie d'une atmosphère chaleureuse et douce dans ce monde où le temps ne passe pas. Les murs blancs reflètent un maximum de luminosité crépusculaire, conférant à l'espace une ambiance très particulière. La décoration reste comme ailleurs dans la maison minimaliste, presque inachevée.

Il y a un lit qui est fait, drapé de parures couleur crème. Je me dis que c'est certainement le lit de Lally. Tournant mon regard vers le deuxième lit, je constate avec autant d'effroi et de surprise que d'évidence et d'anticipation :

— Vide. Il n'y a personne.

Assurément, ai-je envie de dire. Ma présence ici, dans ce monde, a pour but de mettre un terme à la folie du Vieux Fou en m'appuyant sur notre dernier espoir, Lally. Si nous vivons tout ceci, c'est bien la faute du rêveur fou, mais aussi la conséquence de la défaite et par conséquent de la mort de Lilie. Le fait de ne pas la voir devant moi, alitée, n'est donc pas une surprise et pourtant, je me sens bouleversé. Peut-être est-ce parce qu'au fond de moi, j'y croyais sans me l'avouer. Je croyais l'espace d'un instant que mon périple prendrait fin avec la découverte de Lilie. Tout rentrerait alors dans l'ordre, guidés par l'Ange des Mots. Peut-être aussi est-ce la conséquence de cette vision qui me fait prendre conscience de la réalité : Lilie n'est plus parmi nous. C'est un fait.

Peu importe ce que je perçois et les raisons qui me poussent à ressentir de tels sentiments : je me trouve seul dans cette chambre et Lally prépare à manger pour trois personnes dont une qui n'existe plus. Je comprends à cet instant précis que je vais devoir faire face à un profond déni.

Profitant sur le retour de la salle d'eau, je soigne mes plaies et me rince le visage. Je nettoie ce qui peut l'être et m'apprête à sortir étendre quelques vêtements lorsque Lally m'interpelle :

— Nous mangeons dans quelques minutes.

*

Durant le repas, les sujets de conversations ne se bousculent pas. Lally semble empêtrée dans ses songes et ses réflexions. Je n'ose alors pas la sortir de sa torpeur introspective. Je profite en silence du plat chaud, rêvassant à mon tour. Puis une quinte de toux sèche vient rompre le temps de grâce. Je m'excuse du dérangement tandis que mon hôte m'interroge :

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien, rien du tout. Juste quelques allergies.

— C'est étonnant pour un médecin.

— Les médecins ne sont pas différents des autres. Au contraire, si leur vocation consiste à prendre soin d'autrui et à soulager autant que possible les peines, ils sont nombreux à s'oublier eux-mêmes...

— C'est marrant, vous parlez d'eux comme si vous ne vous incluiez pas.

Me redressant sur ma chaise, je fais mine de m'amuser de sa remarque avant de changer de sujet :

— Lally...

— Dites-moi.

— Pour commencer, nous pourrions nous tutoyer mutuellement, qu'en penses-tu ?

— Oui, oui effectivement. Hyôga, c'est ça ?

— Exactement.

— Très bien. Et donc, de quoi vouliez-vous... Enfin, de quoi voulais-tu me parler ?

Prenant une grande respiration, j'envisage de lui faire part de ma raison ici avant de vite me rendre compte qu'il sera difficile de l'embarquer de gré dans ma mission, à la vue de l'état actuel des choses. Ainsi, face à son déni, comment lui expliquer la réalité de ce monde ? Comment trouver les bons mots pour qu'elle saisisse sa capacité à réunir les Thaumaturges comme moi afin de mener notre ultime combat contre le Vieux Fou ? Comment lui parler d'Hokusai, de Lilie, d'Éphinéa ou de Gaïa ? Elle semble mature et pourtant si fragile... Je cherche alors un moyen de lui expliquer simplement ce que j'attends d'elle lorsque soudain, elle me demande :

— Eh bien Hyôga ?

Je la regarde droit dans les yeux. Je suis perdu. Mes idées se mélangent, je ne sais plus quoi dire. J'essaye de déclarer quelque chose, mais aucun son ne sort de ma bouche.

— C'est à propos de Lilie ?

Confus, j'acquiesce machinalement :

— Oui.

— C'est plus grave que ce que je pensais ?

Sans que je m'en rende compte, une voie s'ouvre devant moi. En restant dans mon personnage de médecin, je parviens à trouver le moyen le plus simple, et peut-être même l'unique moyen, pour tout lui expliquer : ne rien lui dire. Je n'en suis pas fier certes, mais cette logique a un avantage, celui de ne pas la brusquer. Et après quelques heures passées à son contact, c'est déjà une bonne chose à mes yeux que de ne pas la tirer de force de son illusion. Sans perdre pour autant de vue mon objectif, j'essaye alors de prendre soin du premier humain que je rencontre depuis un temps que je ne peux compter.

— Sa vie n'est pas en danger.

— D'accord. Mais ?

Laissant libre cours à mon imagination, j'invente en jouant le jeu de son déni :

— Lilie souffre d'une maladie affectant sa mémoire. Le risque est qu'elle ne puisse plus communiquer dans un premier temps, puis qu'elle finisse par oublier la personne qu'elle est. Elle, ainsi que ses souvenirs.

— Le monde qui l'entoure lui deviendrait étranger, y compris moi alors. C'est bien cela ?

— Oui, réponds-je en saisissant l'occasion d'emmener l'échange vers un point bien précis.
« Il y a cependant un moyen de la sauver. »

— Je t'écoute.

— Je connais un remède. La plupart des ingrédients se trouve facilement, à l'exception d'un qui est par ailleurs le plus important. Il s'agit de pétales... de... de lys rouge.

Un silence suit d'emblée ma déclaration. Ne sachant même pas si cette fleur existe, j'ose néanmoins espérer qu'elle ne se trouve pas à l'orée du bois lorsque soudain, Lally croise les bras et rebondit sur mon propos :

— Ça doit être une fleur rare effectivement. En tout cas, je n'en ai jamais vue.

— On en trouve aux jardins des Hespérides, au cœur des Champs Élysées. Pour y parvenir, il faut franchir les monts Tartare en passant par l'Érèbe. C'est au nord de notre continent. En chemin, il me faudra récupérer les autres ingrédients.

— Cela semble compliqué.

— Je suis confiant, nous pouvons soigner Lilie. Néanmoins, il reste un problème.

J'imagine à ce moment un dernier mensonge afin de pousser Lally à partir en voyage avec moi, sans qu'elle ne puisse refuser.

— Je t'écoute, me presse-t-elle tout en me fixant d'un regard décidé.

— Je ne distingue aucune couleur. Le monde dans lequel je vis est fait de nuances de gris. J'ai bien peur qu'il me soit impossible de choisir la bonne fleur aux jardins des Hespérides. Beaucoup de variétés se ressemblent et le risque est que je puisse me tromper et concocter le mauvais remède.

— Je t'accompagnerai.

— Pardon ? m'exclamé-je, devancé dans mon propre dessein.

— Je viens avec toi. Si ce remède est la seule solution, alors nous ferons le nécessaire pour l'avoir et guérir Lilie.

— Le voyage risque d'être long, temporisé-je.

Se levant et contournant la petite table sur laquelle nous déjeunons, Lally s'approche de moi et m'attrape fermement les deux mains en déclarant :

— Lilie est capable de s'en sortir seule quelques temps. Et je compte sur le bois perdu pour la protéger. La laisser isolée ici pour un moment peut représenter un risque, quand bien même je suis prête à le prendre pour la sauver.

— Je suis certain qu'elle s'en sortira très bien.

— Chacune à notre façon, nous œuvrerons pour son salut.

— Je n'aurai pas mieux dit, rétorqué-je d'un ton songeur.

Le repas se termine. Lally me quitte un temps pour *expliquer* la situation à Lilie et préparer ses affaires de voyage tandis que je lave la vaisselle. Un peu d'eau savonneuse pour essuyer les restes ; si seulement nous pouvions faire cela avec nos émotions, nos souvenirs et nos craintes. Les nettoyer, les sécher puis les ranger. En l'absence de possibilités allant en ce sens, je regarde le reflet de mon visage dans cette belle assiette en porcelaine blanche dont je distingue parfaitement les décorations peintes en bleu. Je ne perçois pas le monde en nuances cendrées ; mon âme peut-être depuis le temps, mais pas ma vue.

Ce mensonge, prenant la suite des précédents, m'empoisonne déjà l'esprit. Était-ce nécessaire de lui mentir ? Qui sait ? Pas moi en tout cas... J'aurais pu lui expliquer, plus ou moins en détails. J'aurais pu, mais j'ai préféré l'embarquer faussement de son plein gré en l'amenant sur un terrain déjà glissant et dangereux.

Je sais que je regretterai de l'avoir manipulée et qu'il me faudra rendre des comptes.

Mais pour l'heure, seule ma mission m'importe.

Chapitre 54

Temps mort

Voilà bien trois heures que nous marchons. Peut-être plus, peut-être moins. Difficile à dire.

Depuis notre départ du bois perdu, Lally et moi apprenons à nous connaître. Cette jeune fille est pleine d'énergie et de volonté. Sa présence ravive en moi une flamme d'espoir. J'ose entrevoir une issue favorable à notre quête. Peut-être que je m'emballe un petit peu trop vite, mais tant pis. Cette sensation de pouvoir réaliser le plus fou est grisante et me fait du bien. Alors que nous marchons côté à côté, Je peux confesser le fait que cette naïve adolescente me porte comme jamais, sans s'en rendre compte.

Sous ce soleil crépusculaire, je m'étonne moi-même à y croire. De nouveau, j'imagine une finalité différente.

— Qu'y a-t-il Hyôga ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Détournant le regard, gêné, je réponds simplement :

— Merci Lally, merci d'avoir accepté de m'accompagner.

— C'est normal. Il faut savoir prendre ses responsabilités, tu ne trouves pas ?

— Ton courage m'impressionne. Voilà pourquoi je te regardais à l'instant.

— Du courage, pour aller chercher des ingrédients ? s'interroge-t-elle.

Comprenant à cet instant qu'elle n'imagine pas les dangers qui nous entourent, je fais mine de ricaner à sa remarque, esquissant un sourire que j'avais longtemps oublié moi-même. Il va nous falloir être forts.

Au fur et à mesure que nous descendons la pente douce d'une petite colline, entourés d'herbes folles miroitant la teinte orangée de l'astre mourant, nous apercevons notre première destination : Nékyia. Plus nous approchons plus les détails des toitures et des murs d'habitations se dessinent avec clarté sous nos yeux. Nous distinguons de nombreuses cheminées crachant de la fumée noire. Les herbes sauvages ont laissé place à une végétation pauvre et sèche. Je remarque la présence de bois mort et de nombreuses souches coupées à

ras. Intrigué, je tente de comprendre la raison d'un tel changement drastique dans le paysage lorsque soudain, une voix nous interpelle :

— Que venez-vous faire ici ?

Une silhouette se présente dans notre dos. Vêtu d'une immense toge violette le recouvrant intégralement, l'inconnu encapuchonné ne semble pas avoir de visage, un trou noir et vide s'y trouvant à la place. Apeurée, Lally se rapproche de moi et me serre spontanément la main droite. Susplicieux, je rétorque à notre curieux interlocuteur :

— Nous ne sommes que des voyageurs de passage.

— Il n'y a rien à voir ici effectivement.

— Est-ce dangereux de passer par Nékyia ?

Haussant les épaules, l'ombre enveloppée de tissu pourpre nous précise :

— Rien n'est dangereux ici. Sans vie, il n'y a plus rien à craindre.

Passant à côté de nous, il poursuit sa route vers la ville tout en marmonnant :

— Nékyia n'est que la cité du rituel funéraire. Rien de plus...

Sentant Lally durcir sa poigne, je tente de la rassurer :

— Tant que nous sommes ensemble, nous n'avons rien à craindre. D'accord ?

— D'accord.

En entrant dans la cité funèbre, nous constatons que ce que nous pensions être des maisons est en fin de compte d'innombrables crématoriums. Les arbres de la région sont visiblement coupés et leur bois utilisé aussi bien comme urne funéraire que comme combustible ultime. La ville n'a rien pour accueillir les vivants. Elle ne s'occupe que des défunts.

— Regarde Hyôga, les silhouettes sont toutes vêtues de la même façon.

— Effectivement. Leur rythme est aberrant... On dirait un travail à la chaîne.

En déambulant dans les allées mornes et grises de Nékyia, nous remarquons l'absence de dépouilles. Discrètement, nous observons l'un des thanatopracteurs réaliser son ouvrage : à l'aide d'une hachette, il découpe plusieurs plaques de bois qu'il cloute par la suite muni d'un maillet afin d'obtenir une petite boîte. Bien que vide, il la referme et l'emmène dans un crématorium pour la consumer au sein d'un gigantesque brasier.

— Pourquoi n'y a-t-il rien dans ces boîtes ? interroge Lally.

— Rien ? Mais elles sont pleines à craquer ! rétorque un ouvrier passant derrière nous alors qu’il est occupé à sa tâche. « Les âmes des défunts sont si nombreuses que nous manquons de bois. Bientôt, il faudra déboiser les régions voisines ! »

Lally me regarde, visiblement inquiète pour sa sœur *restée* au bois perdu.

— Rassure-toi, le bois perdu la protégera. Viens, quittons cet endroit.

Sur notre parcours, nous assistons à une mécanique de masse parfaitement huilée visant à créer aussi vite que possible des urnes vides puis à les jeter au feu. Le peuple de Nékyia est ainsi condamné à cet effort sans fin. Chaque individu semble lui-même être une âme en peine en quête de rituel vis-à-vis de sa propre existence passée.

Tandis que nous sommes sur le point de quitter la ville, Lally s’arrête et se retourne, restant muette devant ce spectacle peu commun. Inquiet, je lui demande :

— Que se passe-t-il ?

— Je ressens beaucoup de peine pour eux.

Ne sachant quoi ajouter, je reste silencieux.

— N’y a-t-il rien que nous puissions faire ?

M’approchant d’elle, je lui précise non sans une pointe d’amertume :

— Une fois Lilie guérie, nous trouverons un moyen de les aider.

Acquiesçant, la jeune fille se tourne vers moi et m’explique :

— Depuis que nous sommes arrivés ici, je ressens une étrange sensation.

— Dis-moi donc.

— C’est un peu comme si une fatigue intense s’était emparée de moi. Quelque chose qui me rongerait de l’intérieur.

— Tu as mal quelque part ?

— Oui, mais pas physiquement. C’est plus proche d’un sentiment.

— Comme un vague à l’âme ?

— Peut-être, je ne comprends pas exactement ce qu’il m’arrive. Néanmoins, cette douleur s’estompait un petit peu quand je te tenais la main.

À la suite de cette remarque, je m’interroge sur l’origine du mal qu’elle décrit. Et si cette souffrance qui semble s’apaiser à mon contact n’était autre que le lien qui l’unit aux autres

Thaumaturges ? Lally est peut-être en train de s'éveiller à ses pouvoirs et de prendre conscience de la réalité qui l'entoure ? Dans le doute, je lui demande :

— Je pense avoir connu par le passé ce que tu vis. La sensation n'était pas exactement ce que tu décris, mais je m'y reconnais tout de même. Pour aller mieux, la solution avait été d'écouter ma peine. C'était comme si elle me guidait d'elle-même vers un lieu pouvant m'apaiser, en quelques sortes. Est-ce que tu penses pouvoir écouter ce sentiment qui t'habite ?

— Peut-être. Je ne sais pas trop comment faire.

— Ferme les yeux et concentre toi sur tes émotions.

— D'accord.

Prenant ses mains dans les miennes, j'ajoute :

— As-tu une sorte de flash.

— Je perçois une lueur effectivement.

— Quelle est son apparence ?

— Je ne suis pas certaine... On dirait... Des larmes. Non, une pluie battante. Sous une ville sombre, voire inquiétante, composée de nombreuses tours.

Rouvrant les yeux, elle me demande ce que cela peut bien signifier. Pour ma part, je comprends qu'un Thaumaturge se trouve potentiellement à Zo-zoh, la cité où il ne cesse de pleuvoir. Mais ai-je raison ? Zo-zoh est un repaire à bandits, un environnement peu recommandable. C'est une destination que j'aurais préféré éviter. Néanmoins, malgré le risque, je prends la décision de nous y conduire à défaut d'avoir une meilleure piste.

— Je ne connais qu'une ville qui corresponde à la description que tu as faite : Zo-zoh. Ce n'est pas un lieu très accueillant, tu sais.

— Comme Nékyia ?

— Plus ou moins. Plutôt moins à vrai dire.

Reculant de quelques pas, Lally semble hésiter à me suivre.

— Si ton mal-être t'indique Zo-zoh, alors il est nécessaire de s'y rendre. J'ai besoin de toi pour sauver Lilie. Nous sommes un binôme qui s'entre-aide alors il est important que chacun d'entre nous soit en forme et en pleine possession de ses capacités. Tu comprends ?

Me fixant d'un air aussi courageux que fragile, la jeune fille me répond simplement :

— Allons-y.

Chapitre 55

Lourde pluie

Voilà bien une heure que nous nous trouvons sous la pluie. Toujours cette manie de quantifier l'insaisissable. Je dois me faire une raison, le temps n'existe pas ici. La pluie tombe lourdement, c'est un fait. Peu importe finalement si cela fait trois quarts d'heure ou deux heures : nous sommes trempés. Chacun de nos pas s'enfonce de quelques centimètres dans la terre humide, quand ce n'est pas une flaque de boue qui nous gicle sur les jambes. Ce temps maussade n'augure rien de bon.

Un orgue urbain se profile à l'horizon. D'immenses tours de fer et d'acier rongées par la rouille et constamment balayées par les précipitations s'exposent à nous. Nous approchons de Zo-zoh lorsqu'une personne nous aborde :

— Je peux vous aider ?

Silencieux, j'observe cet inconnu emmitouflé dans un immense anorak blanc, la capuche étroitement serrée ne laissant poindre qu'un unique œil au cœur d'une obscurité totale. Un pantalon bouffant et de larges bottes, tout aussi immaculés, terminent l'attirail de cet étrange personnage. Peu confiant, je m'apprête à éviter la discussion d'une esquive verbale lorsque Lally prend les devants :

— Nous aimerions nous abriter à Zo-zoh. Connaissez-vous un endroit qui pourrait nous accueillir ?

— Zo-zoh ? Ah je connais pas.

— Pardon ? m'étonné-je. « Mais c'est la ville juste là... Vous en venez même ! »

— Ah oui ? Ah, bon. Alors c'est Zo-zoh ça.

— Mais comment appeliez-vous cette cité alors ?

— Je ne sais pas. Mais pas Zo-zoh.

Impatiente, Lally insiste :

— Et savez-vous s'il y a une auberge avec un peu de place pour nous ?

— Une auberge ? Ah je sais pas. Je crois pas.

Circonspects, nous saluons notre bienfaiteur et poursuivons notre route jusqu'à la ville. Alors que nous y entrons, nous constatons la présence d'au moins une dizaine d'auberges rivalisant toutes d'ingéniosité pour attirer le client.

— Nous sommes tombés sur quelqu'un de pas très fute-fute... marmonne Lally.

— C'est le cas de le dire oui, mais regarde plutôt ces différents établissements. Je n'arrive pas à savoir vers lequel nous pourrions nous tourner.

— Regarde cette auberge, elle propose des chambres confortables.

— Oui mais celle-ci indique qu'il y a des sanitaires dans chaque chambres... Et cette auberge vante sa cuisine. Sans parler de cette autre auberge qui propose des chambres de... deux hectares ?! Mais c'est n'importe quoi !

— On a une piscine dans les chambres là, et là on nous donne un parapluie en cadeau.

— C'est effarant... Essayons l'auberge au parapluie si tu veux.

Nous nous fauflons ainsi au sein d'une étroite rue donnant sur une petite porte rouge péniblement éclairée par un néon défaillant. Je tire la porte qui grince terriblement puis laisse entrer Lally avant de la suivre. Une fois à l'intérieur, nous constatons l'absence de meubles ou de décoration. Il n'y a qu'une vaste salle grisâtre vide, dans le style d'un garage. La présence d'un homme nous interpelle ; il est vêtu exactement de la même façon que celui que nous avons croisé à l'entrée de la ville. Debout derrière un tréteau, il nous fixe de son œil cyclopéen. Prenant Lally par la main, je m'approche lentement, inspectant les environs.

— Bonjour à vous, nous salue l'aubergiste.

— Bonjour... Est-ce que... Est-ce que c'est une auberge ?

— Une auberge ? Ah non.

— Il faudrait changer l'écriteau sur la devanture alors.

— Je ne crois pas qu'il y ait de devanture.

— Euh... Comment dire...

— Que puis-je pour vous ?

— Nous aurions voulu nous reposer.

— N'hésitez pas à vous allonger dans un coin, faites comme chez vous !

— Je crois que nous allons voir ailleurs... Rétorqué-je lorsque soudain, je me rends compte que je ne tiens plus la main de Lally dans la mienne. Pire, je ne la vois plus.

— Lally ? Lally ! Mais où es-tu passée ?!

Me sentant comme hors de mon corps, je regarde tout autour de moi. Personne. Paniqué, je demande naïvement à mon idiot d'interlocuteur ce qu'il s'est passé.

— Mais vous n'étiez pas accompagné, me répond-t-il. « Vous êtes entré seul ici. »

Piqué au vif, je sens monter en moi une colère profonde. Ayant assez de lucidité pour éviter une malheureuse altercation, je sors de cet endroit de misère. Dehors, sous la pluie, je déambule à la recherche de ma protégée. Comment a-t-elle pu m'échapper ? J'en tremble presque. Je comprends rapidement qu'il est inutile de demander quoi que ce soit à ces fourbes en anorak blanc. Ils mentent comme ils respirent.

— Par où commencer ?

Marchant de longues minutes sous une pluie battante, j'espère vainement retrouver la trace de Lally au milieu de ces imbéciles de cyclopes.

— Cette ville me rend fou. C'est à y perdre la tête.

Restant immobile quelques instants, je laisse les lourdes gouttes d'eau me rafraîchir le visage. Ouvrant les yeux, je constate avec effroi ce ciel gris et sombre, plus menaçant que jamais. La foudre ne tombe jamais à Zo-zoh. Il n'est question que d'une pluie diluvienne sempiternelle. Peu à peu, cette eau rafraîchissante finit par totalement me mouiller. Mes vêtements s'alourdissent et ma vue se trouble. À genoux, serrant mes poings et ma mâchoire, je me surprends à maudire Mother-Earth pour cette ultime requête.

Soudain, la pluie s'arrête. Le son des gouttes devient plus sourd, comme stoppées par un obstacle. Rouvrant les yeux, j'aperçois un parapluie bleu assez large tenu par une jeune femme. Cette dernière est vêtue d'un kimono aux teintes écarlates ceinturé à la taille par une sorte de ruban pourpre. Sa coiffure en chignon laisse apparaître un visage blême aux traits fins balayé par quelques mèches brunes.

— Vous êtes... humaine ?

— Tout autant que toi, Hyôga.

Me relevant rapidement, je me cogne la tête contre le parapluie, constatant par la même occasion la taille de mon interlocutrice par rapport à la mienne.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je ressens ta signature thaumaturgique. Tu étais avec les Simulacres sur Éphinéa, n'est-ce pas ?

Acquiesçant simplement, la jeune femme ajoute :

— J’y étais aussi. Mon nom est Feari.

— Vous êtes donc la Thaumaturge de Zo-zoh que nous recherchions...

— Nous ?

— Je suis venu ici en compagnie de Lally, la sœur jumelle de Lilie. Elle représente notre dernier espoir de rétablir la réalité face aux onirismes fallacieux d’Hokusai. Nous avons besoin de vous !

— Et où est donc Lally ?

— Justement... Elle s’est volatilisée il y a quelques instants. Et impossible de la retrouver dans cette ville de malheur ! Vous ne l’auriez pas vue par hasard ?

Ricanant, la femme au parapluie me précise :

— Je ne vois plus rien depuis qu’un des fragments d’âme d’Hokusai m’a retiré le sens de la perception. Mais je ressens, j’entends et je comprends.

— Je suis désolé Feari...

— Ne le sois pas. En revanche, tutoie-moi s’il te plait.

— Ça marche. Et donc, penses-tu pouvoir m’aider à la retrouver ?

— J’imagine. Viens, marchons un peu.

Déambulant à ses côtés, je reste bouche-bée devant sa maîtrise de l’environnement malgré sa cécité. Sentant mon étonnement, Feari m’indique :

— Tu te demandes comment je fais pour éviter le moindre obstacle, n’est-ce pas ? J’utilise mon pouvoir thaumaturgique. Tout simplement.

— Tu utilises ta magie ? Mais pourquoi les Onirophages ne te détectent pas ?

— Parce que ma magie n’est active qu’en moi. Mon corps est comme une bulle renfermant un vestige d’Éphinéa et tant qu’aucune particule éthérée n’en sort, impossible d’éveiller les soupçons des golems d’Hokusai.

— Tu veux dire que tu accumules en toi toute ton énergie magique sans jamais la libérer ?

— Exactement. Cela me permet d’être plus vigoureuse, plus alerte, plus puissante, mais surtout de renforcer mon lien avec l’élément de l’eau. Chaque goutte de pluie m’apporte ainsi par résonance de précieuses informations sur mon environnement.

— Impressionnant.

— Tu peux en faire tout autant avec ta propre magie. Il s'agit finalement de puiser dans tes ressources sans en utiliser la finalité. Un juste équilibre en somme.

— Je vois. Et c'est comme cela que tu m'as trouvé j'imagine.

— Et c'est aussi de cette façon que nous allons atteindre Lally.

— Elle est bien ici ?!

— Oui.

— Ouf, quel soulagement...

— Tu me parais bien attaché à elle dis-moi...

— Elle est essentielle à la mission que m'a confiée Mother-Earth, c'est tout.

— Ah oui ? Tu rougis pourtant en évoquant cette jeune fille.

Ricanant un instant, Feari poursuit :

— Inutile de me cacher cela. C'est une évidence que cette enfant compte pour toi et si cela peut nous aider à remplir la requête de la grande patronne, alors tant mieux.

— *Nous aider* dis-tu ?

— J'ai enfin réussi à mettre la main sur un Thaumaturge, ne crois pas que je vais te lâcher si facilement. La vie ici à Zo-zoh est un calvaire. Tout comme l'est la vie sur Lithos. Je ne t'attendais plus à force... Mais maintenant que tu es là, entrons dans le vif du sujet.

Me demandant de tenir le parapluie, Feari attrape mon bras gauche et me guide à travers la ville du déni. En chemin, j'en profite pour lui expliquer en détail ce qui représente notre dernier espoir. Elle comprend rapidement que Lally n'est pas au courant de la finalité de tout cela et me reproche de lui avoir menti, non sans ignorer les raisons qui m'y ont poussé.

— Les gens d'ici ne cessent de mentir.

— Effectivement.

— Ne finis pas comme eux.

— Hum...

— Il faudra tôt ou tard lui expliquer.

— Je sais, je redoute ce moment.

Feari s'arrête au coin d'une rue alors que nous faisons face à une impasse et déclare :

— Pour l'instant, récupérons-la.

Nous nous trouvons devant une porte faite de planches de bois moisies gardée par l'un des cyclopes menteurs. Par sa simple présence, Feari semble effrayer le vigile qui, détournant le regard, nous laisse passer. Ouvrant la porte branlante, elle me précise :

— Ne jamais leur parler ni les regarder. Juste les ignorer.

À l'intérieur de cette maison insalubre, nous retrouvons Lally. Celle-ci est encerclée par une dizaine de cyclopes qui la scrute inlassablement en silence. Tapant des mains, Feari parvient à les faire fuir comme on effraie des oiseaux. Apeurée, ma protégée met quelque temps à comprendre que je suis là puis, dans un élan de tendresse, se jette dans mes bras. Repensant à ce que me disait Feari au sujet de mon attachement, je ne peux que rougir à nouveau.

— Hyôga, j'ai eu si peur. Ils m'ont enlevée en un instant et n'ont pas arrêté de m'observer, sans dire un mot. J'ai eu si peur. Je suis désolée...

— Ne sois pas désolée, tu n'y es pour rien. Tout cela est terminé maintenant.

— Merci...

— Tu peux remercier Feari. Sans elle, tout cela aurait été une autre affaire.

— Enchantée Lally.

Les laissant faire connaissance, je réfléchis une nouvelle fois à l'histoire que j'ai inventée dans le seul intérêt de pousser Lally à me suivre. Ce mensonge assombrit toujours plus mon horizon. Soudain, Feari m'interpelle, me sortant de mon introspection :

— Hyôga ?

— Oui ?

— Je vous propose de venir vous reposer chez moi avant de partir.

— C'est une bonne idée, merci Feari.

Suivant notre guide, nous nous retrouvons rapidement dans un petit local en contre-bas d'une ruelle serpentant entre de nombreux gratte-ciels. L'intérieur est plutôt cosy, de nombreuses bougies enveloppant l'atmosphère d'une ambiance chaleureuse et apaisante. Divers tapis aux motifs variables et aux couleurs multiples habillent le sol. Sur une commode, deux trois cadres vides attirent mon attention. Pourquoi Feari conserve-t-elle ces babioles ? Inspectant le reste de son mobilier, je comprends sa tentative de normaliser sa vie ici à Zo-zoh. Elle est aussi sédentaire que je suis nomade ; chacun à notre façon, nous avons tenté jusqu'à présent de donner un sens à notre existence absurde en ces terres fallacieuses. La regardant spontanément avec beaucoup de respect, je lui lance un doux sourire auquel j'ai soudain l'impression qu'elle me répond.

— Alors comme ça, vous allez jusqu'aux jardins des Hespérides ?

— Oui. C'est pour soigner ma sœur.

Faisant mine de jouer le jeu, Feari discute avec Lally de notre quête visant à trouver les ingrédients nécessaires pour produire le remède.

— Et quelle est votre prochaine étape ? demande Feari.

— Je crois que nous devons aller vers l'est.

— Ah oui ? Mais les jardins se trouvent au nord pourtant.

— C'est vrai, mais je ressens quelque chose de particulier. C'est comme si mon cœur me poussait à faire un détour.

— Es-tu habitée par la même émotion qu'en venant à Zo-zoh ? lui demandé-je.

— Oui, effectivement. Est-ce que cela pose un problème ?

— Aucun ! Au contraire, il vaut mieux contourner le plus possible les Mornes plaines. Elles peuvent être dangereuses à cette latitude, n'est-ce pas Feari ?

Répondant par l'affirmative, je ressens néanmoins à ce moment dans son attitude une réprobation. Et pour cause : en quelques mots la voilà embarquée dans mes mensonges.

— Terminons de nous préparer et en route pour la prochaine ville à l'est... Ville qui est... qui est Arena, il me semble.

— Hyôga... Dis-moi...

Feari m'amène d'un coin plus tranquille tandis que Lally nous observe :

— Tu sais que pour nous rendre à Arena, nous devons passer par la Prison des Damnés ? me chuchote-t-elle.

— Je le sais. Et je pense justement que d'autres Thaumaturges s'y trouvent. C'est ce que ressent Lally après tout !

— Mais c'est très dangereux !

— Qu'est-ce que vous faites tous les deux ? nous interroge Lally, les mains sur ses hanches.

Acculés, nous essayons de noyer le poisson :

— Rien, nous étions en train de réfléchir au meilleur itinéraire à prendre.

— Feari, tu viens avec nous aussi ? demande la jeune fille.

Visiblement touchée par la question, notre hôte lui répond :

— Assurément, Lally.

Chapitre 56

Mornes plaines

Le nord-est des Mornes plaines se compose de vastes étendues vierges de toute végétation. Il n'y a aucune forme de vie, uniquement un environnement minéral. Un vent puissant souffle d'une rare violence, perpétuellement. En cas d'attaque d'Onirophages, il est impossible de se terrer quelque part. La moindre offensive, de quelconque ennemi que ce soit par ailleurs, devient ainsi rapidement désastreuse. C'est donc à pas de loup que nous avançons, inspectant tout autour de nous la moindre silhouette.

Feari et moi-même sommes anxieux, ce que ressent Lally. Celle-ci s'interroge, se questionne. Notre silence et notre concentration ne lui inspirent aucune confiance :

— Je ne me sens pas à l'aise depuis que nous avons quitté Zo-zoh.

— C'est normal Lally, les Mornes plaines ne représentent pas le lieu le plus accueillant sur Lithos. D'autant plus la partie nord-est que nous traversons. Plus vite nous arriverons à la Pri... à la... Forteresse d'Utgard, mieux ce sera.

— La Forteresse d'Utgard ? Mais nous devons rejoindre Arena, non ?

— Effectivement. Mais pour atteindre Arena, nous devons passer par ce lieu. C'est notre première étape en arrivant sur le continent d'Utgard, ajoute Feari.

— Et qu'est-ce que c'est cette forteresse ?

— C'est un lieu particulier...

— Particulier ?

— Tu n'as rien à craindre Lally. Une forteresse est un lieu de défense, de protection. Tout ira bien, tempéré-je.

Coupant court à la discussion, je ne préfère pas m'étendre davantage sur le niveau de dangerosité des régions que nous parcourons. Lithos est un monde difficile à vivre. Des trois continents que sont Asgard, Utgard et Midgard, ce dernier est de loin le plus tranquille. C'est dire... Je sais que la sinistre réalité que je tente d'évincer finira par s'imposer à nous.

Cependant, si j'ai la capacité de procurer un temps de répit supplémentaire à Lally, je le ferai sans réserve.

D'une simple respiration emplie de tension, je fais ainsi comprendre à Feari qu'il n'est pas utile d'épiloguer sur ladite forteresse. La vérité est secondaire à mon sens dans pareille situation. Nous devons protéger l'héritière de Mother-Earth, quitte à lui mentir. Évoquer la *Forteresse d'Utgard* plutôt que la *Prison des Damnés* nous permet d'esquiver de fâcheuses questions. Cet endroit est effectivement dangereux, mais si des Thaumaturges s'y trouvent, alors il est de notre devoir de nous y rendre. Lally comprendra bien assez vite en quoi consiste ce lieu maudit...

Nous poursuivons notre route en silence.

Feari, qui jusqu'alors progressait en toute autonomie, semble tituber à plusieurs reprises. L'atmosphère étant de plus en plus sèche à mesure que nous approchons du continent désertique d'Utgard, notre nouvelle alliée perd ses moyens, petit à petit. C'est alors que Lally se rapproche d'elle et lui saisit le bras gauche.

— Laisse-moi t'aider Feari.

— Merci, rougit la jeune femme visiblement touchée par cette spontanéité.

Cette scène me confère un sourire plein de tendresse, me faisant oublier l'espace d'un instant la dure réalité de notre périple. Durant un moment, comme suspendu dans le temps, j'imagine ce qu'aurait pu être ces rencontres, ces liens, ces destins si les choses s'étaient déroulées autrement.

Soudain, une sensation désagréable m'hérisse le poil et m'extirpe de mes pensées. Faisant volte-face, j'observe autour de moi :

— Nous ne sommes pas seuls ici...

Une bourrasque me balaye le visage avec force. Me servant de mes bras comme d'un bouclier de fortune, je tente de maintenir mon regard vers l'horizon. Rien. Aucune âme qui vive. Et pourtant, je sais que nous sommes suivis. Je le sais, je le sens.

— Hyôga ? Que se passe-t-il ? me demande Lally.

— Rien, ne perdons pas de temps. Avançons, vite.

Nous accélérons le pas autant que possible, toujours plus vers l'est. Les corps souffrent, les esprits divergent. Au cœur de ce monde inerte, nos organismes sont plus versatiles que jamais.

Fermant la marche, je demeure spectateur de la complicité s'installant entre Feari et Lally. Je reste charmé par ce rapprochement. D'une certaine façon, cela me console. Il faut dire qu'une vision comme celle-ci, à l'image d'une grande sœur profitant d'un doux moment avec

sa cadette, a de quoi trancher avec tout ce que j'ai pu vivre jusqu'à présent. Je sens mon regard pétiller et ma tension disparaître un tantinet.

Tant mieux, ce ne sera certainement pas toujours ainsi.

Notre groupe poursuit donc son voyage.

La luminosité se veut toujours plus intense. Nous laissons derrière nous le crépuscule. Cette lumière agit comme un carburant. Chaque pas devient plus léger, comme si nos corps chargeaient les batteries. Mais cette sensation laisse rapidement la place à une autre, plus lourde et moins agréable. L'astre solaire se présente à nous au fur et à mesure, des grains de sable s'amoncellent de plus en plus sur notre chemin et le puissant vent des Mornes plaines devient peu à peu un sifflement. Bientôt, les étendues de roches grisâtres reflétant les halos crépusculaires se métamorphosent en véritable océan aride à l'albedo intense. La lumière, directe autant que réverbérée, nous éblouit tandis que la chaleur nous écrase.

Au loin, une forteresse ; celle du continent d'Utgard. Celle qui se trouve être en réalité une arène morbide plus qu'une place défensive. Encore quelques mètres et nous atteindrons la Prison des Damnés.

J'ose alors espérer trouver du renfort et poursuivre sans trop d'écueils notre mission.

Chapitre 57

—

La Prison des Damnés

La Prison des Damnés est une sorte de tour monolithique s'élevant à plusieurs centaines de mètres de haut. De base circulaire, l'édifice s'affine de manière concentrique au fur et à mesure des étages, créant des sortes de terrasses de formes et de surfaces variables à chaque niveau. D'innombrables petites ouvertures parsèment le bâtiment, laissant le siroco susurrer sa terrible mélodie du désert. Transpercé de lumière, ce bloc esseulé se dresse dans le néant aride des dunes du continent du jour éternel.

Ce lieu est parfois désigné comme étant la Forteresse d'Utgard. Il est vrai que son aspect fait facilement penser à une impressionnante fortification. Et pourtant, il n'en est rien. Éventuellement, on peut estimer que ladite forteresse protège Lithos, mais pas vis-à-vis d'une menace extérieure dans ce cas ; il s'agit plutôt de ce qu'elle renferme. Véritable lieu de confinement, la fonction de ce bâtiment est d'isoler en dehors du temps les âmes égarées qui n'ont pas su choisir leur destin.

Ces esprits perdus sont les Damnés.

Arrivant à l'ombre du monolithe, nous observons le silence qui l'entoure. L'ambiance risque effectivement de changer, et Lally commence à le comprendre par elle-même.

— Je ressens une énergie oppressante venant de l'intérieur... nous explique-t-elle.

— Lally, écoute...

Feari me coupe et lui répond simplement :

— C'est un lieu de rassemblement. On y trouve des entités de tous horizons, avec des auras et des psychés bien différents. C'est certainement ça que tu ressens.

— Est-ce que c'est nécessaire de passer par là ?

— Ça l'est, termine Feari qui ressent alors une pression de sa main droite tenue par la jeune fille. « As-tu peur ? » demande-t-elle à notre protégée.

— Oui.

— Bien, c'est normal.

— Feari...

Je tente de temporiser les propos de mon acolyte lorsque, d'un pas décidé, celle-ci tire Lally vers elle en direction de la Prison. Il ne semble plus possible de faire marche arrière. Comment Lally va-t-elle réagir ? Entre mon discours adouci et celui de Feari plus rude, entre ce qu'elle a pu anticiper jusque-là et la réalité qui s'expose à elle dorénavant, comment va-t-elle réagir ?

Déjà habité d'une certaine culpabilité, je ferme la marche le regard perdu dans mes pensées. Et pourtant, une petite voix me rappelle l'espace d'un instant la raison de tout cet acharnement : empêcher Hokusai d'accomplir ses onirismes fallacieux.

Mais est-ce que tout ceci en vaut bien la peine ? En douterai-je ? Rien n'est moins sûr.

En passant l'un des nombreux portiques, nous nous retrouvons au milieu d'une foule immense. Courant vers Feari et Lally, je m'agrippe alors à elles pour ne pas les perdre, ni m'égarer non plus. Nous progressons dans cette foule d'âmes en peine. Ces esprits maudits sont tous vêtus de la tête aux pieds de vêtements colorés aux broderies diverses raffistolées aléatoirement. L'ensemble donne véritablement l'impression de nager en pleine mer de fibre textile bariolée. On ne distingue ni leur visage, ni leur corps. À l'image de fantômes encapuchonnés de draps blancs, ils errent en encombrant l'espace sonore de leurs suppliques. À force d'observation, je remarque que leurs silhouettes ne sont pas humanoïdes. Leur consistance non plus ; celle-ci diverge de celle d'un être vivant. En nous frayant un chemin parmi eux, j'ai plutôt l'impression de bousculer des nuages de poussières colorées qu'autre chose. La sensation est saisissante.

Après de nombreux piétinements suffocants, nous parvenons à nous terrer dans un coin tranquille, quelque peu en hauteur contre le mur d'enceinte. L'intérieur de la Prison des Damnés ressemble à une gigantesque arène encastrée dans un écrin de gradins s'élevant sans fin vers le ciel. Feari veille sur Lally tandis que j'essaye de discerner dans la foule d'éventuels Thaumaturges.

Soudain, j'entends un gémissement différent des autres. J'inspecte les environs avant de me retourner d'un seul homme : j'aperçois Feari et Lally comme absorbées par la muraille du bâtiment, des bras de lierre séché les immobilisant et les condamnant au mutisme. Me jetant sur elles, je tente de les libérer. En vain.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel... !

Saisissant ma dague, j'essaye de couper ces liens de malheur lorsque qu'une sensation étrange m'enveloppe. Une dizaine d'âmes en peine sont en train de me dévorer. C'est comme si leur fibre était désormais tranchante comme de la laine d'acier, m'usant à petit feu en me submergeant. Sous le coup de la douleur et de la panique, je lâche ma dague tout en voyant Lally et Feari être emmurées vivantes, sous mes yeux.

Que faire dans cette situation ? Utiliser ma magie malgré le risque d'ameuter un ou plusieurs Onirophages ? Je m'apprête à agir lorsque je distingue une main me faisant signe d'arrêter. Sortant de nulle part, une silhouette silencieuse armée d'un sabre étincelant sectionne les liens végétaux de mes amies et me libère des esprits vagabonds. Tandis que l'inconnu sécurise la zone autour de nous, j'observe sa maîtrise du sabre. L'individu est habillé d'un kimono couleur carmin, sa peau étant recouverte de bandelettes blanches. De long cheveux gris masquent son visage.

— Un humain, ici ? me demandé-je.

Venant vers moi la main tendue pour m'aider à me relever, notre sauveur me laisse entrevoir sous ses épaisses mèches de cheveux un masque de cuivre percé de deux orifices laissant apparaître à la lumière du jour deux yeux au regard aussi discret que pensif. Revenant auprès de Feari qui tente de réconforter Lally, j'interroge notre invité salvateur :

— Qui êtes-vous ?

L'intéressé reste silencieux quelques instants, le temps de ranger son sabre dans son fourreau et de s'épousseter. Je réitère ma demande :

— Mais qui êtes-vous donc ?

Toujours en silence, l'individu exécute une chorégraphie très précise de ses mains, agitant ses bras avec grâce et tensions à la fois. De peur qu'il prépare une incantation, je m'avance afin de faire bouclier et de protéger Lally lorsque celle-ci me repousse :

— Attends ! Il... Il nous parle.

— Comment ça *il nous parle* ?

— Regarde Hyôga, il nous parle avec des signes.

— Une langue signée ? Me voilà bien lotie, s'amuse Feari. « Et que nous dit-il ? »

Amusée, Lally répond :

— Il dit être celui à qui nous devons la vie.

— Rien que ça... Pour un muet, il la ramène pas mal.

— Ça ne répond pas totalement à ma question, ajouté-je. « Mais tu connais cette langue des signes Lally ? »

— Un peu, j'ai quelques bases. On aimait bien discuter de cette façon avec Lillie. C'était notre langue codée, rien qu'à nous. Mais apparemment, lui aussi la connaît.

Poursuivant ses enchainement de signes, l'inconnu discute avec Lally qui oralise ses propos.

Nous apprenons ainsi qu'il est un nomade du désert depuis trop longtemps pour s'en souvenir et qu'il erre ici-bas à la recherche de compagnons. J'arrête Lally sur ce terme :

— Qu'entend-t-il pas compagnons ?

— Il veut dire quelque chose, mais il ne sait pas comment le signer. Attends, il essaye de me l'épeler... T. O. M. A. T...

— Des tomates ? ironise Feari avant que je percute.

— Des Thaumaturges ! Il cherche des Thaumaturges, comme nous !

— Comme nous ?

Voyant Lally confuse, je tente de rattraper le coup en lui expliquant que c'est un mot parmi tant d'autres pour parler des personnes de notre espèce.

Visiblement ravi de notre rencontre, notre compagnon d'infortune nous explique nous avoir cherché dans tout Lithos sans jamais avoir la moindre piste. Il a par la suite décidé de concentrer sa recherche aux alentours de la Prison des Damnés, espérant trouver parmi les âmes perdues celles de ses amis.

— De ses amis ?

Lally oralise alors :

— Il s'appelle M. A. X.

— Maxalthar ? Max, c'est bien toi ? m'écrié-je.

Celui qui avait ainsi fait face à Hokusai sur Éphinéa se tenait devant nous.

— Voilà qui est une bonne chose, s'exclame Feari tout en se présentant.

Max précise nous avoir reconnu, Feari et moi, mais demande qui est la jeune fille qui nous accompagne. Lally se présente alors et lui explique notre objectif qui n'est autre que rejoindre les jardins des Hespérides afin de concocter un remède pour soigner Lilie. Effrayé d'entendre que Lilie serait vivante, Max cherche à en savoir plus lorsque j'interviens :

— Nous pourrions poursuivre cette discussion plus tard Max, crois-moi. Pour l'heure, nous cherchons le plus d'alliés possible pour mener à bien notre mission.

— Il a compris... Mais moi je ne comprends pas, on a besoin d'être combien pour atteindre les jardins ? s'étonne Lally.

Max signe le chiffre 1 pour répondre à son interprète.

— Il y a encore un compagnon dans les parages ?

Max acquiesce et pointe du doigt la foule des Damnés.

— Nous ne sommes donc pas seuls.

— Que veux-tu dire par là Hyôga ? me demande Feari.

— J’ai comme l’impression que nous sommes suivis depuis notre traversée des Mornes plaines. Il s’agit peut-être de notre allié.

— Ou d’autre chose.

— Effectivement, mais comment le savoir ?

Lally intervient dans notre conversation et propose avec naïveté d’atteindre le centre de l’arène, nous expliquant que nous serions visibles de tout le monde.

— Nous serions effectivement à découvert, aussi bien de nos alliés que de nos ennemis. Mais pourquoi pas ? Après tout, il ne fait pas bon de rester sur les gradins apparemment.

— Entendu, tenons-nous la main et rejoignons le cœur de l’arène.

Max ouvre la marche, Feari, Lally et moi derrière.

Nous tentons à nouveau de nous frayer un chemin parmi cette foule compacte. Durant la traversée, j’observe méticuleusement les environs malgré l’agitation. Je croise soudain un regard terrifiant me fixant. En un instant, je le perds de vue. Me tournant vers mes coéquipiers pour les prévenir, je croise une silhouette se distinguant de la masse et me jetant à nouveau un regard glacial.

— Cette chevelure rouge, ce visage immaculé... Erza ? Non c’est impossible.

Tandis que je tire mon bras pour ramener vers moi Lally, je remarque que je ne tiens plus personne. Livré à moi-même, je ne distingue plus les autres parmi la foule. Mon rythme cardiaque s’accélère.

Repoussant les âmes perdues, j’essaye par tous les moyens de retrouver la trace de mes compagnons lorsque que quelque chose me bloque dans ma course. Ou plutôt quelqu’un.

— Pas un mot Hyôga Doranbâlt.

— Je connais cette voix...

— Ne te retourne pas, reste discret.

— Erza ?

— ...

— Non... C’est toi, Titania ?

— Écoute-moi. Nous sommes cernés. Ils sont partout autour de la Prison et ne vont pas tarder à nous attaquer. La mission pourrait se terminer ici si nous n'agissons pas vite.

— Tu es au courant pour la mission ?

— Pas dans le détail, mais ça ce sera pour plus tard et seulement si on parvient à s'échapper.

— Depuis quand es-tu là ?

— Je suis à ta recherche depuis que tu as réveillé un Oniophage près de Ténaré, imbécile.

— Et nos ennemis ? Depuis quand sont-ils après nous ?

— Ils remontent ta trace depuis ton passage remarqué à Zo-zoh.

— Que proposes-tu ?

— Je ne sais pas si ça va te plaire...

— Ai-je le choix ?

Entendant un ricanement, j'écoute attentivement le plan de celle qui semble être Titania contre toute attente. Sans aucune certitude pour le moment, isolé et acculé, je n'ai pas d'autres solutions que de lui faire confiance.

Chapitre 58

—

Les Thaumaturges

Arrivés au centre de l'arène, Lally, Feari et Max s'aperçoivent que je ne suis plus là. Me cherchant tant bien que mal, ils m'appellent et tentent de me distinguer dans la foule.

Lally semble plus inquiète que jamais :

— Hyôga ? Mais où est-il passé ? Pourquoi m'a-t-il lâché la main ?

Prenant la jeune fille dans ses bras, Feari lui glisse quelques mots pour la rassurer lorsque soudain, Max sort son sabre de son fourreau, prêt à se défendre. D'un geste de la main, il fait signe à Lally de se taire. Feari remarque alors que l'assemblée des Damnés ne fait plus aucun bruit. Et pour cause, plus une seule âme ne bouge.

Un cri d'effroi résonne dans toute la Prison tandis que les esprits perdus s'évaporent. Leur disparition simultanée crée un halo de lumière polychrome prodigieux laissant bien vite place à une réalité plus sombre. Plusieurs dizaines d'automates de la mort nous encerclent et se rapprochent. Les troupes oniriques nous suivaient depuis notre départ de Zo-zoh et attendaient ainsi le moment propice pour attaquer. Il ne s'agit pas cette fois-ci d'identification d'individus : ces robots tueurs sont là pour occire.

Au moment où les troupes oniriques sont amassées devant leur cibles, prêtes à intervenir, Titania et moi prévenons en hurlant :

— Reculez !

Dès lors, nous faisons tomber des ruines des étages supérieurs d'innombrables vestiges de pierre qui s'écrasent avec fracas sur les automates. Profitant de l'effet de surprise, nous distinguons Max utilisant son sabre pour anéantir les quelques survivants de notre supercherie.

— Hyôga, attention derrière-toi !

Une escouade des troupes oniriques semble s'être frayé un chemin jusqu'à nous. Abandonnant notre poste, Titania et moi-même collaborons pour repousser l'assaillant.

Je découvre à ce moment précis toute la virtuosité au combat de celle qui a été autrefois une amie proche. Sa chevelure rousse coupée très court et ses vêtements composés de toiles épaisses et de métaux rouillés lui confèrent un air de guerrière quelque peu archaïque. Mais le résultat reste prodigieusement efficace. Chaque mouvement est fluide et précis. Elle ne faiblit pas et ne doute pas. Chaque estocade est décisive. Malgré les épreuves qu'elle a pu vivre jusqu'à nos retrouvailles, elle n'a cessé de croire en un avenir radieux. Sa démonstration de force sous mes yeux ébahis est aussi un exemple d'abnégation et de pugnacité. Enorgueilli, je m'attèle à lui prêter main forte du mieux que je peux.

- Hyôga, nous devons rejoindre les autres en bas.
- Entendu.
- Vise la clef de voûte au-dessus de nous avec ton arbalète.
- De quoi ? Mais on risque de créer une réaction en chaîne ?!

Voyant le sourire un brin fou de Titania, et entendant les cris de Lally, je comprends que je dois agir vite. M'équipant de mon arbalète, j'en profite pour asséner quelques carreaux à nos invités robotiques avant d'orienter mon feu sur la fameuse clef de voûte soutenant une partie de l'étage supérieur. Après quelques tirs, la pièce maîtresse s'effrite puis finit par tomber entraînant avec elle une partie de la voûte. Esquivant de justesse les débris, nous assistons à un dérèglement total des normes architecturales se traduisant en un effondrement en chaîne d'une bonne partie de la façade nord du bâtiment. Les vestiges s'amoncellent en contrebas, écrasant bon nombre de nos ennemis et bloquant les suivants. Sortant des décombres sans trop de dégâts, Titania et moi rejoignons le groupe qui demeure sain et sauf.

- Feari, Max, Lally, je suis Titania. Je vous propose de faire équipe.

Max exprime sa gratitude tandis que Feari, qui protège de son corps Lally, rétorque :

- Avec toi, le compte est bon je crois bien.

Lally, blottie dans les bras de la kunoichi, reste silencieuse et observe tout ce qu'il se passe. Cette vision me désole. Je ne peux pas m'empêcher de culpabiliser. Mais la réalité me rattrape : il nous faut trouver un moyen de fuir et vite.

- Les troupes oniriques sont toujours plus nombreuses ! m'écrié-je. « Quel était la suite de ton plan Titania ? »

— Il existe un dédale souterrain permettant d'atteindre la ville la plus proche sans pourtant souffrir de la chaleur. Mais pour y accéder, nous avons besoin d'atteindre les catacombes de la Prison.

- Et comment on s'y rend ?

- L'entrée du sous-sol se fait par cet escalier là-bas.
- Là-bas ? Tu veux dire derrière la trentaine d'automates ?
- Oui...
- Si seulement nous pouvions utiliser nos magies... ajoute Feari.

Les automates gravissent les décombres et poursuivent leur parcours funeste jusqu'à nous. Armés jusqu'aux dents, ils nous fixent de leur unique œil cristallin rubicond. On peut presque ressentir une certaine satisfaction de leur part, comme un lointain écho d'Hokusai.

Soudain, des paroles de Feari qui résonnent en moi et de quelques souvenirs de ma périlleuse traversée ferroviaire naissent une idée.

- Et si nous utilisions nos magies ?
- Mais tu es fou ? crie Feari.
- On va attirer des Oniophages pour sûr, précise Titania.
- Justement. Autant nous donner à fond avec de la magie pour terrasser quelques imbéciles de robots trop collants. Et l'arrivée des Oniophages ne fera que nous débarrasser du reste des troupes oniriques !
- Si nous ne sommes pas débarrassés avec...
- Cela créerait en plus de la confusion chez l'ennemi dont nous pourrions profiter pour fuir, ajouté-je.
- C'est du suicide.

Levant le pouce droit vers le haut, Max approuve mon plan.

C'est alors qu'une décision s'impose. Titania et Feari semblent résolument contre mon idée tandis que Max me suit. Spontanément, nos regards se tournent vers Lally qui était restée discrète jusqu'alors.

- Perdus pour perdus, autant profiter de vos pouvoirs, non ? indique-t-elle d'un air doux en total décalage avec la situation.
- Très bien, c'est décidé ! Feari, je compte sur toi.

Ni une ni deux, Feari libère une puissante vague d'énergie d'élément eau que je transforme en glace afin de bloquer l'avancée ennemie. De son côté, Max signe avec rapidité une incantation sur son sabre, libérant sa véritable forme : « *l'Écoulement de l'Incandescence aiguisée* ». Assénant quelques coups tranchants, Max déchaîne un enfer de chaleur qui périlite la glace et provoque une réaction en chaîne dévastatrice.

Profitant de cette offensive de groupe, Titania se faufile avec Lally vers les escaliers menant aux catacombes de façon à d'ores et déjà être hors d'atteinte et ainsi en sécurité lorsque le drame se produit. Comme évoqué quelques instants plus tôt, le risque d'éveiller un ou plusieurs Onirophages est grand, même au beau milieu du désert.

Le sol tremble, le ciel gronde.

C'est tout l'ensemble de la Prison des Damnés qui est pulvérisé, comme si une bourrasque avait soufflé au loin la quasi-totalité du bâtiment, en un instant. Se mettant à l'abri, Max, Feari et moi arrivons à éviter de justesse de très nombreux débris. Nous suffoquons alors qu'un nuage de poussière opaque englobe l'atmosphère. Notre visibilité s'amoindrit. Il y a ensuite cette ombre gigantesque qui s'abat sur nous, inéluctablement. *In extremis*, Max signe l'incantation « *Flammes de l'Enfer* » et déclenche en manipulant son sabre un prodigieux feu rivalisant un tant soit peu avec ce qui n'est autre que la main d'un Onirophage. La lumière et la chaleur des flammes est telle qu'elle finit par dissiper la poussière, nous permettant de contempler notre damnation pour avoir user de la magie : non pas un, mais bien deux Onirophages sont ainsi en train de se battre entre eux pour pouvoir nous dévorer, à seulement quelques mètres.

Effrayés au possible, le sang glacé, Feari et moi courons ensemble de toutes nos forces vers l'escalier où nous attendent Titania et Lally. Terminant son sort de feu, nous voyons Max échapper de justesse à une nouvelle tentative d'un des deux titans de l'attraper. Enfin réunis, nous nous enfonçons rapidement dans les souterrains de la Prison des Damnés tandis que le coup manqué de l'Onirophage finit de sceller notre destin en terminant sa course dans l'entrée que nous venons d'emprunter, provoquant son effondrement.

Dépourvus de notre seule source de lumière naturelle, nous avançons à tâtons dans les ténèbres les plus complètes.

Chapitre 59

—

Une lueur d'espoir

Une obscurité absolue.

Nous ne percevons rien ni personne. Nous ne pouvons en aucun cas savoir quelle direction prendre ni même si une voie est dangereuse ou non. Je commence à douter, avons-nous pris la bonne décision ?

— Qu'allons-nous devenir... Implore notre protégée.

La voix dramatique de Lally vient couronner le tragique de la situation. Fouillant dans mes affaires, je pars en quête d'objets qui me permettraient d'allumer un feu et ainsi de nous éclairer, en vain. Feari prend alors la parole, non sans une pointe de sarcasme :

— Première fois pour vous ?

— Feari...

— Cette absence de repère visuel, c'est mon quotidien. Ce n'est pas facile, mais on s'y fait. J'ajoute qu'en plus, vu l'écho de nos voix, nous sommes entourés de couloirs ce qui va nous faciliter la tâche. On se détend un bon coup, on se tient la main et surtout on me suit.

— Tu penses pouvoir nous guider ? demande Titania visiblement impressionnée.

— Sans problème. Contrairement à vous, je ne suis pas en dehors de ma zone de confort ni déstabilisée dans mes habitudes. Il faut simplement prendre le temps de savoir où nous mettons les pieds, mais ça va le faire.

Se regroupant puis se tenant la main en enfilade, notre joyeuse ribambelle avance vaillamment, menée d'un pas expert par Feari. Son charisme dans un moment aussi critique force le respect. En un instant, elle a su apaiser aussi bien la jeune Lally que ses moins juvéniles compagnons d'infortune. Je sais bien que l'union fait la force, quoique parfois désabusé par cette phrase toute faite, mais depuis nos déboires dans l'arène de la Prison des Damnés, ces mots n'ont jamais eu autant de valeur à mes yeux. Ces mêmes yeux qui me font tant défaut dans la présente situation. Je comprends à ce moment précis la fragilité de mon être et ainsi, de mon existence toute entière. Notre objectif libérateur ne tient donc véritablement qu'à un fil.

Mes errances solitaires me semblent désormais bien loin ; je ne m'attendais vraiment pas à être de nouveau entouré de semblables. J'ai l'impression de vivre un rêve éveillé.

Suivant les indications de Feari à la lettre, nous prenons garde d'éviter différents obstacles, changeons de trajectoire lorsqu'une impasse se présente à nous et redoublons de courage quand il s'agit d'enjamber un fossé dont la chute pourrait s'avérer critique à n'en point douter. Notre guide ne cesse de nous parler : sa voix nous rassure, mais pas uniquement. Se servant de celle-ci pour créer un écho, notre kunoichi découvre à la façon d'un sonar l'environnement qui se présente devant elle. Sa marche est rythmée en deux temps distincts pour chacun de ses pas : un premier temps pour interroger l'espace dans lequel elle s'apprête à progresser puis un second temps lors duquel elle pose avec parcimonie son pied afin de s'assurer qu'un appui stable est possible. Sa remarquable maîtrise technique, non sans écueils, participe distinctement à nous rassurer. La tension baisse et c'est tout le groupe qui ne forme rapidement plus qu'un bloc uni et compact prêt à braver le moindre danger qui le précède.

Les catacombes de la Prison des Damnés ont certainement été utilisées par le passé comme carrière pour excaver et acheminer la matière première servant à élaborer les fondations ; la largeur des couloirs semble assez homogène et nous percevons un léger dénivelé à mesure que nous nous excentrons de notre point de départ.

Malgré l'absence de vision, il n'est pas impossible de distinguer l'environnement qui nous entoure. On devine des structures dont les matériaux se dessinent sous nos doigts. Chacun de nos pas nous informe sur le type de sol foulé, parfois meuble et humide, d'autres fois plus aride et robuste. La poussière qui se soulève sur notre passage vient se déposer sur notre visage, se retrouve capter par le moindre poil et cheveux et nous transmet une odeur singulière par nos narines. Nous découvrons le goût de l'atmosphère et ses nuances saisissantes à chaque déglutition.

Jamais sans voir je n'ai aussi bien perçu.

Petit à petit, je m'habitue à ma situation nouvelle, grandement aidé par Feari. Au fond de moi néanmoins, il me tarde de retrouver la lumière et de voir de nouveau ; plus encore que récupérer l'usage d'un sens pour le moment inutile, mon être trépigne d'impatience à l'idée de le redécouvrir. Revoir le jour après la nuit est une sensation bien différente d'un regard perpétuellement baigné de lumière ou au contraire constamment plongé dans l'obscurité. Je pense alors à Feari qui n'appréhende certainement pas de la même façon la situation, de fait ; ou du moins pour ce que j'en sais. Une pénombre momentanée n'est effectivement en rien comparable à une cécité, tout comme une absence de vue innée est différente d'une perte brutale ou progressive de ce sens au cours d'une vie. À ce constat théorique s'ajoute une multitude de variables selon les parcours et les ressentis. En y réfléchissant, je me rends bien compte de la vulnérabilité de ma condition et de son caractère à la fois singulier et commun.

Perdu dans mes pensées, je mets un certain à apercevoir le changement qui s'opère sous mes yeux. Petit à petit je distingue la silhouette de Lally qui, me tenant par la main, progresse

également devant moi. Sont-ce mes rétines qui s'habituent à cette obscurité totale ou est-ce que nous approchons d'une source de lumière ? Notre groupe poursuit son périple à tâtons tandis que les mèches de cheveux de notre protégée se dessine au fur et à mesure sous mon regard étonné. Bientôt, c'est tout notre environnement qui bascule dans une pénombre à l'atmosphère blafarde à l'image d'une poussière de lumière qui se diffuserait non sans peine autour de nous.

— Nous y sommes presque, lance Titania.

Effectivement, après quelques mètres de marche encore hésitante, nous parvenons à nous frayer un chemin vers une voie toujours plus éclairée. La chaleur monte également et les couleurs réapparaissent petit à petit, par point. L'œil se réhabitue aussi, captant à nouveau les informations à sa disposition. Les couloirs exigus s'ouvrent davantage, les parois s'élargissent et la voûte s'élève. Tout juste avons-nous le temps de nous acclimater que nous voilà d'ores et déjà hors des tunnels des catacombes. Nous arrivons dans une sorte de vaste hangar fait de briques ocres et de poutres métalliques rouillées. Quelques amas de gravats éparpillés nous séparent d'un gigantesque tableau immaculé d'une lumière intense difficilement soutenable. Cette vision nous impose par cette aveuglement diurne un retour brutal au cadre désertique.

— Nous devrions nous reposer ici avant d'aller plus loin, propose Feari.

Lally vient alors la prendre dans ses bras pour la remercier de nous avoir guidés dans les ténèbres. Titania, Max et moi-même nous joignons à cet élan de gratitude.

— Merci beaucoup Feari.

— Ce n'est rien, rougit-elle. « Un travail d'équipe ».

— Vu les vents chauds que nous ressentons déjà alors que nous sommes toujours à l'abri du désert, il est préférable en effet de bivouaquer ici-même, acquiesce Titania.

Lally nous demande les prochaines étapes de notre parcours, ce à quoi je réponds :

— Une fois reposés, nous poursuivrons vers le nord-est en empruntant le canyon d'Arena. Comme son nom l'indique, il nous amènera directement à la cité la plus orientale au monde.

— Ce canyon étroit et onduleux est une chance. Il nous protège du jour sans fin qui sévit dans cette région. Là où nous nous trouvons, au-delà de la Porte du Zénith, le soleil est perpétuellement présent à son apogée. Le sable du désert est si chaud qu'il est impossible de poser le pied dessus, ajoute Titania. « C'est comme une mer de braises. »

Nous nous installons donc, préparant notamment un petit abri à l'ombre pour que Lally puisse se reposer. Sans rien à manger et très peu à boire, nous espérons simplement retrouver nos forces un minimum avant de repartir. Je remarque Lally qui, épuisée, va directement se coucher. Les récents événements ont dû être très rudes à vivre pour elle et j'imagine qu'elle

a des questions. Mes mensonges commencent aussi à s'effriter, sans aucun doute. Je la regarde s'installer, toute recroquevillée, puis s'endormir. Son visage si paisible contraste avec la scène de désolation qui nous entoure.

— Hyôga ? Tu nous rejoins ? m'interpelle Titania.

Notre protégée dormant profondément à une petite distance de nous, le moment est venu de discuter entre Thaumaturges. Je m'assois avec Feari, Max et Titania. L'atmosphère devient pesante lorsque soudain Max me fait signe très distinctement de parler.

Cherchant mes mots, j'entame la conversation sans détour :

— Lally est notre dernière lueur d'espoir.

Chapitre 60

—

Les carillons du Bifröst

— Elle est la clef.

À la suite de ces quelques mots, j’essaye de faire comprendre à mes partenaires d’infortune ce qu’il s’est passé depuis la chute d’Éphinéa. La défaite de Lilie tout d’abord nous meurtrit. Le fait d’en reparler, tous ensemble, éveille en nous de nombreux souvenirs. Nous avons lutté avec acharnement, en vain.

Pourquoi et comment a-t-elle perdu face au Vieux Fou ? Je n’en ai pas les détails, mais de ce que je comprends, *elle n’a pas pu se résoudre à l’anéantir*.

Ce moment si particulier entre Max, Feari, Titania et moi nous rassemble. Des douze Simulacres, nous sommes les quatre derniers, les quatre survivants. Feari se demande un temps si Kelnorim ou d’autres auraient survécu également, mais le constat qui se dessine depuis que nous sommes tous les quatre réunis est clair : Mother-Earth n’a pu que sauvegarder les âmes des Simulacres encore en vie sur Éphinéa, dans son dernier souffle.

— Il est donc inutile de s’acharner à les chercher tu penses ?

— Feari... Je... Je crois oui. Nous sommes les derniers.

Un silence pesant s’attarde un instant.

Reprenant nos esprits devant le vertige de la mélancolie, il s’en suit une explication sur la nature même de Lally : cette enfant que nous ne connaissions pas est la sœur de Lilie, plus exactement son alter-égo. Tout comme Lilie, elle partage un lien fort et profond avec Hokusai. Mais pour le moment, elle ne se souvient de rien, si ce n’est de sa sœur qu’elle pense malade. C’est d’ailleurs ma succession de mensonges à ce sujet, lui demandant de m’accompagner pour récupérer de quoi lui concocter un remède, qui nous permet de l’avoir près de nous. Max me fait alors remarquer que je lui dois la vérité, ce à quoi je réponds dans un soupir :

— Je sais... J’affronterai cette épreuve le moment venu. Pour le moment, il est nécessaire de jouer le jeu et ainsi de la préserver.

— Elle paraît si vulnérable... Va-t-elle vraiment pouvoir faire face à Hokusai alors même que Lilie a échoué ?

— Lally a hérité des pouvoirs de Mother-Earth, mais ceux-ci sont fragmentés en plusieurs entités... Entités que nous sommes, à l'image des Esquisses divines d'Hokusai. Le processus est identique. Cette répartition thaumaturgique lui confère cette apparence juvénile.

— Elle est cette clef de voute qui nous unit si je comprends bien, et c'est grâce à ce lien puissant que tu es parvenu à la retrouver Hyôga ?

— Exactement et Lally m'a ensuite guidé jusqu'à vous en écoutant ce même lien.

La lumière faite sur les raisons de notre subsistance ici-bas et les circonstances de notre rencontre, je leur propose de discuter plus en détails de la mission que nous a confié la matriarche divine avant de léguer son omnipotence à Lally.

— C'est notre dernière chance pour mettre un terme à cette histoire en sortant Hokusai de sa torpeur et ainsi briser ses onirismes fallacieux. Pour y parvenir, nous devons aider Lally à atteindre la Citadelle du Ragnarök, tout au nord du continent de Midgard, au-delà des monts Tartare et des Champs Élysées. Cependant, l'accès y est impossible sans le Bifröst, un pont de lumière sacrée.

Le seul moyen de matérialiser ce pont est de provoquer l'unisson des carillons du Bifröst. Ce sont les trois cloches du destin se trouvant aux embouchures des fleuves Phlégéon, Cocyte et Léthé. L'unisson des carillons nécessite une résonance simultanée. Mes compagnons semblent ébahis devant une telle annonce.

— Mais comment parvenir à respecter une telle synchronisation ? me demande Feari.

— C'est toute la difficulté : nous allons devoir nous séparer au fur et à mesure de notre périple pour la Citadelle. Chaque membre de notre groupe sur le départ aura pour mission d'atteindre le carillon désigné.

— Et une fois sur place ?

— Il faut déjà y arriver sans encombre puis affronter un gardien, de ce que j'ai compris en me renseignant.

— Le tout sans utiliser de magie pour éviter une déferlante d'Onirophages... ironise Titania.

— C'est peu dire oui... Et si tout se passe bien, nous n'aurons plus qu'à attendre le signal.

— Le signal ?

— Comme je vous l'ai dit, nous possédons en nous une partie du pouvoir de Lally. C'est cette énergie phénoménale qui nous permet de nous maintenir dans cette rêverie de façade qu'est Lithos. Une fois prête et en phase avec son destin, Lally entérinera son sort de récupération

visant à rassembler tous les fragments de son âme. Chacun de nous ressentira cet appel et ce sera le signal pour agir dans un dernier élan et sonner chaque carillon.

— Lally récupèrera ses pleins pouvoirs et utilisera le Bifröst matérialisé pour entrer dans la Citadelle du Ragnarök. C'est bien cela ? interroge Feari.

— Exactement.

Max nous fait alors remarquer la quantité importante de variables pouvant nous mener à notre perte. Je lui réponds sans détour que notre périple a plus de chance d'échouer que de réussir, mais quant bien même, nous devons essayer.

— C'est une mission périlleuse. Nous devons être préparés.

— Si tu sais où se trouvent les carillons Hyôga, nous pourrions d'ores et déjà nous les répartir, non ?

— Tout-à-fait Titania. J'y ai déjà réfléchi et notamment pour le plus proche de nous, le carillon d'Éaque, je pensais à toi Max puisque tu es de loin le plus résistant aux chaleurs extrêmes. Cela te sera très utile dans cette véritable fournaise. Qu'en penses-tu ?

Max me répond par l'affirmative et me demande en retour ce que je compte faire.

— Je vais m'occuper du carillon de Minos en aval du fleuve gelé du Cocyte. Ce sera plutôt en phase avec ma résistance au froid.

— Objection !

— Feari ?

— Tu es de loin le plus proche de Lally et j'ajoute à cela le fait que tu es au cœur de l'histoire mensongère qui l'amène à nous suivre.

— Je pense lui expliquer la vérité une fois arrivés à Arena.

— C'est faux et tu le sais. Tu ne lui diras que le plus tard possible, pour la protéger. Je suis d'avis que tu l'accompagnes jusqu'au Bifröst. Cela te donnera autant l'opportunité de la protéger que celle de lui avouer la vérité lorsque le moment te semblera judicieux.

— Je ne sais pas quoi dire...

— Je ne te blâme pas Hyôga, tu fais ce que tu peux et je trouve que tu le fais très bien. Cependant, il est essentiel d'acter les meilleurs choix pour notre réussite à toutes et à tous. J'irai donc au carillon de Minos. Praticienne de l'élément aqueux, je m'accoutumerai au froid. Grâce à l'humidité, je me déplacerai sans soucis. Je pense même que ma cécité sera un avantage dans cette région de la nuit éternelle...

— Très bien... Alors si je suis la logique, le dernier carillon est pour moi, ajoute Titania.

— Le carillon de Rhadamanthe, non loin de la Porte du Nadir.

— Nous nous séparerons alors à partir de l'Érèbe, la vertigineuse source des différents fleuves. À partir de ce point, tu seras de nouveau seul avec Lally. Est-ce que cela te semble jouable Hyôga ?

— L'interdiction de fait d'utiliser nos magies est certes difficile à gérer, mais j'imagine que ça ira. J'en suis même certain.

— À ce propos, lance Feari : « Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais les Onirophages ne réagissent qu'aux particules éthérées que nous dispersons lors de l'utilisation d'un sort... Ce qui signifie que rien ne nous empêche d'user de nos capacités thaumaturgiques pour augmenter notre force, notre résistance et notre agilité. Cette sorte de boost peut être un réel avantage selon les situations. »

— Je n'en étais pas certaine jusqu'à présent, mais si ce que tu dis est vrai alors nous conservons un atout à jouer durant notre quête.

— C'est véridique. Je te l'assure puisque c'est cette méthode qui me permet de me repérer plus facilement dans un milieu humide. Je n'ai jamais éveillé le moindre Onirophage de cette façon.

Max nous explique à son tour ce qu'il a pu comprendre de ce monde durant ses pérégrinations ; le temps ici-bas n'étant qu'une illusion, le besoin de sommeil ou la faim ne sont également que des mirages, des sortes de vestiges d'habitudes passées. Notre esprit tente de s'accrocher à une zone de confort qui n'existe plus et impose ainsi à notre corps un métabolisme obsolète. Il est vrai qu'en ayant conscience de ce bouleversement biologique, nous pouvons gagner en résilience et en efficacité, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Cette ultime mission de la matriarche divine est si lourde et si pesante que je me sens parfois comme écrasé de fatigue, aussi bien morale que physique. Pouvoir discuter et échanger sur mes craintes et mon ressenti auprès d'amis de longue date, camarades d'infortune, m'apaise. Notre bivouac s'avère galvaniseur et réparateur. Les corps et les esprits s'échauffent de nouveau pour faire face à l'adversité. Nos cœurs se préparent à supporter un dernier coup d'éclat, en espérant qu'il soit couronné de succès.

Nous l'espérons toutes et tous.

Je me lève un instant et me mets à l'écart du groupe, inspectant le canyon. Mes pensées et mes doutes voltigent tout autour de mon être lorsque soudainement, je me sens observé. Faisant volte-face, mon regard se pose dans la direction de Lally qui, allongée, semble se reposer. La culpabilité monte en moi :

— Lally... Puisses-tu me pardonner.

Chapitre 61

Une promesse

À la suite de cet instant curateur, comme suspendu dans le temps pourtant inexistant, nous nous préparons pour reprendre la route en direction d'Arena. Dès que nous quittons notre abri naturel, nous comprenons l'épreuve qui attend Max : malgré la protection de l'étroit canyon, l'atmosphère est une véritable fournaise. L'air y est suffocant, chaque respiration brûlant les poumons. Nous luttons, avançant par petits pas à l'ombre frêle des parois ondulées de granite rose. Lally se tient aux côtés de Feari, discutant toutes les deux avec Max. Titania et moi marchons devant. Je décide de lui faire part d'un doute :

— Lally me semble différente depuis que nous sommes repartis.

— Différente ? Comment ça ?

— Je ne sais pas, plus sombre ou peut-être plus concernée, concentrée.

— Elle a vécu pas mal de chose depuis que tu l'as retrouvée aussi...

— C'est bien pour cela que je souhaitais lui expliquer la réalité de notre périple, mais je ne sais pas si j'y arriverai. Feari a raison.

— Elle a surtout raison sur le fait que tu dois prendre ton temps. Les choses vont naturellement se mettre en place et si tu accompagnes Lally jusqu'au Bifröst alors je suis certaine que les mots viendront d'eux-mêmes et que tout sera clair, pour toi comme pour elle.

Regardant Titania avec beaucoup de gratitude, je lui glisse un simple merci. Je vois son visage rougir quelque peu, ses yeux me fixant comme pour lire en moi :

— Tu as dû en vivre des choses depuis tu es ici sur Lithos...

— Autant que toi ou les autres, j'imagine.

— Nos existences ne sont pas faciles. J'en viens même à regretter parfois notre lutte sur Éphinéa. La vie n'y était pas plus douce et pourtant j'en conserve un souvenir apaisant.

— L'esprit retient ce qui l'arrange tu sais...

— Effectivement, mais il y a une chose dont je suis certaine.

— Je t'écoute.

— Sur Éphinéa, nous avons partagé des moments ensemble... Toi, moi... Et..

Lui prenant la main un instant, je l'aide à terminer sa phrase :

— Et Erza.

— Oui. Tout cela me manque terriblement.

— À moi aussi, sois-en convaincue. Comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Je donnerais n'importe quoi pour échanger à nouveau avec chacun et chacune d'entre eux.

— Hyôga, est-ce que tu penses que si nous parvenons à stopper Hokusai, nous les retrouverons ?

— Je te mentirais si je t'affirmais avec certitude que oui, mais ce serait idiot de ne penser que seul le contraire nous attend. Alors écoute, j'imagine que d'une façon ou d'une autre nous partagerons ensemble à nouveau de tendres moments. D'une manière qui m'échappe encore, j'ai l'intime conviction que nous nous recroiserons pour vivre bien des choses !

— Je te crois.

Poursuivant notre marche caniculaire, nous finissons par atteindre Arena, la dernière cité à l'est. La ville est entièrement bâtie dans les parois rocheuses, à l'abri de la chaleur. Les nombreuses cavités semblent s'empiler les unes sur les autres à la manière d'une ruche. Les habitants de ces maisons troglodytes sont des sortes d'amas de sable constamment balayés par le vent. Personne ne nous remarque, ce qui n'est pas forcément pour nous déplaire. Après avoir fait un tour au puit pour nous désaltérer, nous allons nous reposer dans un simili d'auberge creusée dans le canyon. La fraîcheur du minéral nous aère le crâne et nous apaise.

Lally vient me voir un instant :

— Hyôga ?

— Oui ?

— Max et Titania vont-ils nous accompagner jusqu'aux jardins des Hespérides ?

Les regardant échanger entre eux au loin, j'entends en écho notre discussion de groupe durant laquelle nous avons décidé de la répartition des carillons du Bifröst. Je lui réponds alors :

— Ils vont nous accompagner sur un bout de chemin, selon leurs occupations. Mais ce que je peux te garantir, c'est que je resterai jusqu'au bout avec toi.

— J’espère bien ! J’ai besoin de tes connaissances de médecin je te rappelle.

— Indubitablement.

Me voyant m’embourber dans mon mensonge, Titania me présente un sourire réconfortant avant de rejoindre Max et Feari. Le trio discute de leurs souvenirs d’Éphinéa tandis que j’échange avec Lally sur des projets pour l’avenir :

— Une fois que Lilie sera guérie, il faudra voir ce qu’elle souhaite faire.

— Comment ça ?

— J’ai envie de quitter le bois perdu où nous vivons, surtout depuis que je voyage avec toi. Mais je ne sais pas ce qu’elle en pense...

— Avec tout ce que nous avons vécu, tu n’as pas peur ?

— Si, bien sûr. Mais je ne vais pas m’arrêter à ça.

Le courage et la force de caractère de ma protégée m’impressionne. Au point que c’est à se demander qui protège qui, et surtout qui est en train de mener le groupe. Les rôles semblent parfois s’intervertir, à ma grande surprise.

— Hyôga ? Il est temps.

Feari vient nous chercher pour que nous les rejoignons. Préparé en tout point, le regard plein d’énergie, Max est paré à entamer son périple. Malgré la torpeur que nous impose la chappe de plomb au-dessus de nos têtes, il est effectivement essentiel de ne pas perdre de vue notre objectif ni ses délais de réalisation.

C’est ainsi qu’à peine retrouvé, nous nous empressons de nous séparer de Max.

— Tu dois déjà partir ? s’étonne Lally.

S’approchant d’elle, Max s’abaisse à son niveau un instant et lui explique qu’il a été très heureux de la rencontrer. Se relevant, il précise devoir partir toujours plus à l’est pour une mission.

— Quel genre de mission ?! s’inquiète Lally.

Max essaye de trouver les mots. Mais rien ne vient.

Ses mains d’habitude si habiles semblent sclérosées, comme tétanisées de peur. Spontanément, il vient prendre Lally dans ses bras, les larmes aux yeux. Reculant de façon à voir son visage, il retire son masque de cuivre protégeant le sien, rendant visible un faciès blessé voire tuméfié. Un silence accompagne l’absence de réaction mutuelle durant de longues secondes lorsque Lally pose soudainement sa main droite sur la joue creuse du guerrier meurtri. Dévoilant sous ses bandelettes de protection sa main gauche toute aussi

abîmée que le reste de son corps, Max la superpose à son tour sur celle de Lally comme pour exprimer son ressenti par un simple geste. Sans un mot, tous les deux échangent et se comprennent. Nous imaginons aisément le parallèle que Max peut faire entre Lally et Lilie, lui qui a été aussi bien le premier Simulacre à retrouver cette dernière que son ultime sentinelle.

Une large main usée recouvrant une autre plus frêle et plus douce : voilà l'image que j'ai sous les yeux. Un passage de témoin semble-t-il entre celui qui a perdu espoir et celle qui lui en octroie de nouveau.

Rassemblant nos dernières affaires, nous nous dirigeons vers l'extérieur de la cité troglodyte. Ensemble nous nous déplaçons à l'ombre des voûtes minérales jusqu'à atteindre la sortie nord. Là, deux chemins rocaillieux se dessinent le long du fleuve de feu, le Phlégéthon ; l'un allant vers l'est en direction de l'embouchure et donc du carillon d'Éaque, l'autre aboutissant à l'ouest sur le plateau de Ut via la cité d'Ixion.

— Il est temps de nous séparer, lancé-je.

Quelques accolades et embrassades surviennent puis un silence que Lally vient briser d'une simple question aussi prometteuse que naïve :

— Nous nous reverrons bientôt Max ?

Visiblement touché, ce dernier ne répond pas dans l'immédiat et préfère débiter sa marche lorsqu'il finit par se retourner et articuler en silence ce que nous pouvons lire et comprendre sans difficulté comme étant un « Oui, promis ».

Se masquant à nouveau, l'ermite des sables part et s'enfonce dans un enfer de roches et de poussières. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il fera le nécessaire pour atteindre le carillon et accomplir sa mission, comme nous autres. Néanmoins, révéler au groupe de Thaumaturges le plan de Mother-Earth et laisser filer notre premier acolyte provoquent en moi une montée d'adrénaline intense.

— Nous y sommes, marmonné-je.

— Tu dis ? m'interroge Titania.

— La fin, quelle qu'elle soit, est dorénavant proche.

Lally, Feari, Titania et moi partons en direction d'Ixion.

Chapitre 62

—

Châtiment du firmament

Quitter Arena nous permet de respirer.

En nous éloignant de la ville, nous mettons à distance au fur et à mesure la poussière et la chaleur. Le soleil faiblit peu à peu, s'estompant petit à petit derrière l'horizon, signe que nous abandonnons le continent d'Utgard pour celui de Midgard. Notre parcours le long du fleuve de feu, le Phlégéthon, nous laisse songeurs : ce qui semble être de l'eau visqueuse est en fin de compte du magma aux reflets crépusculaires teintés de parme. Cette masse dense s'écoule lentement sous nos yeux dans le sens contraire à notre marche puisque nous remontons en amont. Le Phlégéthon est un affluent de l'Achéron dans lequel j'ai malencontreusement bu la tasse peu de temps avant de retrouver Lally ; je ressens depuis lors quelques difficultés à respirer et une gêne certaine dans mes mouvements. Une peine que je tente de masquer par tous les moyens pour n'inquiéter personne. En poursuivant ainsi notre pérégrination, nous allons atteindre la ville d'Ixion, trait d'union entre les Mornes plaines et le plateau d'Ut.

L'atmosphère devient plus sombre, le vent se lève et la végétation, bien que morne au sein de ces vastes étendues, refait surface. Le groupe tient le rythme, s'armant de patience et de courage. Marchant les premières, Lally et Titania discutent beaucoup ensemble, la plus jeune étant visiblement très impressionnée par la légendaire guerrière. Feari et moi-même formons un second duo à l'arrière ; nous sommes plutôt silencieux, ce qui n'est pas pour me déplaire. Il semblerait que nous traversons l'un de ces moments où deux individus n'ont pas spécifiquement de choses à se dire et envisagent d'un commun accord tacite de laisser le mutisme diriger l'échange. Cette ambiance est propice à l'introspection ou permet tout simplement de profiter de l'instant présent au cœur d'un paysage ahurissant.

Sans nous rendre compte précisément ni du temps passé ni du chemin parcouru, nous apercevons au loin d'étranges cônes métalliques. Ce qui nous paraît être de prime abord de simples petits pics devient rapidement d'immenses structures à mesure que nous avançons. La base de chaque cône s'élargit et surmonte des constructions massives prenant la forme de cylindres. Lally nous demande :

— Est-ce que c'est Ixion ?

— Effectivement, nous y sommes.

Tandis que Titania termine sa phrase, un immense flash nous aveugle. À peine avons-nous le temps de retrouver un minimum de visibilité que Feari ajoute, stoïque :

— Ixion et ses fulgurations, nous y sommes bel et bien.

Un grondement se propage dans toute la plaine. Comprenant qu'il ne vaut mieux pas tarder en ces lieux dépourvus de toute forme de verticalité, hormis nos propres corps, nous pressons le pas en direction de la ville que nous percevons plus que jamais comme un refuge bienvenu. En chemin, nous sentons l'atmosphère s'alourdir et se charger en humidité. Le ciel est plus menaçant que jamais, d'épais nuages couleur ocre serpentant entre d'immenses masses vaporeuses obscures. La foudre s'abat violemment autour de nous, à un rythme toujours plus frénétique. Nous parvenons néanmoins à atteindre la cité d'Ixion, sains et saufs.

La ville est essentiellement constituée des grandes structures métalliques que nous avons aperçues au loin, celles-ci faisant offices de paratonnerre. Les habitants sont bien présents, mais ne semblent pas sortir. On ne distingue que leur regard apeuré à travers d'innombrables persiennes, fixant le ciel. Lally se demande alors :

— Les personnes ici vivent recluses dans ces drôles de tours ? Ils ne sortent jamais ?

— On dirait bien oui, répond Titania.

— Ce n'est pas une vie.

— Ils sont comme condamnés.

— N'y a-t-il rien que nous puissions faire pour leur venir en aide ?

— Malheureusement non, nous n'avons pas plus de solutions pour eux que pour les habitants de Ténaré, Nékyia, Zo-zoh ou Arena. C'est le lot des gens de ce monde, précisé-je un brin attristé.

— Je me sens vraiment navrée... et impuissante.

Un nouveau coup de tonnerre nous rappelle le danger rôdant autour de nous. Je décide d'activer le rythme :

— Il vaut mieux nous dépêcher, il nous faut encore traverser le plateau d'Ut avant d'atteindre Tantale.

— Plateau d'Ut qui est perpétuellement foudroyé.

— Merci Feari pour ta précision...

— Je t'en prie Hyôga.

— Mais comment allons-nous traverser un endroit pareil ?! s'inquiète Lally.

— La chance, rétorque Titania.

— Mais vous avez décidé de l’effrayer au possible ou quoi, déclaré-je un tantinet agacé.

Lally s’approche alors de moi et me fixe d’un regard mêlant force et colère :

— Je ne suis pas une enfant Hyôga, j’ai le droit de savoir. Que les choses aillent bien ou non, je veux qu’on me dise ce qu’il se passe.

Abasourdi devant un tel aplomb, je ne sais pas quoi répondre. Voyant le sourire taquin de mes deux comparses, je comprends que c’est à moi désormais de m’adapter à cette jeune fille que je souhaite protéger alors même qu’elle en a de moins en moins besoin.

— Je suis désolé Lally, j’essaye juste de bien faire.

— Je sais Hyôga, me sourit-elle en me tenant la main : « Je veux juste te soulager un peu. »

— Voilà que les rôles s’inversent... marmonné-je.

Me sentant quelque peu tiré par Lally, j’emboîte le pas et rejoins le groupe à l’abri. Après un temps de préparation visant à analyser les impacts de la foudre sur ce que nous apercevons du plateau, nous décidons d’un itinéraire. Titania se propose pour nous guider et précise :

— Nous devons éviter d’être trop près les uns des autres. Deux mètres minimums de distance nous octroieront une légère sécurité. Feari, tu te sens de déambuler seule ?

— Avec cet air gonflé d’humidité, aucun souci.

— Parfait. Autre point important, on marche de façon calme et posée. C’est-à-dire qu’on ne court pas et on essaye le plus possible d’avoir les deux pieds au sol. La traversée va être longue donc le moindre détail compte. Dernier conseil, si la foudre s’abat à proximité, on se dirige vers l’impact ; les fulgurations tombant rarement deux fois au même endroit, c’est une façon de nous ouvrir la voie.

L’ensemble du groupe acquiesce et se prépare.

J’ai en tête le comportement de Lally qui devient de plus en plus éclairé. Cela me rassure et dans le même temps m’interroge : en devenant toujours plus mature, le risque est notamment qu’elle puisse se rendre compte de son déni vis-à-vis de sa sœur ou tout simplement qu’elle cerne mon mensonge. Quelles en seraient les conséquences sur notre mission ? Tout ceci me fait comprendre que nous allons devoir discuter une bonne fois pour toutes. L’éventualité de cet échange m’effraie, je le concède, mais c’est plus que jamais nécessaire.

Habilement menés par Titania, nous quittons Ixion pour Tantale, traversant le funeste plateau foudroyé d’Ut.

Chapitre 63

—

Le plateau foudroyé

Le ciel est sombre.

Nous entamons notre traversée du plateau foudroyé sous d'épais nuages marronasses parcourus de teintes violacées. Ces dernières sont comme illuminées de quelques flash répartis aléatoirement dans la haute atmosphère. Le grondement produit par ces multiples décharges ne nous rassure pas. De temps à autre, le chaos partiellement masqué par la voute nébuleuse s'invite au sol dans un éclair prodigieux. Toute la puissance du ciel vient alors s'abattre à terre, fracassant la roche dans un périmètre effarant. La luminosité s'élève instantanément sur tout le plateau d'Ut avant de laisser à nouveau la place à l'hégémonie de l'obscurité. Il est difficile de savoir ce qui nous inquiète le plus : la lumière potentiellement fatale ou bien les ténèbres suffocantes ?

Notre groupe avance tant bien que mal, dans le doute le plus total. Chacun et chacune d'entre nous respectant les consignes de Titania, la marche est lente et hésitante. Sous un jugement céleste qui nous guette à chaque pas, nous progressons petit à petit tout en espérant que la prochaine griffe électrique restera clémente, ne déchirant que l'environnement. Face au chaos le plus total, nos vœux se veulent lucides.

La marche est d'autant plus compliquée que l'air est toujours plus lourd, devenant rapidement difficile à respirer. Nos corps souffrent tandis que nos esprits paniquent à l'idée que le firmament s'écroule sur nos têtes.

Au fur et à mesure de notre itinéraire, une curieuse mélodie vient progressivement s'imposer à moi. Comme un tintement léger et diffus, cette sonorité abstraite s'enrichit des bruits cadencés de nos pas, suivant notre rythme saccadé et titubant. La foudre tombant tout autour de nous renforce le métronome qui résonne de plus en plus intensément en mon for intérieur. Bientôt, les battements de mon cœur parachèvent cette musicalité en esquisant une partition nerveuse et millimétrée à l'instar d'un chronographe décomptant les secondes d'une précision aussi nette qu'affable.

J'entends le temps. Et le temps est long. Terriblement long.

J'observe derrière moi un instant, ce qui me permet de constater qu'il n'y figure plus rien à l'horizon. Regardant à nouveau sur mon chemin, je vois s'élever au loin les monts Tartare. Cette immense chaîne de montagnes abrupte brille par sa couleur d'un noir de jais profond reflétant une luminosité obscure inquiétante. Ces nuances ne sont pas sans me rappeler la suie de Ténaré.

Le groupe continue son ascension dans cet espace gigantesque qui nous paraît pourtant si fermé, quasi clos à cause de cette incommensurable pression du ciel. Titania mène. À équidistance d'elle se trouvent Lally, à son arrière-gauche, et Feari à l'opposé. Quant à moi, je ferme la marche. Ce curieux losange que nous formons parvient visiblement à se frayer un chemin dans cet enfer sous tension.

Soudain, un éclair nous éblouit violemment tant l'impact de la foudre est proche de nous. Le grondement et les vibrations au sol manquent de nous faire chuter.

— Approchons-nous de l'impact pour maximiser nos chances de progression, nous ordonne Titania.

Accélérant légèrement le rythme, nous nous dirigeons vers le cratère creusé par l'ire céleste. Feari semble alors inquiète et nous le fait rapidement savoir :

— Il y a quelque chose dans l'atmosphère, comme un courant... Une charge lourde.

Tombant un genou à terre, notre kunoichi a seulement le temps de crier :

— Lally !

Faisant volte-face, Titania utilise sa magie pour créer une longue et fine lance en acier et la projette au sol la manière d'un javelot à seulement quelques mètres de Lally. Sous mes yeux ébahis, mon seul réflexe est d'hurler à notre protégée de s'accroupir.

La musique cadencée qui sévit dans ma tête depuis un moment déjà se tait. Un silence pesant remplace la frénésie des secondes. Et pourtant, tout cela s'est réellement déroulé en une fraction de temps quand bien même cette notion est factice en ces lieux.

La foudre tombe. Elle s'abat à moins d'un mètre de nous, fort heureusement guidée par la lance de Titania. Une déflagration nous emporte néanmoins et nous propulse à plusieurs mètres de la zone d'impact. J'ouvre les yeux aussi vite que possible, essayant de recouvrer une vision stable et limpide. J'appelle :

— Lally ? Titania ? Feari ?

Mes compagnons d'infortune réagissent et se relèvent également. Une odeur cramoisie s'impose à nous dans cette atmosphère déjà lourde et irrespirable. Nous faisons le bilan ensemble afin de s'assurer que personne ne soit blessé. Mis à part des égratignures, le pire semble évité.

Et pourtant, il n'en est rien. Le pire, justement, est à venir.

En utilisant spontanément ses pouvoirs thaumaturgiques, Titania a brisé le tabou de la création de particules éthérées au sein de Lithos, celles-ci chatouillant irrésistiblement les sens des colosses alentours. C'est ainsi sans surprise qu'un grondement plus puissant encore que celui de l'orage s'annonce. Le sol à l'horizon s'entre-ouvre, retournant la terre comme une éruption volcanique.

— Courrez.

— Hyôga ? s'inquiète Lally qui ne se rend pas encore compte du risque.

Un Oniophage se soulève et fixe dans notre direction. Derrière nous se trouvent les monts Tartare, notre seule chance de survie.

— Courrez vers les monts, vite !

Ignorant désormais les recommandations initiales de Titania, encastrés entre deux dangers mortels que sont la foudre et le golem, nous nous pressons de toutes nos forces vers notre objectif. L'Oniophage avance à grand pas vers nous. Tout semble perdu lorsque soudain, alors que j'observe sa progression, j'aperçois un flash l'entourer. Un éclair vient de le frapper.

— L'Oniophage fait office de paratonnerre et attire la foudre, c'est le moment ou jamais de saisir notre chance. Vite !

Une course-poursuite se met en place avec à nos trousses une montagne ambulante nous rattrapant d'un simple pas fort heureusement repoussé d'une colère céleste. Malgré tout, la distance entre l'Oniophage et notre groupe se réduit, indubitablement. Les éléments jouent en notre faveur en nous préservant quelque peu de la progression du furieux titan, mais l'espace se resserre sans aucun doute. À ce rythme-là, nous n'arriverons jamais à temps aux pieds des monts Tartare pour nous y réfugier.

Je comprends alors que nous sommes potentiellement perdus. Cette possible fin précoce m'emplit de désespoir. Un profond chagrin s'empare de moi et s'infiltré dans mes veines comme du plomb liquide, me sclérosant. Un éclair de lucidité me percute enfin, tandis que mon corps ne répond plus : à quoi bon périr tous les quatre ?

Je m'arrête, stoïque, puis me retourne pour faire face à mon ennemi.

— Hyôga ? Qu'est-ce que tu fais ? me hurle Titania.

— Poursuivez votre route, je vais nous faire gagner du temps.

— Mais c'est de la folie.

— Rien n'a de sens ici-bas.

D'un geste de la main franc, je fais comprendre à Titania de partir assurer la suite du voyage avec Lally et Feari. Consolidant mes appuis au sol, jambes légèrement arquées, je dégaine mon arbalète, les yeux embués. Ma visée n'est pas stable tant je tremble, mais devant l'avancée titanesque du monstre, je me dois d'agir vite. Déposant mon arbalète déployée sur mon bras gauche afin de gagner en précision, j'arme et tire. De nombreuses salves viennent percuter l'Onirophage qui n'en démord pas et s'obstine dans sa course haineuse.

Constatant l'inefficacité de mon action, j'envisage une ultime solution.

— Perdu pour perdu, va...

Laissant en moi croître mon pouvoir thaumaturgique, je me sens rapidement revigoré. Envahi d'une puissance incommensurable, je comprends mieux dès lors les paroles de Feari quant à cette technique ingénieuse. Trouver une solution sans risquer d'empirer la situation, voilà un terrible équilibre à respecter. Rangeant ma tireuse de carreaux, je m'arme vaillamment de ma dague. Utiliser ma magie risquerait d'ameuter davantage d'hurluberlus alors je tente un dernier coup d'éclat en me disant qu'une estocade de toutes mes forces bien placée saurait éventuellement faire la différence. Du moins je l'espère de tout mon cœur.

— Allez...

Mon souffle est long, telle une expiration sans fin. L'Onirophage est si près de moi qu'il pourrait d'ores et déjà me cueillir. Et pourtant, il préfère visiblement m'écraser de son pied gauche. Grand bien lui fasse, je l'attends.

Néanmoins, j'ai peur.

Je crois que j'ai peur de mourir.

L'ombre du monstre se rapproche de moi. Je rétracte mon bras droit puis donne un coup d'une énergie qui me brûle intérieurement. Ma dague se brise en mille morceaux. Mon énergie est comme soufflée. Puis un flash. À l'image d'un cyclone m'encerclant, je me retrouve dans l'œil de la tempête, observant dubitatif une déflagration broyant les alentours. Le colosse, comme figé, s'écroule en arrière tout en se morcelant de toutes parts. Il est calciné.

Je comprends alors que je n'y suis strictement pour rien dans cette affaire. L'Onirophage, violemment touché par la foudre à plusieurs reprises, a fini par être irrémédiablement consumé par l'ire du firmament. Occis par les foudres du plateau d'Ut, le voilà anéanti pour de bon. Ce constat m'effare. Je n'en reviens pas.

Me retournant abasourdi vers le groupe que je distingue au loin, je balbutie :

— Ils peuvent être détruits.

Sous le choc de cette séquence, j'essaie de reprendre mes esprits et de rejoindre au plus vite Lally, Feari et Titania. En arrivant enfin auprès d'elles, Lally se jette dans mes bras, me

serrant fort. Reculant de quelques pas, elle me fixe d'un regard sombre et me fait jurer de ne jamais l'abandonner de nouveau. J'acquiesce bien malgré moi, sans grandes convictions.

L'équipe continue cette dangereuse pérégrination jusqu'à atteindre la ville de Tantale. Tandis que nous apercevons la cité non loin de nous, et alors que la crainte de la foudre semble se dissiper, j'observe un instant l'horizon. Le plateau tout entier s'offre à moi. Au milieu de cette vision plane se distingue un amoncellement noirâtre. Le tonnerre gronde tout autour de la monumentale dépouille du géant. Interloqué, je souffle :

— Nous ne sommes rien.

— Hyôga ? m'interpelle Lally.

Lui souriant, je me joins à elle dans les derniers mètres. Voyant ma main gauche trembler légèrement, elle la prend avec délicatesse tout en la serrant assez fermement pour soulager ces agitations non-souhaitées. M'adressant un regard plein de compassion, celle qui semble alors me protéger me glisse simplement ces quelques mots :

— Reposons-nous un petit peu à Tantale avant de poursuivre notre route.

Chapitre 64

—

Le Passeur

Tantale se découvre sous nos yeux.

Cette cité est construite à même la roche, encastrée entre les deux flancs d'une étroite vallée. Plus nous nous enfonçons dans les monts Tartare, plus la ville semble s'étaler verticalement. D'innombrables ponts relient les parois de gauche et de droite, donnant l'impression de visiter les ruines d'un bâtiment antique dont subsisteraient quelques vestiges de voutes monumentales. Cette illusion se renforce à mesure que nous progressons ; le peu de luminosité que nous avons eu jusqu'alors faiblit au point de disparaître. La roche noire des pans rocheux s'estompe devant la multitude des constructions. La plupart d'entre elles sont des habitations troglodytes étroites encadrant de larges mesures de bois échafaudées sur les divers ponts. Ces structures, dont le nombre augmente de façon exponentielle, se composent quasiment toutes de petites ouvertures laissant une vive lumière s'en échapper. Le contraste entre ces intérieurs qu'on imagine chaleureux et l'extérieur immanquablement glauque est saisissant. Bientôt, c'est bel et bien une nef faite de bois et de roche qui nous surplombe.

À trop nous étonner de ce qui se trouve au-dessus de nos têtes, nous en oublions ce qu'il se passe devant nous, à nos pieds. Notre déambulation nous amène petit à petit dans une longue avenue pavée à partir de laquelle s'échappent de petites ruelles à la manière de canaux serpentant le long d'une artère principale. Autour de nous s'amoncelle une masse dense de cabanons miséreux. Une brume violacée opaque stagne au ras du sol tandis que de piètres bougies à la cire dégoulinante tentent d'éclairer les alentours.

Nous ne croisons personne. Nous les entendons seulement. Les habitants des cabanons grognent et hurlent tandis que ceux des ponts et des parois des falaises rient et crient. Il est difficile de dire s'ils se répondent. S'agit-il d'ailleurs de plaintes ou de moqueries ? Impossible de savoir. L'ensemble de la cité vibre ainsi au son de ces vocalisations décousues et étouffées.

— C'est un endroit vraiment particulier, lancé-je d'un air circonspect.

— Tantale est la cité des strates. Plus on s'élève en altitude, plus on est respecté. Les ponts sont des passerelles entre les différents niveaux.

À la suite de cette explication de Feari, Lally se demande :

— Mais comment fait-on pour passer du niveau où nous sommes au premier ? Je ne vois aucun pont ici-bas, ni même d’escalier...

— C’est tout simplement parce qu’il n’y en a pas.

— Eh bien dans ce cas, comment fait-on ?

S’arrêtant un instant, Feari répond avec un brin de ressentiment :

— On ne fait pas. On reste où l’on est. Les strates et leurs règles commencent au premier niveau, pas au ras du sol. C’est ainsi.

— Allons-nous devoir monter tous ces étages pour poursuivre notre route ? interroge Titania.

— Heureusement non, nous devons encore avancer un peu avant de trouver le Passeur.

— Le Passeur ?

— Votre guide vers l’Érèbe.

— Votre ? remarque Lally.

Faisant mine de ne pas relever, Feari continue sa marche, nous entraînant toujours plus loin dans cette vallée macabre. L’atmosphère devient de plus en plus pesante à mesure que la brume s’étend ; très vite notre champ de vision décline. Nous avançons avec difficulté, menés par Feari qui au contraire semble plus que jamais à l’aise. L’humidité ambiante doit certainement l’aider à trouver son chemin là où Titania, Lally et moi sommes dépendants de ce que nous percevons.

Sous nos pieds, les pavés laissent place à des planches de bois plus ou moins usées. Je finis par me rendre compte que nous sommes dorénavant sur un ponton, l’eau s’écoulant moins d’un mètre plus bas. Cette eau obscure et opaque n’est autre que l’Achéron. Son débit lent semble s’écouler avec nonchalance, léchant de façon aléatoire les planches de bois moisies, accompagnant dès lors le bruit de nos pas de cliquetis aqueux.

Soudain, une partie du ponton cède sous nos pas cadencés et manque d’entraîner Lally vers le fond. Spontanément, je me presse vers elle pour lui agripper le bras droit et la tirer vers moi, lui évitant une chute malheureuse dans l’eau toxique. La serrant dans mes bras, je lui demande si tout va bien. Visiblement plus de peur que de mal, mais elle me précise :

— J’ai eu très chaud d’un coup, un peu comme si je suffoquais l’espace d’un instant.

— Les apparences sont trompeuses, détaille Feari : « Non seulement l’eau est un poison, mais elle est brûlante dans cette région. Restez bien sur vos gardes. »

Remis de ses émotions, notre groupe reprend sa marche d'un pas plus hésitant, veillant à ne pas reproduire une telle mésaventure. Lentement, avec prudence, nous progressons jusqu'à arriver à la partie la plus exigüe du ponton. Nous ne distinguons plus rien aux alentours. L'épaisse brume blafarde nous enveloppe totalement. Le brouhaha de Tantale nous parvient à peine dorénavant, à peine un sifflement dans l'air.

— Nous y sommes, annonce Feari.

Effectivement, nous voilà arrivés au bout du chemin. Au-delà ne s'étend que l'immense Achéron régnant en maître solitaire sur la vallée sud des monts Tartare. Une silhouette se dessine sous nos yeux. Vraisemblablement un humanoïde, encapuchonné dans une épaisse toge d'un noir profond. Il est impossible de voir son visage ; c'est comme si le vide absolu se cachait sous cette draperie issue d'un autre monde. Debout sur une frêle embarcation, il semble nous demander quelque chose en tendant sa main droite étonnamment décharnée.

— Il va falloir lui donner un peu de votre sang...

À cette précision de Feari survient un moment de stupeur.

— Comment ça ? s'étonne Titania.

— Juste quelques gouttes, pour qu'il puisse matérialiser sa rame et naviguer.

Comprenant que nous n'y couperons pas, je me saisis d'un de mes poignards et passe la lame dans le creux de la paume de main droite. De légers filets de sangs viennent alors s'écouler jusqu'à mon poignet avant de s'égoutter en direction du sol. Je tends la main spontanément au-dessus de celle, squelettique, du Passeur. Ce dernier me l'attrape sans crier gare, à la manière d'une poignée de main scellant un pacte. Je me sens aussitôt attiré vers l'embarcation, ne comprenant pas vraiment ce qu'il m'arrive.

— Hyôga ! s'écrie Lally.

— Ça va aller, ne t'en fais pas. Titania, aide la s'il te plaît, nous ne devons pas tarder.

Lançant mon poignard à ma coéquipière, je la laisse percer délicatement l'épiderme de la main droite de Lally, cette dernière faisant preuve une nouvelle fois d'un courage exemplaire. Tandis que Titania se mutile à son tour, je réceptionne notre protégée qui a le droit au même cérémonial que moi auprès du mystérieux Passeur. Puis vient le moment de Titania qui embarque avec nous. Celle-ci me rend le poignard que j'essuie rapidement avant de le ranger. Je croise le regard de Lally, visiblement perdue. Elle me dit à voix basse :

— Feari ne viendra pas, n'est-ce pas ?

La concernée nous interpelle :

— On m’attend ailleurs Lally. Pardonne-moi de ne pas avoir eu l’élégance de te le dire avant. Ce n’est pas forcément évident pour moi non plus...

D’un ton sobre, le regard puissant, Lally lui répond :

— Je comprends Feari, sois tranquille.

— Tu comprends ? semble s’inquiéter spontanément la kunoichi.

— J’en ai bien l’impression oui. Les poings serrés comme pour contenir son émotion, elle poursuit : « Promets-moi simplement de faire attention à toi ».

— Tu sais, je ne suis pas très bonne pour tenir les promesses, Lally.

— Comment ça ?

— Autrefois, j’ai promis à un être qui m’était cher que les choses finiraient par aller mieux. Mais elles n’ont fait qu’empirer depuis.

— Ça vaut le coup d’essayer, non ? Et puis, tu peux toujours améliorer les choses comme tu l’avais promis à cette personne, rien n’est jamais perdu. Tu ne crois pas ?

Esquissant un tendre sourire, Feari rétorque :

— Je ferai tout mon possible alors, promis.

Après un léger moment de flottement, comme un silence suspendu quelques instants, Lally reprend d’un ton bien plus fragile, les larmes aux yeux :

— Adieu Feari, tu vas me manquer.

Puis elle se jette dans mes bras, habitée d’une intense tristesse. Sans nous voir, Feari s’aperçoit qu’il est temps pour elle de nous quitter ; reculant de quelques pas, elle disparaît en toute discrétion à travers la brume opaque. S’échappant de Tantale, son parcours la mène vers le sud-ouest du plateau d’Ut, au cœur de la région du Nadir où la nuit est éternelle.

J’entends Titania lui glisser un doux remerciement tandis que je console Lally. Silencieux, je n’ai même pas su lui dire au revoir.

Parfois les mots manquent au moment-même où nous avons besoin d’eux.

Le Passeur matérialise à l’aide de l’hémoglobine recueillie une rame de fer terrifiante sur laquelle il s’appuie pour prendre le large. D’un geste millimétré, lancinant, cyclique, il propulse sa piètre barque au beau milieu de l’Achéron. Rapprochés les uns les autres, nous patientons dans un lourd mutisme, inspectant notre environnement. Totalement dépendants du Passeur, nous attendons d’atteindre l’Érèbe.

Chapitre 65

—

L'Érèbe

Notre embarcation finit par arriver au cœur des monts Tartare.

Un silence pesant nous entoure tandis que l'Achéron s'agite de plus en plus. Toujours enveloppés dans cette épaisse buée noire, nous restons aux aguets. Bientôt, un horizon vertigineux s'offre à nous : prenant sa source dans les profondeurs des monts Tartare, l'Achéron remonte à la surface à la manière d'une cascade inversée dont le courant nous repousse à mesure que nous nous approchons du précipice. De là où nous sommes, nous avons une vue imprenable sur l'Érèbe.

Vestige de l'antique capitale d'un monde oublié, les fondations de cette ancienne cité ont été posées sur les sources des fleuves Achéron, Léthé et Styx. La puissance de ces cours d'eau légendaires remontant des tréfonds de Lithos a offert à la cité un glorieux passé. Ces mêmes géants aqueux, pourvoyeurs un temps de prospérité, ont certainement été à l'origine de la terrible chute de cette ville toute en verticalité. Éventrée sur de nombreuses strates à travers lesquelles se glissent quelques rayons de lumière blafarde, la colonne urbaine devant laquelle nous nous trouvons s'est comme effondrée sur elle-même. Désormais, on ne distingue plus que les ruines de vastes structures composées de pierres obscures calcinées à l'instar de voûtes magistrales, de contreforts monumentaux et d'arches titanesques soutenant fébrilement de nombreuses dalles fragmentées par les affres d'un temps qu'on ne peut pas décompter. Avec observation, il est même possible d'imaginer ci et là sur plusieurs niveaux quelques quartiers fantômes enchevêtrés entre les rémanences de divers pans de murailles fracturées. À ma grande surprise, cet ensemble en décrépitude semble résister tant bien que mal à la sombre aspiration du gouffre béant qu'il surplombe.

Le Passeur, toujours aussi taciturne, s'approche au plus près de ce puits infernal pour se diriger ensuite vers une corniche escarpée. D'un geste de la main lent et irrévocable, il nous fait signe qu'il ne va pas plus loin. Nous sommes arrivés à destination.

Sortant avec prudence de notre maigre barque, nous prêtons attention à notre environnement direct afin d'identifier notre meilleur itinéraire pour la suite du périple. Ressentant un souffle macabre dans mon dos, je me retourne spontanément et m'aperçois bouche bée que le Passeur a disparu. Bien que nous ne puissions plus compter sur lui, son

effacement reste néanmoins saisissant. Dorénavant, nous sommes livrés à nous-mêmes, esseulés. M'avançant vers le gouffre, j'observe le panorama une nouvelle fois : un parcours semble se dessiner, nous menant une dizaine de niveaux en contre-bas au croisement des sources jaillissantes du Léthé et du Styx. Je discute alors avec Lally et Titania pour leur proposer mon itinéraire passant par une succession de corniches et de structures dangereuses. Une fois arrivés au carrefour des deux fleuves, il nous faudra emprunter un trajet abrupt pour remonter vers la surface et espérer sortir indemnes de cet enfer cylindrique.

— Je ne distingue pas de meilleure solution Hyôga. Si c'est bon pour toi Lally, nous pouvons entamer notre voyage.

— Nous n'avons pas d'autres choix que de traverser l'Érèbe, n'est-ce pas ?

Lally, en posant cette question, connaît déjà la réponse. D'un signe de la tête, je lui confirme que nous n'avons pas d'autres échappatoires pour rejoindre notre destination, les jardins des Hespérides.

— J'ai peur, mais Lilie compte sur moi, alors allons-y.

Devant une telle force et un tel courage, Titania et moi-même sommes revigorés et plus que jamais parés pour parcourir ces vestiges.

Longeant le bord du gouffre avec prudence, nous atteignons une plateforme escarpée nous permettant de descendre d'un niveau via une succession de pierres apparentes ressortant des parois. À la suite de cet escalier de fortune se trouve une imposante arche soutenant autrefois un étage entier de la cité ; en empruntant cet axe redoutable à l'inclinaison vertigineuse nous passons au-dessus du puits sans fond, descendant de plusieurs niveaux tout en nous dirigeant vers la partie nord du cylindre urbain. Ce passage est loin d'être évident à parcourir et nous met clairement en danger de mort. La moindre chute est fatale. Ouvrant la marche, je vérifie à chaque mètre gagné que le support sur lequel Lally et Titania vont m'emboîter le pas soit suffisamment stable et robuste. Derrière moi, Lally se concentre et parvient à suivre le rythme tandis que Titania ferme la cordée en s'assurant que tout danger soit écarté.

Notre groupe progresse non sans mal, souvent dans la peine et la crainte du faux pas, mais petit à petit nous semblons nous approcher de notre premier objectif ; après quelques sauts périlleux et marches à tâtons sur de longues structures branlantes, nous arrivons à un promontoire faisant face aux cascades inversées du Styx et du Léthé. Lally nous demande confirmation de la source que nous allons devoir remonter, le fleuve en question nous menant directement aux jardins des Hespérides.

— Il s'agit de celui sur notre droite, le Styx.

À me réponse s'ajoute la précision de Titania :

— C'est également ici que nos chemins se séparent, Lally.

Silencieuse durant un moment, la jeune femme relève la tête et fixe Titania d'un regard dur, quasiment intimidant. Elle rétorque :

— D'abord Max puis Feari, maintenant toi, Titania. Je me doute bien que quelque chose se trame. C'est difficile pour moi de devoir faire face à tant d'opacité...

Titania et moi échangeons un regard peiné, ne sachant quoi répondre. Lally ajoute :

— J'ai besoin d'explications.

— Lally... lancé-je avant d'être coupé.

— Je crois avoir été assez patiente.

Titania, croisant les bras, amorce un début d'aveu :

— Max, Feari et moi-même avons quelque chose d'important à faire. Les bouts de chemin que nous avons pu faire ensemble ont été essentiels pour bien comprendre notre mission.

— Votre mission ?

— Tu es en mission avec Hyôga pour trouver les ingrédients d'un remède permettant de soigner ta sœur, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Nous aussi, à la différence qu'il ne s'agit pas de ta sœur.

— Vous devez sauver quelqu'un ?

— Quelqu'un, quelque chose, une vision, un rêve... C'est un sujet complexe que je me dois d'évoquer et que je n'ose pas aborder depuis notre rencontre, détaillé-je avant de conclure : « Néanmoins, ce n'est ni le lieu ni le moment pour en parler ».

— Tu veux dire que tu es au courant Hyôga ? s'étonne Lally.

J'acquiesce en silence.

— Mais quand est-ce que je vais comprendre alors ?! s'énerve-t-elle.

— Une fois sortis de l'Érèbe par le Styx, nous aurons le temps d'en discuter. Tu sauras tout, je te le promets. Mais pour l'heure, il faut laisser Titania partir.

— Et où vas-tu comme ça ?

— Le long du Léthé, Hyôga t'en dira davantage.

Le regard perdu, Lally ajoute simplement d'un ton monotone :

— Je commence à avoir peur, je le sens. Cela me ronge.

— Je te demande pardon Lally, sincèrement.

Prenant dans ses bras notre protégée, Titania la réconforte et lui apporte un peu de douceur et de chaleur, ce dont je semble tout bonnement incapable. Le destin a voulu que Lally me pousse dans mes retranchements et me force à tout avouer. C'est humiliant d'une certainement façon parce que je me sens à découvert. Désespéré, je n'ai d'autre choix que de m'expliquer, d'avouer. J'ai eu l'opportunité à plusieurs reprises de mener le sujet et de prendre les devants, mais je n'y suis jamais parvenu. À présent, je n'ai plus d'autres possibilités. Dos au mur, je dois faire face.

Après un au revoir touchant entre les deux femmes, Titania me glisse un mot :

— Reste toi-même jusqu'au bout et tout se passera bien Hyôga.

Laissant échapper une légère bise, la guerrière prend ses distances et démarre son périlleux voyage en solitaire. Sa silhouette s'efface derrière le fracas du Léthé jaillissant avec puissance. Désormais seuls, Lally et moi échangeons un regard de tristesse avant que cette dernière n'évoque l'évidence :

— Nous ferions mieux d'y aller, non ?

Restant silencieux, quelque peu confus, je reprends la marche vers un contrefort scarifié de brèches profondes, lesquelles nous permettent d'escalader la paroi et de remonter ainsi de quelques mètres. Atteignant une nouvelle corniche, nous progressons le long d'escaliers monumentaux encore praticables avant de redoubler d'efforts sur plusieurs centaines de mètres au cœur d'un sentier creusé par l'érosion à même la roche. L'ascension est difficile, la poussière se mélangeant avec la brume pourpre qui nous entoure. Nos pieds manquent souvent de glisser sur des roches chancelantes quand ce n'est pas l'humidité ambiante qui nous savonne la piste. Néanmoins, notre abnégation nous pousse à persévérer et nous sommes bientôt en mesure d'identifier la sortie.

— Ça va Lally ?

— Je me débrouille.

Après quelques expirations d'épuisement, j'entends dans un souffle :

— Et toi Hyôga ?

— Je m'accroche, nous sommes bientôt arrivés.

Effectivement, à peine le temps de réaliser l'ascension vertigineuse parcourue que nous arrivons d'ores et déjà au niveau du lit du fleuve. J'escalade le dernier dénivelé et me retourne pour tendre la main à Lally et l'aider dans sa dernière foulée. S'agrippant à moi, elle me lance :

— Je ne perds pas de vue notre discussion.

— Je sais, rétorqué-je non sans culpabilité.

Tous deux au sommet de la source du Styx, nous regardons le chemin parcouru au sein de l'Érèbe. Aucune trace de Titania. Mes pensées et mes souvenirs m'envahissent quand d'un geste doux, Lally me ramène à la réalité en me caressant légèrement le dos ; me retournant, je la vois me dire avec simplicité et clairvoyance :

— Ne perdons pas de temps.

Chapitre 66

—

Le fleuve de la haine

Après être remontés à la surface de Lithos, nous poursuivons notre chemin au milieu de l'implacable face nord des monts Tartare, région glaciale et venteuse, gorgée d'humidité ambiante. Après une longue et silencieuse marche, notre périple nous amène à un haut-plateau. Nos pas foulent de fins nuages tandis qu'une végétation essentiellement composée de broussailles et de lichen nous entoure.

L'écoulement du Styx, qui nous accompagne depuis notre sortie de l'Érèbe, représente notre unique guide, son embouchure n'étant autre que le ravin éternel au-dessus duquel s'élève le Bifröst, véritable pont de lumière amenant à la Citadelle du Ragnarök. Avant d'atteindre notre objectif ultime, nous devons d'abord traverser les jardins des Hespérides au cœur des Champs Élysées. Nous arpentons ainsi lentement, mais sûrement, les rives de ce cours d'eau que l'on nomme également le fleuve de la haine.

Il n'y a pas un bruit. Seul le bruissement de nos pas vient résonner dans ce calme étouffant. Sachant que notre inévitable discussion approche, je cherche les mots. J'essaie de trouver le meilleur moyen d'expliquer à Lally les vraies raisons qui nous ont amenés à elle. Je crains qu'elle me rejette, qu'elle ne comprenne pas notre mission ou pire, qu'elle accepte la vérité, mais refuse d'aller plus loin à cause de mon mensonge. Mon échec serait alors total. Je me sens perdu. Chaque mètre parcouru me rapproche des jardins des Hespérides, là où s'arrête le faux et où commence le vrai.

Que faire ? Comment dire ? Je ne sais pas.

Dans mon parcours, j'entrevois mon reflet dans l'eau du Styx. Cette eau est si claire, si limpide, si translucide que l'on se voit dedans aussi bien qu'avec un miroir. Je m'observe un court instant. J'ai les traits du visage fatigués. Je m'aperçois plus que jamais du chemin parcouru sur Lithos et je comprends l'impact que toutes ces difficultés ont eu sur ma personne.

Sans prévenir, je me sens faible, vulnérable, quasi titubant.

Ma vue se trouble, le rythme de mon cœur s'accélère. Mon souffle est comme coupé, ma respiration s'en trouvant obstruée. Je ralentis, voyant Lally avancer seule. Je discerne sa silhouette avec difficulté. Écrasé par l'épuisement, l'esprit fragmenté, je perds pied.

Je tombe dans le Styx.

La température de l'eau est étonnamment chaude. Il n'y a rien autour de moi au point que je me sens davantage comme au fin fond d'un lac calme qu'au cœur d'un fleuve tumultueux. Aucun écho, aucune vibration. Le silence est plus intense encore qu'à la surface. La chaleur ambiante, dans un premier temps réconfortante, devient petit à petit suffocante, voire brûlante. J'avale de l'eau, je me noie. Le Styx embrase mon corps de l'intérieur comme une braise me calcinerait une fois ingérée. Mes membres sont engourdis. Je perds connaissance peu à peu lorsque soudain, une main pénètre dans ce voile aqueux et m'attrape par le bras pour me remonter avec une force ahurissante.

Sorti des eaux, je reprends mon souffle avec difficulté. Mon rythme cardiaque s'accélère toujours plus, me donnant l'impression que mon cœur va s'enfoncer dans mon thorax et déchirer ma peau. Je souffre, beaucoup, énormément, bien trop. Un mal profond me ronge et me désinhibe. Étendu sur le dos le long de la berge, je me retourne à plat ventre et distingue sous mes yeux embués Lilie.

Je n'en reviens pas. C'est pourtant impossible.

Soudain, une vague de rancœur m'envahit. J'hurle :

— Je te hais !

Les dents serrées, je me jette sur elle et la strangule de toutes mes forces. Mes yeux pleurent, mes mains tremblent ; je suis en train d'étrangler Lilie, mais pourquoi ? Un sentiment de vengeance s'ancre en moi. J'ai l'impression de devoir la faire payer pour tout ce qu'elle m'a fait subir. Je vocifère fiévreusement :

— Tout est ta faute, absolument tout. Tu as tout sacrifié pour ta seule petite personne ! Tu es un monstre. Tu nous as détruits, nous tous. Tu nous as utilisés pour ton compte et tu nous as manipulés. À cause de toi, les rares survivants de ta folie sont condamnés à errer sur ce maudit caillou sans vie qu'est Lithos !

Appuyant avec toujours plus de détermination malsaine, je poursuis machinalement :

— J'avais une vie, des projets, des amis, une famille, un amour. Tu m'as tout enlevé, comme aux autres et ça dans ton unique intérêt. Je ne peux pas te le pardonner ! Jamais !

Alors que je pense parvenir à retirer sa vie à Lilie, une lumière prodigieuse m'éblouit et me repousse avec force. Tombant à la renverse, je manque une nouvelle fois d'être absorbé par le Styx quand la silhouette devant moi me retient et m'attire auprès d'elle avec énergie. M'affalant au sol, je reste quelques instants sans dire un mot. Lentement, je recouvre mon état normal, me dépossédant de ce curieux phénomène.

— Est-ce que tu te sens mieux Hyôga ? me demande une voix féminine d'une douceur surprenante.

Me redressant tant bien que mal, je regarde en face de moi et découvre que cette silhouette n'est autre que Lally. Cette dernière me caresse la joue tendrement. Son aura m'apaise instantanément lorsque soudain, je remarque une profonde et béante marque bleuâtre tout autour de son cou. Je comprends à ce moment que ce qui aurait pu être une hallucination complète n'était qu'une illusion partielle. Ma folie, bien concrète, avait frappé au sens le plus véritable qu'il soit la personne que je m'étais juré de protéger.

— Lally ? Est-ce que...

— Ce n'est rien Hyôga, ressaisis-toi doucement.

Éclatant en sanglots, me rendant compte de mon acte, je me jette dans ses bras, lui demandant mille fois pardon ; mille fois de trop, mille fois pour rien. Le mal est fait.

— Je sais que ce n'est pas toi qui m'as attaquée, tu étais manipulé par les effluves du Styx, le fleuve de la haine. Nous sommes tombés dans le piège de cette région, toi autant que moi.

— Quand bien même... J'ai manqué de te tuer. Peu importe le contexte, je suis fautif.

— Je crois que le contexte est essentiel au contraire. Ne te blâme pas, c'est justement ce que voudrait Hokusai. Nous allons rester soudés, d'accord ?

— Hokusai ? Mais comment sais-tu son nom ?

Prenant une grande respiration, non sans mal, Lally m'avoue :

— Je sais tout Hyôga. Depuis votre discussion à la sortie de la Prison des Damnés, je suis au courant. J'ai entendu vos mots qui ont agi en moi comme un remède à mon déni. Ce qui semblait être une sorte d'amnésie s'est depuis lors estompée pour finalement disparaître intégralement ici-même.

— Alors tu jouais la comédie... ?

— Pas vraiment. J'étais plutôt comme entre deux réalités. Tout n'était pas clair pour moi, mon esprit retrouvant ses souvenirs au fur et à mesure ; néanmoins, depuis notre passage au cœur de l'Érèbe, le puzzle de ma mémoire est devenu davantage compréhensible. Toutes les épreuves que nous avons traversées m'ont aidée en ce sens en fin de compte, la folie dont tu as été victime ayant été le point d'orgue en quelques sortes.

— Un violent retour à la réalité... Je me sens tellement pitoyable.

— Allons Hyôga, nous ne sommes pas encore arrivés, il faut rester vigilant. J'ai besoin de toi en pleine forme, jusqu'au bout.

— Je te demande pardon Lally. Pardon de t'avoir menti depuis le début, pardon pour ce geste inqualifiable que je viens de commettre à ton encontre, pardon pour ces mots venimeux que tu as entendus... Pardon.

— Je sais faire la part des choses. Ne t'apitoie pas sur ton sort, je t'en prie. Derrière cette colère aveugle, j'ai su lire un bout de la vérité, un fragment de ce que toi, Feari, Titania, Max et les autres avez vécu jusque-là. Vraiment, fais-moi confiance. J'ai compris qu'elle était ma place tout au long de ce périple. Ce qui vient de se passer me rappelle simplement à quel point il est urgent d'agir et d'arrêter Hokusai.

La prenant dans mes bras, je lui témoigne toute mon admiration. Moi qui pensais naïvement devoir lui expliquer la situation, lui avouer mon mensonge... Voilà que c'est elle qui m'ouvre les yeux et me tire vers le haut. Ce que le Styx m'a fait dire et m'a surtout fait faire était certainement un écho de la rancœur d'Hokusai, ce qui me terrifie plus encore.

Après un temps de repos, nous relevant ensemble, nous nous écartons du fleuve maudit et reprenons une marche cadencée. Restant sur nos gardes, nous avançons avec conviction.

— Lally ?

— Oui ?

— Comment te sens-tu ?

— Ça va, ne t'en fais pas.

— Et par rapport à ta mémoire ?

— Lilie n'est plus de ce monde, ni d'aucun autre. C'est désormais limpide. Hokusai et moi ne sommes que des reliquats de son existence. Je dois lui faire face et le ramener à la raison sans quoi il sera définitivement trop tard. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre Lilie et lui sur Éphinéa, mais je me souviens des dernières paroles de Mother-Earth lorsqu'elle est venue à ma rencontre sur Gaïa... Je dois lui ouvrir les yeux, de gré ou de force.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je pense que l'action d'Hokusai est nourrie par son désespoir, sa peur, sa colère et sa haine. Ces sentiments l'animent, le tourmentent et le motivent dans son sombre dessein. Je doute que l'approche diplomatique soit pertinente alors misons le tout sur un acte fort et pugnace.

— Tu penses l'affronter ?

— Disons que je l'imagine mal m'écouter et admettre ses torts... Mais nous verrons bien.

— Effectivement, il faut déjà atteindre la Citadelle du Ragnarök, sains et saufs.

— J'espère que nos trois compagnons sont arrivés sans trop de difficultés aux différents carillons... Je m'inquiète un peu, je le confesse.

— Nous devons avoir foi en eux comme ils croient en nous pour atteindre le Bifröst.

— Oui, c'est vrai.

Je me rends compte en déambulant à ses côtés à quel point la jeune fille fragile du bois perdu est devenue une femme prodigieuse. Son attitude, ses mots, ses actions, son souffle même : elle semble être véritablement la réincarnation de Mother-Earth, indubitablement.

— Dis-moi... Quand tu m'as soigné de ce sortilège de haine tout à l'heure, j'ai été un instant enveloppé par un halo de lumière. Est-ce que c'était de la magie ?

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir utilisé un sort thaumaturgique... Et puis cela aurait attiré un Onirophage ou deux j'imagine.

— Tu as raison, oui.

— À quoi penses-tu ?

— Je pense que tu es prodigieuse, lui déclaré-je arborant un sourire radieux plein d'espoir.

Lally a donc été capable de repousser un mal profond par sa simple aura, sans user de la moindre technique. Voilà qui est hallucinant et montre à quel point elle s'est éveillée.

Ma vision, quelque peu perdue et confuse, se pose encore une fois sur la marque de son cou. Une boule au ventre m'alourdit instantanément. La culpabilité s'immisce en moi comme une tempête dans un crâne lorsque soudain, Lally me prend la main. Sa poigne, forte sans pour autant être rustre, me rassure. Avec le plus doux des regards, elle me lance :

— Allons cueillir quelques fleurs aux jardins des Hespérides.

— Pour Lilie ? demandé-je quelque peu circonspect.

— Pas seulement, pour toutes les personnes qui comptent dans nos cœurs.

Nous nous éloignons de cet épisode difficile et, à la suite d'un éreintante marche, nous pénétrons les Champs Élysées.

Chapitre 67

—

Le cycle des Hespérides

Un parterre de fleurs s'étalant à perte de vue, dévoilant mille et une nuances de couleurs sous une lumière intense : les Champs Élysées se découvrent.

Des collines fleuries viennent onduler avec candeur une plaine colorée à l'infini. J'ai beau regarder tout autour de moi, je ne distingue plus rien d'autre. Sans nous en rendre compte, nous nous sommes comme isolé dans le plus vaste extérieur qu'il soit. On n'entend pas même souffler le vent, notre respiration demeurant la seule brise ici-bas. Devant ce spectacle ahurissant, nous n'osons pas parler non plus. Seuls nos regards expriment des émotions parmi lesquelles on trouve aisément l'étonnement, la fascination et le doute. Étonnés face à un tel environnement, fascinés d'être comme en dehors du réel, mais habités d'un doute : sommes-nous en danger en ces lieux ? Nous restons sur nos gardes.

Nos pas écrasent des fleurs sans que nous ne puissions les éviter, mais pour autant ces dernières se rebiquent après notre passage sans l'ombre d'une difficulté. Notre présence nous paraît presque absurde. S'agenouillant un instant, Lally observe les couleurs de la flore avoisinante et me dit à voix basse :

— Moi qui voulait en cueillir quelques-unes, je n'ose plus finalement.

— Ce n'est pas comme ça que j'imaginai les Champs Élysées, de toute évidence...

Se retournant vers moi, Lally me taquine non sans malice :

— Alors Hyôga, où se trouve ce fameux lys rouge ?

D'abord honteux, le regard fuyant, je lui réponds avec tendresse :

— Je crois bien que tout ceci n'est qu'un conte pour enfant.

— Une histoire qui me plaisait bien.

— Nous pouvons toujours en cueillir, si on en trouve...

Ricanant ensemble quelques instants, nous décidons de poursuivre notre marche toujours plus vers le nord.

Nous approchons au fur et à mesure de ce qui semble être une colonne de pierre haute de quelques mètres. Arrivant enfin à ses pieds, nous l'analysons dans l'espoir d'y dénicher une indication, mais rien. Néanmoins, nous distinguons à l'horizon, juchée sur une petite colline, une colonne similaire. Notre route se poursuit donc vers cette balise minérale qui évidemment nous invite à continuer vers la prochaine. En chemin, nous profitons de cette légère altitude pour observer les Champs sans fin. Leur beauté est indéniable et pourtant, leur étendue sans limite immisce en nous un sentiment trouble mêlé d'incertitude et de nostalgie. Sans pour autant comprendre le sens exact de ces émotions qui nous traversent, nous persévérons dans notre périple solitaire ; pas une âme qui vive, rien que des fleurs à perte de vue.

Les colonnes s'enchainent inlassablement jusqu'à ce que nous soyons devant une arche de marbre rose ; un message se trouve gravé sur le fronton : *Vous qui entrez, abandonnez toute espérance.*

— Voilà qui est peu rassurant, lancé-je nonchalamment.

— Allons-y, me répond Lally d'une voix ferme et déterminée.

Nous progressons alors, après avoir franchi cette arche, au sein des jardins des Hespérides. En plus du parterre de fleurs habituel se trouve de nombreux vergers aux variétés de fruits innombrables. Au sol, des dalles de marbre rose aux formes aléatoires nous proposent un parcours naturel que nous décidons d'emprunter tout en gardant nos sens à l'affût. Plus loin, nous remarquons non sans surprise la présence de trois ombres de lumières dont chaque silhouette nous rappelle les lignes d'un corps visiblement humanoïde. Respectant autant que possible mon rôle de gardien, j'avance le premier vers le groupe. Sur le qui-vive, j'observe les faits et gestes des individus. Ceux-ci s'activent en silence : chaque silhouette semble être à un poste bien précis, exécutant une tâche définie avec une cadence millimétrée.

L'une d'elle tisse un fil de lumière. Une seconde le récupère et semble en mesurer une partie qu'elle tend enfin à la troisième ombre ; cette dernière pose alors ses deux index à l'endroit indiqué précédemment, coupant irrémédiablement le fil d'or. La partie séparée de l'ensemble virevolte dans le ciel. Suivant du regard ce fil tranché, je le vois tomber petit à petit vers le sol, donnant naissance à une nouvelle fleur au contact de celui-ci.

— Qui êtes-vous ? demande Lally sans prévenir.

Après un long et pesant silence, l'ombre qui produit le fil de lumière nous répond d'une voix comme sortie d'outre-tombe :

— Je suis la Fileuse.

— Et moi, la Répartitrice précise la deuxième.

— L'Inflexible, termine affable celle qui sectionne.

Absolument pas effrayée par la situation, Lally demande :

— Que faites-vous ?

La Fileuse nous explique qu'elle tisse l'existence tandis que ses deux semblables la séquence puis la libère du flux originel. Chaque fleur est ainsi l'incarnation d'un fragment de l'âme de tout ce qui existe dans la réalité, animé ou inerte, incarné ou oblitéré, visible ou non-visible.

— Je me devais de vous rencontrer n'est-ce pas ? poursuit Lally.

— Oui, répond l'Inflexible.

— Vous êtes les Rouages du Destin ?

— Nous vous avons donné nos fonctions, ce sont nos noms, précise la Répartitrice.

— D'où provient ce fil de lumière ?

Chaque ombre semble se tourner vers Lally avant de diriger leur regard au loin, en direction du nord ; ce même nord où se trouve la Citadelle du Ragnarök.

— Hokusai et toi... marmonné-je.

— Nous sommes l'origine du fil, comme l'était Lilie.

À l'évocation de ce nom, les trois ombres de lumière hurlent d'effroi avant de poursuivre leur œuvre en toute quiétude. Apeuré, je recule de quelques pas, prêt à réagir devant ce qui pourrait être une offensive. Mais mon doute est balayé par Lally qui, serrant les poings, prend à nouveau la parole et déclare la gorge nouée :

— Vous savez pourquoi je suis là. J'irai jusqu'au bout. M'en empêcherez-vous ?

Un silence en guise de réponse ; Lally termine alors son échange par ces mots tout en emboitant le pas, passant à côté des trois ombres dans un mouvement irrévocable :

— Tout sera bientôt terminé.

La voyant me distancer rapidement, je m'active et la rejoins. En contournant nos interlocutrices, je remarque sur leur visage ce qui s'apparente à des larmes. Un court instant, je les vois arrêter de filer avant de reprendre.

De nouveau côte-à-côte, notre binôme progresse à travers les jardins. Le dénivelé augmente petit à petit à mesure que la densité de fleurs s'amenuise. Bientôt, nous surplombons tout Lithos sous l'éclat d'un soleil rougeoyant hésitant entre couchant et levant. Devant ce magnifique spectacle, Lally me demande :

— Va-t-on y arriver, Hyôga ?

Spontanément, je réponds :

— Indubitablement.

Tournés vers le nord, nous distinguons au loin le ravin éternel. Il n'y a rien au-delà. C'est notre but, notre objectif, mais surtout notre fin. Je glisse dans un souffle :

— Il est temps, allons-y.

Chapitre 68

—

Le chemin scintillant

— Ce lieu est vraiment particulier...

Enivrée à la vue de ce précipice sans horizon ni fond, Lally me fait part de son ressenti. Elle discute et me raconte sa perception des choses. J'entends ses doutes et ses incompréhensions. Sans avoir quoi que ce soit à lui répondre, je l'écoute. Par mon silence, j'essaye d'accompagner sa parole afin qu'elle puisse poursuivre son propos à la manière d'une introspection. Ensemble, nous quittons définitivement les Champs Élysées. Plus aucune fleur ne nous entoure ; il n'y a que de l'herbe rase et sèche, presque blanchâtre, reflétant intensément la luminosité orangée de l'astre solaire. À cette latitude, dans cet environnement bercé entre matin et soir, les ombres sont aussi rares qu'innombrables, fugaces et pourtant bien présentes. Il est difficile de savoir si notre vue s'estompe par l'obscurcissement ambiant ou si au contraire elle s'acclimate à la lueur naissante de l'aube.

Plus que jamais, nous sommes entre deux monde à l'orée de notre dernier choix.

Pour y parvenir, nous devons parcourir un vieil édifice fait de bois et de briques. Ce qui prend l'apparence d'un viaduc ancestral tient miraculeusement debout malgré l'absence de certains de ses piliers, quand d'autres sont partiellement en ruine ; piliers dont on ne sait s'ils finissent par toucher un quelconque fond, s'enfonçant toute en verticalité dans les abîmes de Lithos. La base de la structure du monument sur laquelle nous déambulons s'élance toute en étroitesse vers l'horizon fantôme, encadrée de part et d'autre du parcours par de petits remparts, terminant sa course brutalement au point le plus septentrional du monde. C'est là-bas que doit apparaître la suite fantasmagorique du pont, appendice tout en lumière menant à la citadelle du Ragnarök.

Prenant notre destin en main, nous avançons et quittons le sol meuble du continent. Nos pas résonnent sur les briques qui recouvrent notre chemin. Le lieu, par son emplacement et son apparence, me donne des frissons. Une légère brise nous caresse le visage.

Perdu dans mes pensées, j'envisage la suite des événements. Celle-ci se dessine enfin en moi avec une certaine aisance, voire une forme d'évidence. Nous espérons tout d'abord que Titania, Max et Feari parviendront à atteindre les carillons. En sondant ses pouvoirs, Lally comprendra si le moment est venu et le cas échéant n'aura alors plus qu'à entériner son sort

de récupération visant à rassembler tous les fragments de son âme. Par ce signal, nos camarades sauront quoi faire et entonneront l'unisson créant le chemin scintillant. Lally fera face à Hokusai tandis que nous, nous disparaîtrons.

— Hyôga...

J'ai dorénavant l'intime conviction que nous allons y arriver. Pour la première fois depuis notre rencontre, je crois en Lally. Je crois en nous.

— Hyôga !

— Pardon, j'étais ailleurs, excuse-moi...

— Regarde devant nous, il y a un quelqu'un.

— C'est impossible.

Moi qui me projetais déjà, faisant fi de toute variable pouvant mettre un terme à nos ambitions, voilà que je n'avais pas même anticipé le plus évident.

— Je doute qu'il soit amical.

— Il approche.

La silhouette au loin se dessine progressivement en détail sous nos yeux, dévoilant l'apparence d'un individu colossal d'au moins deux mètres de hauteur vêtu d'une armure pourpre, des flammes crépusculaires s'extirpant du moindre espace présent entre les différentes parties de la sombre cuirasse. Armé d'une flamberge à l'éclat éblouissant, celui qui semble être le gardien du Bifröst se positionne clairement de manière offensive, tenant sa longue épée à lame fine d'une seule main. Son aura est terrifiante.

— Heimdall... marmonne Lally.

— Tu le connais ?

— Le dernier homme de Lithos, son dernier habitant, celui qui n'a pas voulu choisir entre le rêve et la réalité.

— Celui que vous avez tous lâchement abandonné !

Totalement dépassé par les circonstances, je n'ai même pas perçu la distance phénoménale parcourue en quelques instants par le titan, ce dernier nous attaquant dans la foulée de son reproche déclaré d'une voix roque et étouffée. Repoussant Lally sur le côté gauche tout en me projetant à l'opposé, nous parvenons à esquiver *in extremis* son coup vertical venant pulvériser une partie du sol. Dans un nuage de poussière brune, Lally et moi-même reculons de quelques mètres, restant sur nos gardes. Armé de mon arbalète, j'utilise mes derniers carreaux dans l'espoir d'occire notre adversaire. Sur mes six salves ultimes, seule une parvient

à le toucher au niveau de l'articulation du bassin, mais le projectile se consume instantanément. Gorgé de rage, l'assaillant reprend sa marche folle, tenant cette fois-ci de ses deux mains son arme imposante.

— Recule Lally, vite ! lui crié-je tout en m'armant de mes derniers poignards.

Espérant être assez habile, j'en lance deux. Évitant l'un tout en déviant l'autre de sa garde avec une certaine agilité, le monstre de fer prend l'avantage sur moi et m'assène un puissant coup d'estoc perçant. Bloquant l'offensive léthale à l'aide de mon dernier poignard, je constate avec effroi le devenir de ce dernier, volant en éclat. Le coup suivant arrive rapidement. Désespéré, je reprends mon arbalète afin d'en faire un bouclier de fortune.

Soudain, j'entends Lally hurler de douleur. Immobilisant quelques instants mon ennemi avec la ferraille tordue de la structure de mon arme, je lui demande ce qu'il se passe. Elle me répond avec difficulté :

— Je me sens comme aspirée de l'intérieur, j'ai l'impression qu'on m'arrache le cœur !

— Ce sont Titania et les autres. Ils doivent être en train d'utiliser leurs pouvoirs thaumaturgiques avec détermination.

— Ou bien sont-ils en train de souffrir, voire de périr ? ironise de son timbre infernal l'individu en armure.

— Oh boucle-la ! lui lancé-je exaspéré avant de le repousser de toutes mes forces.

Désespérer, désarmé, je laisse mon ressentiment m'envahir. Lui projetant mon débris d'arbalète en pleine tête pour le désorienter, je m'avance avec vélocité et lui assène à mains nues des coups gorgés de haine. Cette énergie qui sommeille en moi fait écho à ce dont m'avait parlé Feari au sujet de l'énergie magique. Même intérieure, et ainsi à l'abri des sens aiguisés des Onirophages, celle-ci peut nous aider à gagner en puissance. Laissant donc croître en moi mon aura thaumaturgique, je me sens comme galvanisé. Submergé par un torrent éthéré se mélangeant à mes émotions à vif, j'ai l'impression l'espace d'un instant que tout est possible ; mais n'est-ce pas là l'essence-même de la magie ?

Laissant pour plus tard mes interrogations philosophiques, j'écrase mes poings contre l'armure du colosse qui s'oppose à moi, le faisant reculer puis vaciller lorsque, reprenant ses appuis de façon sommaire, ce dernier tente de me démembrer d'une coupe oblique aussi instantanée que ciselée. Sans réellement y prêter attention, je laisse mon corps suivre des mouvements que je n'anticipe pas moi-même : me saisissant de la garde de son épée, je bloque la lame avant que celle-ci ne vienne me pulvériser le crâne. De toutes mes forces, je maintiens le *statu quo*. Serrant les dents autant que les poings, je me donne corps et âme pour empêcher Heimdall d'atteindre Lally. C'est mon rôle, mais aussi ma volonté profonde.

— Ta résistance est impressionnante, mais tu ne pourras pas tenir encore bien longtemps dans de telles conditions.

Ne répondant pas à son invective, j'économise mon énergie. Il réplique alors :

— Sans ta magie, tu n'es rien. Rien du tout. Mais tu sais comme moi ce qu'il se passera si jamais tu uses de tes pouvoirs, n'est-ce pas ?

Faisant mine d'ignorer ses propos, je ne peux malheureusement qu'acquiescer intérieurement. Je semble être si faible sans ma magie. Ne suis-je que si peu de chose sans cet artifice éthéré ?

— Hyôga ! Ne l'écoute pas ! me hurle Lally, me sortant ainsi de ma torpeur.

Visiblement toujours en peine, elle s'adresse non sans mal à Heimdall :

— Tu as raison sur un point Heimdall... sans magie, nous sommes peu de chose. Sans la magie qu'Hokusai t'a confiée en ces terres, tu ne serais pas grand-chose non plus. Les individus sans magie ne sont pas extraordinaires effectivement. Ils ne représentent que ce qu'il y a de plus commun au monde : de simples êtres vivants.

— Lally...

— Heimdall, oserais-tu me dire que la vie n'est rien non plus à tes yeux ? Toi qui erres sur Lithos loin de toute existence, dans un univers absurde constitué uniquement de vide, oserais-tu me dire que la rareté de la vie, aussi vaine soit-elle dans l'absolu, ne te manque pas ?

Face au silence de son interlocuteur, Lally termine simplement par ces mots :

— La vie a cela d'extraordinaire : nos existences en son sein demeurent aussi bien communes qu' uniques.

Profitant d'un moment d'égarement de mon ennemi, posant mon pied droit sur sa cuirasse, je parviens à le projeter de toutes mes forces tout en lui subtilisant son arme. Sans plus attendre, je lui assène un premier coup le faisant tituber puis un second dans la foulée le contraignant à mettre un genou à terre avant de préparer une dernière estocade visant à le pourfendre. C'était sans compter sur un tour de passe-passe thaumaturgique de sa part lui permettant de matérialiser une épée incandescente aux flammes crépusculaires venant parer au moment opportun mon coup de grâce.

— Vous ne passerez pas ! me grogne-t-il avant de lancer une contre-attaque des plus virulentes à mon encontre.

M'adaptant rapidement au poids de mon arme, je parviens à tenir le rythme. Reste alors à savoir comment prendre l'avantage sur cette furie. Les échanges sont véloces ; j'ai l'impression qu'Heimdall est plus rapide que jamais, ses coups gagnant en puissance. À chaque

parade, je sens la chaleur des flammes pourpres me lécher le visage. En termes d'endurance, je ne tiendrai absolument pas la distance. Il est donc vital de trouver la moindre opportunité et de la saisir. Si nos compagnons réussissent leur mission, mais que j'échoue concernant la mienne, alors tous nos efforts s'en trouveront annihilés.

— Je n'ai pas le droit à l'échec ! M'écrié-je, laissant ma pensée prendre la parole.

— Que marmonnes-tu, fragile être que tu es ? m'interroge mon adversaire de fer et de feu.

Changeant de sujet entre deux parades-ripostes, je l'invective :

— Tu sembles autorisé à manipuler la magie en ces lieux, c'est tout de même curieux pour quelqu'un qui raillait il y a peu l'utilisation de ce type d'artifice... Qu'en penses-tu ?

— J'en pense qu'il s'agit bien plus que de la vulgaire magie. Mon pouvoir est directement issu du Patriarche et je l'utilise avec respect, sous son contrôle.

— Quelque chose me dit que ton Pater ne contrôle plus grand-chose.

— Silence !

Dans sa colère, Heimdall s'empresse de m'attaquer alors que mon regard est plus aiguisé que jamais. Je note dans l'immédiat une faille dans sa manœuvre et tente ma chance. Laissant sa percée me glisser sur le corps, l'esquivant au dernier moment, je brandis mon arme en la pointant vers notre ennemi. Celui-ci vient immanquablement s'embrocher sur ma lame. Puisant dans mes dernières forces, à bout de souffle, je transforme mon coup d'estoc passif en profonde offensive, transperçant sa cuirasse de part en part au niveau de son épaule gauche. Pour terminer, j'envisage de fendre son armure en tournant mon épée de façon à la pourfendre horizontalement. Mon coup semble être un succès. Une partie non-négligeable de son armure périclité et s'ébranle ; de nombreuses flammes s'extirpent de son corps spectral aux reflets ectoplasmiques se dessinant sous la coque de fer éclatée. Je comprends rapidement que mon ennemi souffre, plus que jamais jusqu'alors.

Hélas, ma position d'attaquant me dévoile totalement. Faisant face à un adversaire surhumain, je ne peux que constater son énergie débordante là où la mienne s'amenuise inexorablement. Je ne parviens pas à esquiver son coup de genou qui vient me tordre les boyaux, ni son tranchant ascendant qui en prend la suite. Mes vêtements se déchirent en partie sur le haut de mon corps tandis que ma peau brûle. Grièvement blessé, je parviens à battre en retraite, éprouvé. Me retournant quelques instants, je croise le regard de Lally qui se remet visiblement de sa crise thaumaturgique. Ses yeux expriment une crainte profonde, celle que tout soit terminé, pour elle, pour moi, pour nous tous.

Relevant la tête en direction d'Heimdall, je comprends aisément que nous arrivons aux termes de notre duel. Mes plaies sont profondes, au point qu'il m'est difficile de tenir mon épée. En face, le chevalier phantasmagorique se prépare à asséner son coup de grâce.

J'ai beau puiser dans mes ressources, concentrer mon énergie magique en moi, rien n'y fait. Je suis dépassé par la situation. Utiliser directement un sort ne ferait qu'empirer la situation avec la venue de certainement plusieurs Onirophages.

C'est alors que Lally vient à mes côtés me poser sa main gauche dans le dos, comme pour m'apaiser. Sa chaleur est nettement différente de celle qui me consume encore un peu le torse. J'ai comme la sensation que sa confiance en moi est totale. Je me sens épaulé, soutenu. Dans un moment pareil, une telle émotion est inespérée et pourtant, la réalité qui s'offre à nous est bien funeste.

Soudain, par son contact physique, je crois entrevoir durant quelques secondes la parcours de Titania, Feari et Max. Prenant la forme de brefs flashes, je les découvre en peine, éreintés, épuisés, mais debout, d'allure fière.

— Je ne peux pas renoncer, je ne dois pas...

Me parlant à moi-même comme pour me motiver, je fais signe à Lally de reculer. Réfléchissant à toutes mes possibilités, je me remémore en parallèle les conseils avisés de Feari concernant l'optimisation de nos capacités magiques au sein de Lithos. Je marmonne :

— Nous sommes comme une bulle dans ce monde, rien de nous ne doit être en contact avec l'extérieur. Notre corps est la frontière du réel vis-à-vis du déni...

Heimdall commence à venir vers moi.

— Notre corps est une frontière...

Il court, saisissant avec fermeté sa langue de feu violacée.

— Mon corps... une frontière...

Arrivant à ma portée, il arme son coup tandis que mon épée tombe au sol dans un vacarme métallique, n'ayant plus la force de la tenir. Je balbutie :

— La frontière...

Heimdall me pourfend de façon oblique de toutes ses forces. Son attaque me sectionne en deux, l'entaille allant de ma hanche droite à mon épaule gauche. J'entends Lally hurler mon nom, et le gardien du grand pont de répondre qu'elle est la suivante.

Il semble y avoir peu de sang. L'artefact léthal de mon adversaire étant effectivement enveloppé d'un brasier des plus intenses, celui-ci a tendance à cautériser rapidement son œuvre morbide ; à moins que l'explication ne soit ailleurs.

— Tu n'en as pas encore fini avec moi.

Surpris de m'entendre, Heimdall se retourne et constate avec effroi que je suis toujours en un seul morceau. Je le sens perdu durant de longues secondes, juste le temps nécessaire pour que je parachève mon ultime réalisation. Comprenant qu'il est trop tard, mon ennemi me demande d'un ton grave :

— Comment ?

— *La Tentation de Gygès*, le mythe de l'invisibilité qui rend les corps aussi translucides qu'impalpables. C'est un sort issu de ma magie des Marges de l'Esprit.

— Un sortilège qui ne réveille pas les Onirophages ?!

— Un sortilège qui reste en moi, au sein de cette parenthèse thaumaturgique que je suis.

— Ma lame a tranché le vent alors...

— À peu de choses près.

— Et maintenant ?

Le corps d'Heimdall devient peu à peu froid, son armure se cristallisant tandis que les flammes se figent comme du verre. Bientôt, ce sont ses entrailles d'ectoplasme autant que son enveloppe charnelle qui givrent.

— En une fraction de seconde, j'ai évité ton attaque. Durant le court instant où tu es passé au travers de ma personnes, j'ai laissé quelques fragments de mon entité éthérée s'immiscer en toi. Ce sont comme des germes, des graines de fleurs de glace qui, petit à petit, sont en train de te congeler.

Devenant un bloc de glace, le colosse s'exprime avec une difficulté croissante :

— Tu as donc eu besoin de la magie, après tout.

— Que veux-tu, nous sommes peu de chose...

— Bien que je sois condamné, j'ai encore la force de t'occire... Mais je ne souhaite pas m'y résoudre. Comprends-tu pourquoi ?

— Je t'écoute.

— Parce qu'à présent, je sais ce que tu ressens, Hyôga Doranbâlt.

Heimdall est à présent comme une statue de marbre blanc, figé, totalement inerte. Ses derniers mots résonnent dans mon esprit. Touchant du bout de l'index droit cette sculpture immaculée, je conclus l'échange :

— Tu es un Simulacre également, n'est-ce pas ? Perdu entre deux mondes... Nous aussi, nous aurions pu suivre le même chemin que toi...

Exerçant une légère pression sur le buste de ce corps statufié, celui-ci bascule et se brise au contact du sol en d'innombrables fragments de glace se volatilissant de toutes parts. Derrière le nuage de poussière de diamants se dessine la silhouette de Lally.

— Seulement, nous avons fait de bonnes rencontres.

À la suite de ce constat, mon organisme lâche ; je ne parviens plus à masquer la vérité me concernant. Je ne vais plus tenir bien longtemps. Alors que je m'écroule au sol ; Lally vient à toute vitesse à moi, paniquée :

— Hyôga, accroche-toi !

— C'est inutile Lally, garde tes forces pour la suite maintenant que le danger est écarté.

— Mais tu es gravement blessé, il faut te soigner et vite !

Repoussant ses gestes visant pourtant à panser mes plaies, je lui explique que malgré mon tour de passe-passe, le coup final d'Heimdall m'a tout de même grièvement blessé, mon timing n'ayant pas été parfait. La voyant insister pour me sauver la vie, je lui explique :

— Tu ne vas plus avoir besoin de moi, à présent.

— Mais ne dis pas ces choses-là ! Je n'ai jamais eu besoin de toi, je voulais être avec toi comme avec Titania, Feari et Max. Je ne vous ai pas utilisés, jamais !

— Nous n'en doutons absolument pas, sois-en assurée. Simplement, il s'agit de notre mission dans ce monde. Je devais t'accompagner jusqu'ici, eux devaient atteindre les carillons... Et je crois bien qu'ils y sont arrivés.

— Mais j'ai tellement peur... Je crois que sans avoir pu l'anticiper pour autant, j'ai toujours redouté ce moment.

— Je comprends Lally... Tu veux savoir comment les choses peuvent être plus douces à ce moment précis ?

— Dis-moi.

— Ne lutte pas, jamais. Si tu dois ressentir une peine en ton for intérieur, laisse-la s'exprimer. S'il s'agit de craintes ou de doutes, libère-les aussi. La colère comme la culpabilité, toutes ces émotions jouent un rôle essentiel qui est de nous recadrer, de repositionner notre être au centre de notre existence. Les ignorer mène au déni, le déni surcharge ces sentiments déjà rudes, déséquilibre la balance de ce que nous ressentons et les transforment en poison. Regarde la réalité en face, toujours.

— Même si elle est difficile à voir ?

— Toujours, en toutes circonstances.

Me caressant le front avec beaucoup de tendresse, Lally me remercie de l'aider. Sentant ma vie m'échapper, je lui demande une dernière chose, adossé au rempart de ce pont sans fin :

— Lally...

Je tousse et respire avec difficulté.

— Quand nous étions avec Lilie sur les chemins d'Éphinéa... Je me rends compte à présent d'une erreur fondamentale... Jamais nous n'avons interrogé notre quête.

— Que veux-tu dire ?

— Nous avons cru au destin, nous pensions être contraints d'agir dans un sens ou dans un autre. Nous devons faire un choix binaire. Mais c'est une erreur. Il existe une troisième voie.

— Une troisième voie ?

La douleur m'est insupportable. Je lutte tant bien que mal, mais je sens qu'il ne me reste que quelques minutes.

— L'échange, l'interaction, la discussion. Même face à la violence et aux conflits, je suis convaincu que nous aurions pu faire entendre nos voix plutôt que nos armes et nos sortilèges.

Ma vue se trouble.

— De grâce, Lally... Quand bien même tu dois affronter Hokusai... n'oublie pas que la confrontation n'est pas la seule solution... Je t'en supplie...

— Je m'en souviendrai Hyôga, je te le promets.

Elle m'essuie quelques larmes tout en me caressant la joue droite.

— Va. Titania, Feari et Max t'attendent. Tu sais comme moi qu'ils y sont parvenus alors va.

— Tu ne veux pas que je reste encore un peu avec toi ?

— Ce ne sera pas nécessaire. J'ai confiance en toi, tu vas y arriver.

— Tu en es certain ?

— Indubitablement.

Elle ricane machinalement. Je poursuis :

— N'as-tu pas remarqué ?

— Quoi donc ?

— Il y a bien longtemps que nos rôles se sont inversés... C'est toi qui me protèges depuis un certain temps, Lally.

Elle sourit puis se lève. Je distingue encore sa silhouette. Je l'interpelle une dernière fois.

— Lally...

— Oui ?

— Ne te retourne pas.

La silhouette que je devine acquiescer recule de quelques pas et finit par disparaître de mon champ de vision. Dès lors, un voile sombre obscurcit le peu de lumière qui me parvient encore. Je n'entends plus le vent siffler ni les pas de Lally s'éloignant.

— Suis-je en train de rêver ?

Personne ne me répond et c'est une bonne chose. Je suis seul, comme toute personne lorsqu'elle fait face à l'inévitable. De nombreux souvenirs me reviennent en tête, des noms, des visages, des rires et des pleurs. Un torrent d'émotions me submerge.

Puis

Chapitre 69

—

Unisson

— Je ne me retournerai pas Hyôga, c'est promis.

La gorge nouée, j'essaye de ne pas craquer. Je le connais peu, mais je me suis attachée à lui ; comme aux autres d'ailleurs, ce qui n'arrange rien à la situation. Néanmoins, les dernières paroles de mon gardien résonnent en moi avec beaucoup de clarté. J'avance sur ce grand pont avec détermination. Arrivée au bout, face au vide sans fin, je joins mes mains à la manière d'une priante et je laisse mon énergie m'envelopper. Fermant les yeux, je me projette dans un environnement éthéré composé de flux et de liens jusqu'à trouver les fragments de mon âme : Titania, Kurogane no Feari et Maxalthar.

Durant un bref moment, je les accompagne et je revois leurs derniers instants. J'imagine que c'est ce laps de temps qui leur offrira l'opportunité de sonner les carillons du Bifröst. Je reste concentrée. Leurs souvenirs se mélangent petit à petit avec les miens et ceux de Mother-Earth ; tout devient plus limpide encore.

Avant le moment fatidique, je distingue quelques-unes de leurs bribes de mémoire.

L'épreuve de sagesse

Le périple de Kurogane no Feari l'emmena le long des rives blanches du fleuve Cocyte, un cours d'eau gelé serpentant en direction du nord-ouest.

Après nous avoir quitté à Tantale, la jeune kunoichi progressa sans trop d'encombres et quitta le continent de Midgard pour celui, bien plus sombre, d'Asgard. Tandis que la luminosité s'estompait au fur et à mesure, le froid gagnait les environs ; atteinte de cécité, l'assombrissement des lieux n'entravait pas la progression de Feari. Néanmoins, la kunoichi demeurerait vulnérable devant les aléas météorologiques tels que le givre et la neige, ralentissant ses mouvements petit à petit.

C'est dans ce cadre non moins dangereux qu'elle arriva au sein d'un terrifiant marais. Une brume opaque et grisâtre enveloppait l'air ambiant, occultant le sol. À chacun de ses pas, Feari sentait ses pieds s'enfoncer quelque peu dans une terre meuble recouverte d'une fine couche

de cristaux de glace. L'atmosphère humide et les divers points d'eau stagnante guidaient d'une certaine façon l'aventurière dans sa quête. Pour elle, toutes ces particules aqueuses étaient autant d'étoiles dans le ciel ténébreux lui permettant de dessiner un itinéraire prudent au milieu de ce territoire hostile. Sa marche n'en restait pas moins compliquée. Lentement, à tâtons, elle avançait. Alerte, aucun son ne lui échappait, le moindre bruit représentant un indice potentiel l'amenant à changer de cap ou au contraire à persévérer dans son axe d'exploration. Néanmoins, comme il n'y avait ni vent ni brise, sa déambulation résonnait seule dans l'air. L'écho d'une goutte d'eau ou le bruissement d'une herbe folle l'informait ainsi plus que jamais sur son environnement proche.

Ce que Feari ne savait pas, en l'absence de perception visuelle, c'est qu'elle n'était pas isolée. Bien au contraire ; au fil de sa progression, une foule d'esprits damnés sortait de la brume opaline et la fixait. Ces âmes errantes, victimes de conflits passés, l'inspectaient dans un mutisme oppressant. Ce marais des morts portait un nom évocateur : la Zone des anciens défunts.

Chaque étang regorgeait de cadavres qui, bien loin d'être inertes, attendaient le moment opportun pour s'animer et saisir leur proie ; des sans-cœurs assoiffés de palpitants. La flaque, la mare ou bien le point d'eau de distinguaient par leur puissant reflet, clair et net, dans lequel il demeurerait possible de regarder des souvenirs, en l'occurrence ceux de Feari. À la manière d'un miroir funèbre, ces étendues d'eau tentaient d'attirer leur victime vers elles, les macchabées attendant en embuscade le bon moment pour agir.

Cependant, tous ces pièges morbides ne faisaient qu'effleurer la peau de la courageuse kunoichi qui ne ressentait alors qu'une légère chair de poule. C'était sans compter sur l'ultime traquenard de la Zone : une silhouette s'extirpa des eaux alors que Feari passait non loin. Prenant l'apparence d'une personne que la jeune femme avait bien connue, l'individu sorti d'outre-tombe interpella cette dernière :

— Feari... Feari...

S'arrêtant net, l'interpellée mit un certain temps avant de répondre, circonspecte :

— Kelnorim ?

— C'est moi, c'est bien moi...

— Non, ce n'est pas possible.

— Je t'en supplie, aide-moi...

La kunoichi ne semblait pas ébranlée par cette voix et reprit son chemin, ignorant la supplique de son défunt ami. Et pour cause, elle n'y croyait absolument pas. Alors, devant l'insistance du damné, elle rétorqua simplement :

— Kelnorim est mort, je l'ai tué. Il n'a certainement pas besoin de mon aide.

D'un pas désormais cadencé, motivé par une forme de colère mêlée à de la culpabilité, Feari poursuivit son périple à travers le marais jusqu'à le quitter. La Zone des anciens défunts derrière elle, son chemin l'amena à la nécropole d'Asphodèle.

Cette cité des morts se composait d'innombrables mausolées en pierre de taille beige prenant l'apparence d'étroites tours s'élevant vers le ciel sans qu'on ne puisse en distinguer les sommets, cachés derrière les nuages. Chaque tour possédait plusieurs centaines de niches creusées sur toute la hauteur ; des lumignons brillaient faiblement dans chaque petite cavité, illuminant discrètement l'ensemble de la funeste ville. Au sol, des feux follets se consumaient de façon aléatoire, faisant fondre par endroit la poudreuse. En arrivant dans la cité, Feari savait que le carillon de Minos n'était plus très loin.

Avançant spontanément, la kunoichi percuta un obstacle inattendu ; reculant de quelques pas par réflexe, elle tenta de comprendre de quoi il s'agissait sans pour autant y parvenir. Progressant à nouveau, avec attention, la jeune femme se retrouva à nouveau stoppée, heurtant ce qui semblait être un souffle d'air. Déséquilibrée, elle tituba et posa un genou au sol. Là, elle se rendit compte que la neige par terre était foulée par un nombre incalculable de pas laissant visiblement des traces dans la poudreuse immaculée. Pour aller plus loin, Feari devait ainsi passer outre un amas compact de Prosaïques, des existences égarées qui n'avaient de leur vivant ni perpétré d'actes répréhensibles ni agi en modèle héroïque. Ces âmes goguenardes déambulaient sans fin, invisibles, laissant sur leur passage leur simple trace de pas.

Se concentrant, Feari essaya de trouver une solution à son problème. Sans la vue, comment pouvait-elle discerner les secteurs accessibles de ceux totalement obstrués par la foule de Prosaïques ? Dans le silence de mort de la cité d'Asphodèle, seul le bruit des pas errants écrasant les cristaux de glace s'entendait. Plusieurs formes de rythme s'y distinguaient, créant presque une mélodie harmonieuse. En écoutant attentivement, la kunoichi commença à lire la geste des esprits à la manière d'une partition de musique. Elle remarqua des sortes de cycles, à l'image d'un océan dont le reflux marin soulèverait des vagues par endroit et creuserait des abîmes à d'autres. La comparaison avec la plasticité de l'étendue océanique permit à l'ingénieuse kunoichi d'envisager une méthode simple pour parvenir à son objectif : épouser le mouvement.

En se glissant entre deux séries de pas, elle se laissa portée dans un sens avant de brièvement changer de cap pour mieux suivre un courant contraire lui permettant de gagner un peu de terrain. Au fur et à mesure, la jeune femme parvint à naviguer en solitaire au sein de cet océan d'esprits en perdition. À la suite d'un long et périlleux effort, elle se retrouva de l'autre côté, au-delà d'Asphodèle. Les Prosaïques s'arrêtèrent sans crier gare ; on pouvait deviner leur regard inquisiteur dirigé vers Feari sans même les voir.

— Alors nous y sommes ? interrogea à voix haute la courageuse jeune femme.

Reprenant sa déambulation de façon plus conventionnelle, Feari buta sur une marche en marbre. Posant son pied droit dessus après un nouvel essai, elle comprit que la surface était

gelée et par conséquent glissante. Elle monta ainsi avec prudence un petit escalier la portant vers un promontoire circulaire donnant sur un horizon de nuit infini. Au centre de ce monument se trouvait suspendue dans le vide une cloche argentée de petite taille : le carillon de Minos. De nombreux motifs gravés sur le métal étincelant semblaient relater des légendes perdues.

Feari toucha le carillon pour s'assurer de ses contours. Malgré la température ambiante, la cloche demeurait chaude, presque brûlante. Inspirant intensément, la kunoichi concentra toute son énergie interne dans poing droit, prête à faire retentir le carillon.

Dans un souffle diffusant une fine vapeur autour de son visage, Feari soupira avec satisfaction :

— J'y suis parvenue.

L'épreuve de courage

Durant le passage de l'Érèbe, Titania nous quitta. Seule, elle nous laissa Hyôga et moi poursuivre notre route vers les Champs Élysées.

Remontant la source du fleuve Léthé, la guerrière continua sa route en direction du carillon de Rhadamanthe, au nord-ouest du continent de Midgard. S'extirpant de l'Érèbe à la suite d'une ascension périlleuse, elle se retrouva au milieu de champs à perte de vue. Il n'y avait que des étendues verdoyantes autour d'elle sous un ciel crépusculaire dégagé. Marchant le long des rives du Léthé, Titania resta sur ses gardes. Malgré son champ de vision net, elle savait qu'un danger pouvait survenir à tout moment.

Le fleuve était au demeurant le plus agité de tous. Le vacarme du tumulte de l'eau se déversant à vive allure était surprenant. La jeune femme prenait ses distances avec le torrent de peur d'être happée ; une chute dans le Léthé signait une mort assurée. Néanmoins, ce monstre aqueux restait un excellent guide, lui indiquant tout naturellement la voie à suivre.

Au fur et à mesure de sa pérégrination, la voyageuse remarqua un changement dans le paysage. Les champs tout autour d'elle se nivelaient, créant petit à petit des butes et des collines. Le ciel se parait de couleurs plus violacées, presque pourpres, tandis que l'astre solaire s'effaçait derrière la ligne d'horizon. La température baissait et le parcours de la randonneuse devenait d'autant plus une épreuve.

En grimpant sur le haut d'une colline verte balayée par une brise fraîche, Titania observa au loin et remarqua une construction à l'architecture très spécifique :

— Voilà certainement le carillon de Rhadamanthe, faisons-vite ! se lança-t-elle comme pour se motiver.

Ravie à l'idée d'arriver à destination, sans encombre de surcroît, Titania pressa le pas et progressa de plus bel. Descendant la colline sur laquelle elle se trouvait, la jeune femme suivit

le dénivelé du vallon avant de repartir pour une légère pente ascendante. Une fois au sommet de cette nouvelle bute de terre, elle inspecta de nouveau le lointain pour s'assurer d'être dans la bonne direction. Le processus se répéta à plusieurs reprises avant qu'un doute ne commence à s'immiscer en elle :

— Pourquoi ai-je l'impression de ne pas avancer ?

Perdue dans ses réflexions, Titania poursuivait sa déambulation lorsque soudain elle sentit une présence derrière elle. S'arrêtant net, elle fit volte-face tout en s'armant, parée à se défendre. La surprise fut totale ; non seulement il n'y avait personne, mais elle n'avait plus aucune arme, pas même un canif.

— Mais depuis quand ai-je perdu mon équipement ? gronda-t-elle.

Un sifflement strident vint alors lui glacer le sang. Déjà inquiète de voir disparaître sans raison ses moyens de défense, la guerrière redoutait désormais plus encore d'être attaquée. Tournant sur elle-même à plusieurs reprises, elle observa son environnement sans pour autant constater quelque danger que ce soit. Fébrile, bien qu'attentive, elle reprit sa route vers le carillon. Empruntant à nouveau le chemin vers les hauteurs, l'exploratrice s'aperçut stupéfaite qu'elle tournait dorénavant le dos à son objectif.

— Je vais devenir folle ou quoi ? se questionna-t-elle.

Effectivement, cette région était connue pour ne laisser personne sain d'esprit. Ces terres n'étaient autre que les champs du châtiment. Versant ouest des brillants Champs Élysées, ces champs-là étaient bien moins chatoyants. Surtout, il s'agissait dans les faits d'un véritable labyrinthe à ciel ouvert, sans mur ni piège. Un dédale aussi vaste que le désespoir qu'il suscitait. Dernier détail, et non des moindres, quiconque s'y retrouvait était condamné à errer pour l'éternité ; mais une errance à partager.

Puisqu'effectivement, Titania n'était pas seule.

Son impression d'être suivie n'était pas feinte. Après une longue déambulation, la jeune femme s'arrêta un instant pour tenter de trouver une solution lorsque son regard fut attiré par une silhouette qu'elle crut voire passer, subrepticement.

— Je délire...

Faisant mine de ne pas prêter plus d'attention que cela à ce qui semblait donc être un mirage, Titania continua de réfléchir. Comment sortir de cette plaine infernale ? Que faire dans pareille situation ? La pauvre voyageuse semblait perdue... Assise au sol, la tête blottie dans ses bras croisés, posés sur ses genoux fléchis, elle cherchait une idée pour s'en sortir. Relevant la tête, elle vit devant elle sur la colline d'en face une silhouette effroyable.

Se levant en un instant, elle recula de plusieurs pas puis, voyant l'individu se rapprocher d'elle, commença à courir dans la direction opposée. Ignorant la position du carillon, Titania

fuyait. Sans le moindre équipement pour se défendre, apeurée et esseulée, la guerrière perdait de sa superbe. S'essouffant à mesure que sa course durait, elle prit un bref moment de répit tout en se retournant pour voir où en était son poursuivant spectral.

Il était là, marchant au loin vers elle, dans sa direction.

Sentant un frisson d'angoisse la parcourir de la tête aux pieds, elle reprit sa course. Elle savait qu'elle ne tiendrait pas longtemps avant d'être totalement épuisée. Dans cette optique, son assaillant finirait par la rejoindre. Que se passerait-il à ce moment-là ? Alors qu'elle dévalait à toute allure une pente, Titania eut en tête quelques flashes, des bribes de mémoire. Elle revoyait son frère Erza, leur complicité, mais aussi les épreuves qu'ils avaient tous deux vécus. Un sentiment l'animait alors, peu importe ce qu'elle pouvait vivre : l'abnégation. Titania s'arrêta un instant, réfléchissant à cet état d'esprit et, les larmes aux yeux, se déclara à elle-même comme pour se reconforter :

— Depuis quand fuis-tu ?

Se retournant avec difficulté, elle fixa le sommet de la colline qui lui faisait face d'un regard gorgé de peine et d'effroi. Mais un sentiment de courage, plus fort encore, l'envahissant, elle décida de conforter sa décision de rebrousser chemin et en quelques sortes d'aller à la rencontre de cet individu. D'une certaine manière, elle affrontait sa peur.

Dans les derniers mètres, son corps se crispa et ses poings se serrèrent. Sa mâchoire, plus fermée que jamais, lui faisait mal. Chaque pas placé devant l'autre semblait être un mouvement interminable. Puis, enfin, elle se hissa au sommet. Devant elle, la silhouette terrifiante se présentait avec détail. Ce n'était pas un inconnu. C'était son défunt père, Hohenheim. Le monstre originel de sa vie. Elle déclara, la voix chevrotante :

— Que me veux-tu encore ?

Ouvrant la bouche de façon inhumaine, le corps factice du paternel laissa s'extirper de son enveloppe charnelle un être à la silhouette humanoïde bien que similaire à un tas de miasmes purulents. Ce cauchemar hurla soudainement. Le cri semblait remonter tout droit des enfers. S'approchant de l'entité toxique, Titania desserra ses poings, expira lentement et ajouta avec cette fois-ci un timbre de voix calme et apaisé :

— Je n'ai plus peur. Ni de toi ni de moi, ni de qui que ce soit.

L'entité commença à se décomposer et créa une mare de miasme tout autour de Titania.

— J'ai accepté ce que tu étais, et ce que j'ai pu hériter de toi.

Les miasmes commencèrent à engloutir la jeune femme qui restait stoïque. Sans jamais céder à la panique, elle termina paisiblement :

— Je te pardonne.

Titania se mit à rayonner d'un éclat intense. L'entité fut alors éradiquée intégralement dans un flash lumineux très puissant. Restant muette, visiblement indemne, Titania se retourna spontanément et vit sur la colline voisine le promontoire du carillon de Rhadamanthe. Esquissant un léger sourire, elle reprit son chemin comme si de rien n'était.

En arrivant devant le carillon, elle l'observa. Forgé dans un métal doré, suspendu en l'air, on pouvait y distinguer des sigles archaïques sur toute sa surface. Le promontoire quant à lui se présentait à la manière d'une base octogonale montée en bois d'ébène. L'ensemble, très élégant, miroitait habilement la fébrile luminosité crépusculaire. Plus décidée que jamais, Titania emmagasina toute sa puissance dans son poing gauche, attendant le moment fatidique. Elle ajouta dans une réflexion à voix haute :

— Je crois en nous.

L'épreuve de force

Maxalthar fut le premier à nous avoir quittés pour se diriger vers l'est, au cœur du continent d'Utgard. Son parcours, une fois Arena derrière lui, l'avait entraîné dans un désert aride, perpétuellement ensoleillé. La chaleur était telle que le sol, principalement du sable, fondait par endroit. Le long du Phlégéthon, fleuve de magma, Max avançait péniblement malgré sa résistance aux hautes températures.

Armé de son sabre de feu incarnant à lui seul toute la puissance de l'astre incandescent, il affrontait une épreuve certainement plus terrible encore que celles qu'il avait pu vivre sur Éphinéa.

Bravant les courants d'air chauds, le sable brûlant et les relents magmatiques du fleuve, l'homme perséverait tant bien que mal. Sa tunique le protégeait des rayons solaires, mais pour le reste il ne pouvait compter que sur sa force. Muet à la suite de la blessure infligée par Hokusai durant ses derniers instants sur le monde d'Éphinéa, Max nourrissait une haine particulière à l'égard du Vieux Fou. Dans un silence total, sous un soleil de plomb, l'intrépide guerrier marchait vers le carillon d'Éaque.

Au fur et à mesure de son périple, Max remarqua que son environnement changeait ; les dunes vertigineuses laissaient la place à des plateaux de roche brune, des crevasses entrouvrant par endroit ce sol davantage rocailleux. Bientôt, il se retrouva au pied d'une falaise plus impressionnante qu'aucune autre. Il le savait, le carillon se trouvait au sommet. Déterminé, il entama l'ascension de ce mur de roches et puisa dans ses réserves afin de l'escalader de la meilleure façon possible, évitant les pièges de la nature comme des appuis friables ou encore des impasses. Après de lourds efforts, Max parvint à atteindre le haut du plateau, à plusieurs dizaines de mètres du sol. Cette petite altitude lui offrit un panorama impressionnant : un désert sans fin, majestueusement balayé par les vents, et traversé par le brûlant Phlégéthon serpentant sur une distance quasiment infinie.

Son regard finit par s'arrêter sur un promontoire fait en briques roses cuites et assemblées de façon à obtenir une plateforme carrée. En son centre, une cloche aux reflets cuivrés lévissait. Max s'en approcha lorsqu'à mi-distance, un tremblement de terre se déclencha. Au loin, un Oniophage s'éveilla, sortant de sous les dunes lointaines. Comprenant que son épreuve commençait, le guerrier s'arma de son sabre de feu et libéra toute son énergie magique ; il n'avait pas d'autre choix que d'affronter les fameux et terrifiants colosses. Tenant son sabre dans sa main droite, il pointa sa lame vers le titan qui s'approchait de lui tout en effectuant de nombreux gestes de sa main gauche afin de signer les caractères de l'incantation libérant la véritable forme de son épée prodigieuse : « *l'Écoulement de l'Incandescence aiguisée* ».

Accentuant la chaleur environnante, Max se servit très justement du climat ambiant pour faire croître ses pouvoirs, déversant ainsi sur son ennemi une déflagration annihilatrice. Parvenant à réduire en cendres le colosse, un nouveau tremblement de terre survint dans la foulée, laissant envisager la venue de nouveaux Oniophages. Signant l'incantation « *que le monde soit réduit en cendres* », Maxalthar entama une danse du feu mortelle décimant les deux Oniophages les plus proches et repoussant trois autres derrière. Malgré ce coup d'éclat impressionnant, le guerrier incandescent savait pertinemment qu'il ne tiendrait pas longtemps comme cela, malgré les conditions météorologiques à son avantage. Il décida alors de puiser davantage de puissance afin d'atteindre son paroxysme, la libération finale de son artefact lors de laquelle le bretteur et son arme ne forment plus qu'une entité. Coupant légèrement ses paumes de mains à l'aide de son sabre qu'il posa ensuite au sol, il dessina sur chacune d'entre elles un symbole, l'un représentant la vie et l'autre la mort. Joignant ses deux mains à la façon d'une prière, il enchaina avec dextérité les signes lui permettant d'invoquer « *l'Épée des Braises* ». Une colonne ardente se souleva du sol, enveloppant totalement Max et le protégeant des Oniophages durant un court instant.

C'est vraisemblablement le déclenchement de ce sortilège, s'appropriant tant d'énergie issue à l'origine de ses pouvoirs, qui m'écrasa au sol de douleur durant l'affrontement entre Hyôga et Heimdall.

La colonne de feu cessa subitement de se consumer, comme happée de l'intérieur. Max se trouvait là, au milieu de tous ces Oniophages, dans un calme effrayant. Rien ne semblait avoir changé depuis sa dernière incantation, et pourtant ; face à l'attaque d'un des colosses, le guerrier incandescent signa en toute simplicité le sortilège de « *l'Uniforme de Prisonnier du Soleil Couchant* » afin de se parer d'une armure ardente prodigieuse. Au contact de celle-ci, le titan malavisé se transforma en un gigantesque brasier et s'effondra.

Ne laissant pas le moindre avantage à ses adversaires, Max effectua aussitôt les signes invoquant la « *Lame du Soleil Levant* » ; la lame de son sabre devint discrètement rougeoyante et provoqua dès le premier coup un tranchant si net et si profond qu'il sectionna en deux le corps entier de l'Oniophage le plus proche.

Maitrisant aussi bien une défense absolue qu'une attaque sans faille, Maxalthar était ainsi prêt à affronter une horde d'Onirophages, voire une armée. Celle-ci ne se fit pas attendre et plusieurs dizaines de colosses sortirent de terre dans un fracas ahurissant, entourant le plateau rocheux sur lequel se trouvait leur cible et tentant tout leur possible pour la dévorer. Enivré par cette situation désespérée, le combattant solitaire se donna corps et âme.

Ses efforts ne pouvaient que forcer le respect. Rien n'était laissé au hasard, la moindre action de sa part lui permettant d'occire un adversaire. Néanmoins, la quantité d'Onirophages ne laissait que peu de doute sur l'issue de combat. Max le savait et tentait le tout pour le tout. Afin de gagner du temps, il profita d'un infime moment d'accalmie pour planter son sabre écarlate dans le sol et signer avec vélocité la « *Grande formation funéraire des Dix Trillions de morts par le Feu* ». Cette incantation eut pour conséquence directe de fragmenter une large partie du plateau rocheux ; de ces nombreuses failles s'extirpèrent des langues de feu intenses. Les larges fissures devinrent des brèches infernales desquelles sortirent finalement des squelettes incandescents. Dans un fracas continu, une légion de morts composés de braises et de cendres se mit à entourer Max qui restait concentré. Ces dépouilles animées de colère brûlante n'étaient autres que les victimes tombées par le passé sous les coups du sabre mythique. D'un claquement de doigt, le belligérant ordonna à son armée d'abattre la partie adverse sans la moindre pitié. La lutte entre les Onirophages et les damnés immolés était extraordinaire. Les titans avaient beau les repousser, les soldats du guerrier incandescent revenaient à la charge sans cesse. Max, de son côté, préservait tant bien que mal son énergie, véritable source de cette armée spectrale. Cependant, malgré son abnégation héroïque et son endurance hors du commun, l'affrontement s'envenimait toujours plus à ses dépens.

Soudain, telle une perception salvatrice, Max comprit que le moment était venu.

Tandis que j'entérinais le sort de récupération dans le but de rassembler tous les fragments de mon âme, Max ressentait au même titre que Titania et Feari, à l'exact même moment, une émotion particulière suivie d'une sensation unique. Son corps commençait à se désagréger. La rémanence de son enveloppe matérielle au sein de Lithos s'estompait ; il disparaissait.

Saisissant l'opportunité offerte par son armée de morts d'agir vite sans être dérangé, Max signa une ultime technique : « *Terre et Cieux réduits en cendres* ». Concentrant toute son énergie autour de son sabre, il asséna un simple coup horizontal et projeta conséquemment une vague de chaleur et de lumière qui annihila tout sur son passage, ennemis comme alliés. Courant de toutes ses forces, suivant cette déferlante de feu, Max parvint à atteindre le carillon d'Éaque et le fit sonner d'un surprenant coup de pied.

L'écho qui résonna dès lors fut si intense qu'il sembla affecter l'espace tout autour, le tordant presque comme un voile de tissu que l'on froisserait d'une poigne serrée. Fier de son accomplissement, Max se retourna en direction des Onirophages dont les ombres multiples projetées sur sa personne n'auguraient rien de bon. Le guerrier incandescent laissa tomber son arme et utilisa sa main droite pour signer son adieu d'un simple et évocateur « Merci ».

L'Ascension

La gratitude, voilà le sentiment qui m'habite à l'instant présent.

Les trois carillons vibrant à l'unisson, je constate devant moi, sous mes yeux, la matérialisation du pont de lumière : le Bifröst. En suivant ce chemin scintillant, j'atteindrai la Citadelle du Ragnarök, à la rencontre d'Hokusai. La tension est à son comble.

Dans un moment aussi particulier que celui que je vis alors, mon cœur me pousse à regarder derrière moi afin de chercher une aide, un soutien. Néanmoins, je tiendrai ma promesse et je ne me retournerai pas.

— Je suis dorénavant seule.

Honorée par les sacrifices de Titania, de Kurogane no Feari, de Maxalthar et de Hyôga, j'agirai pour mettre un terme aux onirismes fallacieux du Vieux Fou...

— De gré... Ou de force.

Mon âme et mes souvenirs étant de nouveau complets, mon apparence n'est plus la même. Je ne suis plus une enfant fragile, mais une adulte accomplie. Je suis l'héritière de Mother-Earth. Vêtue d'une tunique immaculée, je la recouvre d'une armure de lumière composée de nombreuses plates d'or scintillant de mille feux. Ma longue chevelure brune soufflée par le vent, je m'exclame :

— Je suis prête.

Pleine de courage et d'espoir, je me lance. Mon premier pas résonne sur le passage iridescent ; observant cet environnement pour le moins spécifique, je m'acclimate rapidement et poursuis mon parcours sur ce pont éphémère.

Je suis bientôt entourée d'épais nuages blancs ne me permettant pas de savoir exactement où je suis. Conservant mon cap, j'avance sans trébucher.

J'entrevois enfin la Citadelle. Au fur et à mesure de ma progression, l'image de celle-ci se précise. Elle ressemble à une île flottant dans le ciel. On dirait presque un havre de paix abritant sur ses hauteurs une forteresse isolée.

Soudain, je quitte la route arc-en-ciel. Me voilà sur la pointe d'une corniche. Je sens le vide sans fin derrière moi. Devant se trouve une porte monumentale.

Je foule bel et bien le sol de la Citadelle.

— Nous y sommes.

Chapitre 70

Achever le rêve

Je m'approche de cette immense porte à deux battants monumentaux. Au plus près du seuil, je distingue le détail des bas-reliefs qui ornent l'ensemble de la double structure pivotante. J'y vois des scènes illustrant sobrement l'amour et la mort, la peine vécue à la suite de la perte d'un être aimé, la culpabilité de ne pas avoir pu agir pour éviter le drame. Ce récit semble avoir été gravé dans le bois des portes avec une rage édifiante.

— Hokusai... Comme tu dois te sentir seul depuis tout ce temps...

Poussant de toutes mes forces le ventail de droite, j'entrouvre le portail dans un vacarme presque mélodieux, le grincement des rouages offrant presque l'illusion d'un instrument à corde jouant quelques notes. Avec agilité, je me faufile dans l'interstice avant que la lourde porte ne se referme derrière moi.

Perdue au fond d'une vallée encastrée recouverte au sol d'une fine couche de brume, j'avance dans un environnement insoupçonné. Une végétation luxuriante m'entoure. Après quelques pas, j'entrevois un lac au loin. Suivant une étroite route pavée, je longe l'étendue d'eau avant de gravir une colline émaillée d'herbes rases. Bien que je prenne de la hauteur, l'atmosphère ne s'éclaircit pas et ma progression demeure compliquée, enveloppée dans un épais nuage grisâtre. Je distingue avec surprise au travers les silhouettes de fantômes du passé arpentant une ancienne ville visiblement portuaire avant de rejoindre l'ombre d'un bourg dans lequel semblent se tenir de joyeuses festivités autour d'un bâtiment fédérateur. Plus loin, c'est un désert de dunes blanchies par une poudreuse de cristal reflétant la faible luminosité du ciel opaque qui se présente à moi ; de nombreux pas se dessinent au sol, marquant la neige de leurs semelles. Bientôt, les nuages de basse altitude finissent par s'estomper au profit d'un soleil rougeâtre. Sous cette lueur réconfortante, je laisse derrière moi le sable à perte de vue pour atteindre un canyon vertigineux. La poussière ocre virevolte sous les assauts des bourrasques perpétuelles. Au sol, des ombres dansent non loin de moi sans jamais croiser la mienne pour autant. Au fil de mes pérégrinations, j'envisage peu à peu le ressenti du Vieux Fou, esseulé et anéanti.

Ayant obtenu ce qu'il souhaitait, alors que son rêve se réalise enfin, voilà qu'il demeure seul. Isolé du vivant, il est le roi d'un vestige inerte. Ses peurs autant que ses souvenirs prennent formes comme pour l'accompagner.

Mais pour aller où ? Quelle est ta destination Hokusai ? Le sais-tu seulement ?

Pensive, je poursuis mon chemin. J'espère avoir la force et l'audace de le comprendre. Comprendre ce qu'il a vécu depuis que Lilie est venue sur Gaïa, comprendre d'où exactement provient ce feu qui le consume depuis que sa protégée n'est plus... Comprendre la place que j'ai dans son cœur et ce qu'il est encore possible de faire pour éviter le pire. J'aimerais juste comprendre.

— Pourquoi t'obstiner dans ces onirismes fallacieux ?

Soudain, des sanglots me parviennent. J'entends des pleurs, ceux d'un enfant vraisemblablement. À l'écoute de cette voix terrible comme sortie d'outre-tombe, j'examine les environs sans pour autant voir la moindre forme de vie. Je soupire :

— Le vent porte jusqu'ici ta souffrance, n'est-ce pas ? Je ne suis donc plus très loin.

Reprenant ma route, je finis par arriver devant un escalier serpentant en lacets de la base d'une montagne jusqu'à son sommet. L'empruntant, j'enjambe chaque marche, aussi imposante soient-elles. Rapidement, je me retrouve sur la ligne de crête face à un spectacle magnifique. Sous mes yeux, je découvre tout Lithos. Ce monde semble si petit, si vulnérable, si absurde. Il incarne sa bulle de préservation, son dernier rempart contre la réalité...

Le vent m'apporte de nouveaux sanglots que j'écoute cette fois-ci sans surprise. Notre entrevue prochaine se dessine dans mon esprit : il ne s'agit pas tant d'affronter Hokusai que de l'aider à faire face à ses griefs. Je me jure à ce moment précis de faire tout mon possible pour l'apaiser et le guider. Suivant les pleurs d'enfant qui résonnent, je me retourne avec appréhension et reconnais au loin la forteresse isolée aperçue plus tôt alors que j'arrivais à la Citadelle. D'un pas énergique, je progresse vers ce curieux endroit.

Sur place, je découvre une sorte de pont-levis me permettant de passer au-dessus d'un large fossé. Déplaçant une lourde herse rouillée, je pénètre dans le bâtiment en ruine. Les pièces tout autour de moi sont vides, les murs et les plafonds éventrés. À la suite d'un passage étroit, j'arrive dans une salle plus cosy ; un foyer illumine les environs. Un fauteuil abîmé s'impose au milieu de l'espace tandis que des meubles comme un buffet, une commode ou encore une table occupent le reste de la zone. Des rideaux de lin poussiéreux habillent des fenêtres aux carreaux ternes. Je m'approche du feu afin de profiter de sa chaleur quand mon attention se porte sur une bibliothèque pleine de livres dont l'organisation est toute en pagaille. Impossible cependant de prendre en main le moindre ouvrage, le simple fait de les toucher les réduisant en fragments de papier moisi friables. Un encrier disposé sur la table présente non loin de là me donne soudainement l'image d'Hokusai écrivant sans cesse.

Mais que pouvait-il bien coucher sur ces pages : ses rêves, ses regrets ? Sous quelle forme : des poèmes, des fictions empruntées à la réalité ou bien des contes philosophiques ? Je n'en saurai pas davantage. Une douce brise balaye sous mes yeux une longue tapisserie illustrant un individu assoupi dans les bras d'une autre personne. Effleurant des doigts cette œuvre pour le moins évocatrice, je remarque un passage caché juste derrière. M'y glissant sans trop de difficultés, j'entame la descente d'un escalier exigu s'enfonçant dans l'obscurité la plus totale.

Soudain, une lourde porte en bois me bloque le passage. Serrant la poignée avec fermeté, je parviens à l'ouvrir. Au fur et à mesure que l'angle se dégage, une lumière éclatante illumine ma vue. Et quelle vue... Sous mes yeux se dessine un incommensurable cratère. Au beau milieu de cette étendue gigantesque se trouve une silhouette assise sur ce qui semble être un siège. Descendant avec précaution, j'atteins le mystérieux individu après une longue distance au fort dénivelé. Sous un soleil orangé, affalé à l'image d'un dormeur sur un trône de pierre, la tête reposant sur la paume de sa main gauche, le coude en appui, il est là. Son apparence est celle que j'avais en mémoire : jeune, les traits doux et la chevelure pleine d'épis aux reflets châtain foncé. Aucun doute possible, c'est bien lui :

— Hokusai... murmuré-je.

Spontanément, je m'approche et m'adresse à lui comme si nous nous étions quittés quelques minutes auparavant en l'appelant par son prénom d'origine, celui que Lilie lui avait confié :

— Shunrō ? M'entends-tu ?

À la suite d'un long et pesant silence, l'intéressé expire avec intensité et véhémence avant d'ouvrir les yeux. Me fixant, je vois son regard s'illuminer, embué de larmes :

— Eulalie ?!

— Je suis désolée Shunrō, mais ce n'est que son ombre.

— Son ombre... Si ce n'est pas Lilie alors c'est toi, Lally ? Non, c'est impossible. Est-ce vraiment toi ou est-ce que je rêve encore ?

— Tu ne rêves pas, je me tiens réellement devant toi.

— Comment as-tu pu parvenir jusqu'ici ?

— C'est une histoire un peu longue, mais disons que j'ai croisé les bonnes personnes, aux bons moments.

— Je vois, ricane-t-il. « Alors comme ça Mother-Earth a réussi à me jouer un dernier tour... Et non des moindres. Je suis surpris, vraiment. Mes félicitations. »

— Shunrō...

— Qu’es-tu venue faire jusqu’ici, Lally ? me coupe-t-il sèchement.

Croisant les bras, le regard fixe, je m’explique :

— Mettre un terme à cette folie que sont tes onirismes fallacieux.

— Impressionnant. Rien que cela... Tout arrêter. C’est tout de même particulier... Tu es la personne à cause de qui toute cette histoire s’est développée. Et voilà que tu veux y mettre un terme. Ironique...

— Ne dis pas n’importe quoi Shunrō, tu sais comme moi combien notre séparation par le passé fut complexe. Je ne suis pas responsable de tout ce qui a pu se passer sur Éphinéa ou même Gaïa. Je n’ai jamais eu ce pouvoir alors ne cherche pas à me l’affubler.

— Ah oui ? Tiens donc... À t’écouter, tout serait la faute de Lilie alors.

Les poings serrés, je rétorque :

— Oui.

Un silence pesant s’empare de nous. Le regard furieux, Hokusai me fustige :

— Comment oses-tu ?! Après tous les sacrifices de Lilie, comment peux-tu...

— Ai-je demandé quoi que ce soit ? M’as-tu entendu vous supplier Lilie et toi de faire quoi que ce soit ? Rien, je n’ai absolument rien demandé et certainement pas la mise en place de votre stratégie visant à me récupérer.

— Tu m’as aidé à rejoindre Lilie !

— Mais t’ai-je seulement suivi, Shunrō ?!

— Tu n’étais pas heureuse sans Lilie, je le sais. Tu cherches à te déresponsabiliser, mais dans le fonds, tu aurais bien aimé bénéficier de notre labeur.

— C’est là que tu te trompes. J’étais malheureuse oui. Mais c’était mon affaire. Je t’ai aidé en pensant t’apaiser. Si j’avais pu savoir avant ce qu’il se serait passé en créant ce pont entre Gaïa et Éphinéa, je crois bien que j’aurais refusé.

— Mensonges !

Hokusai se lève de son rustre trône minéral et vocifère :

— Tu adaptes la réalité à ta vision, quelle méprise de la part de celle qui se réclamait des pragmatiques ! Quand je pense à tout l’amour qu’avait Lilie pour toi, tu ne le mérites définitivement pas.

Blessée par ses mots, je reste muette. Le Patriarche et désormais nouvelle incarnation de Father-Sky se rassoit en toute quiétude. Son regard inquisiteur me juge avec dédain. M'armant de courage, je brise ce lourd silence et lui demande simplement :

— Et toi, Shunrō, qu'as-tu à te reprocher ? Indépendamment de ce récit rêvé, es-tu si blanc ?

— J'ai tout fait pour arranger la situation.

Sentant une colère monter en moi, je lui assène la question fatidique :

— Où est Lilie ?

S'installant confortablement sur son assise, il me répond d'une voix grave :

— Elle est morte.

— Que s'est-il passé avec Father-Sky ?

— Notre plan se déroulait plus ou moins comme elle l'avait prévu. J'étais auprès d'elle quand elle a recouvré sa mémoire... Cependant, une fois les idées claires, elle a finalement voulu mettre un terme à tout cela et essaya d'anéantir l'Architecte.

— Comment as-tu réagi ?

— Mon sentiment d'accomplissement s'est heurté à ce que je considérais comme une injustice innommable. Mon admiration pour Lilie s'est muée en une haine profonde.

— Et ensuite ?

— ...

— Shunrō, dis-le-moi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je veux t'entendre me dire la vérité sur ce qu'il s'est passé.

Inspirant avec difficulté puis, laissant échapper une larme perlant le long de sa joue gauche, il précise :

— Elle aurait pu me détruire à tout moment. Je ne suis que son œuvre après tout... Elle me dominait en tout point. Mais elle en a décidé autrement. Lorsque j'ai repoussé son sort afin de préserver Father-Sky qu'elle tentait de détruire, toute l'énergie fut renvoyée vers elle. Elle n'a ni esquivé ni dévié sa propre puissance. Elle s'est laissée submergée. Elle est morte à ce moment-là, sous mes yeux.

M'approchant de lui, je viens lui tenir la main, spontanément.

— Je suis désolée Shunrō.

- Désolée ? N'es-tu donc pas venue pour m'occire ?
- Absolument pas. Je suis venue comprendre. Et t'aider.
- Vas-tu m'aider à retrouver Lilie ? Existe-t-il un moyen ?

Reculant de quelques pas, lui lâchant la main, je lui déclare non sans difficultés :

- Tu l'as dit toi-même, Lilie est morte.
- ...
- Personne n'en revient, jamais... Pas même notre Ange des Mots.

Visiblement touché par mon propos, Shunrō commence par se tenir la tête entre ses deux mains avant de parler d'un ton monotone :

— Si Lilie a pu nous créer, alors nous pouvons en faire de même la concernant. J'en suis convaincu.

— Si je suis ici, ce n'est pas pour réaliser l'impossible ou t'encourager dans le déni, mais bien pour t'aider à accepter la réalité. Entends-moi, Shunrō.

- Manipulatrice...
- Shunrō... Je t'en prie.
- Tu me manipules par ces stupides palabres ! Tu veux me faire souffrir !
- Ça suffit, arrête de dire n'importe quoi !

— Tu dis vouloir me comprendre, mais c'est faux ! Ton seul objectif est de réduire mes espoirs à néant, tu appelles de tes vœux l'absence absolue de toutes choses, tu n'es qu'une nihiliste !

Serrant les poings et tandis que la situation s'envenime, j'essaye de tenir la discussion :

— Shunrō, cesse donc ce jeu macabre ! Ne vois-tu pas ces milliards de vies que tu condamnes réellement dans le seul but de vivre encore un peu tes mensonges oniriques ?! C'est fini, tout est terminé. Lilie n'est plus parmi nous et il ne reste que nous deux, son ombre et son œuvre. Nos existences n'ont plus de sens... Accepte-le.

— Jamais... C'est faux... Comment peux-tu seulement penser une telle chose... Quels enfants estimerait devoir mourir avec leurs parents ?!

- Mais Shunrō... Nous ne sommes justement pas ses enfants.
- Ignorante que tu es.

— Lilie n'est pas notre mère.

— Abjection !

— Nous sommes une part d'elle, un fragment de ce qu'elle fut et c'est justement parce qu'il n'y a aucun lien de filiation entre elle et nous que notre existence s'estompe à mesure que son souvenir disparaît.

— Je te déteste, toi, tes idées, tes mots, tes pensées... Je te déteste, murmure-t-il le visage fermé d'une voix roque.

— Shunrō, il est plus que jamais temps d'admettre notre statut et de clore ce récit une bonne fois pour toutes.

— Je le savais, tu veux ma mort ! Tu veux me nuire, m'occire, me détruire !

— Nous avons d'ores et déjà trépassé, avec Lilie. Il s'agit simplement d'accepter cette réalité et de laisser Éphinéa et Gaïa vivre sans nous.

Se levant spontanément, Hokusai me fixe en silence. J'ajoute alors d'une voix douce, presque tremblotante, tout en lui tendant la main :

— Viens, Shunrō.

La gorge nouée, il me répond en détournant le regard :

— J'ai si peur...

— De quoi as-tu peur ? Dis-moi, je t'écoute.

— La mort. Le néant. L'absence.

— Je comprends.

— Je refuse.

— Comment ?

— Je ne veux pas te suivre, Lally.

— Ne fais pas ça, Shunrō. De grâce !

Laissant une énergie incommensurable s'extirper de son corps, Hokusai se prépare à se défendre, les poings serrés gorgés de peur et de haine.

— J'ai désormais les moyens de mon ambition...

— Les pouvoirs de Father-Sky ne créent pas, ils détruisent.

— Il est parfois nécessaire de faire table rase du passé pour mieux édifier l'avenir.

— Il n’y a que la solitude et la peine qui t’attendent sur cette voie.

— Qu’en sais-tu ?

Laissant un long silence accompagner ma réflexion, je précise :

— Je te l’ai dit il y a quelques instants, bien que ce fut mon affaire personnelle, oui j’ai effectivement été malheureuse sur Gaïa, loin de vous. Je sais donc en détail ce qu’est la solitude. Je te connais Shunrō, tu n’y survivras pas. Tu deviendras fou.

— Fou ? Mais n’est-ce pas de cette façon qu’on me distingue depuis les temps immémoriaux ? Qu’importe ce que tu peux me dire, je vais t’anéantir et reprendre mes songes ; là-bas seulement, je me sens en paix.

Laissant exploser toute mon énergie divine, je me prépare au combat. Mon armure d’or reflète avec éclat les rayons de ce soleil dont on ne sait pas s’il se couche ou bien s’il se lève. Désespérée, je me résous au pire. Sur ce point, j’ai échoué Hyôga. Je n’ai pas tenu ma promesse... Mais sache que j’ai essayé.

— Shunrō, nous pouvons éviter cela.

— Finissons-en.

— Pardonne-lui Lilie, il ne sait plus ce qu’il fait.

Une brise légère soulève près de moi une petite quantité de poussière qui semble alors entrer en lévitation, portée par un souffle invisible ; virevoltant dans l’air, cette constellation minérale se glisse entre nous deux à la manière d’un soupir.

Soudain, Hokusai matérialise dans son dos d’un claquement de doigt une gigantesque vague d’énergie s’étirant vers le ciel. Ce mur d’éther a l’apparence d’une montagne d’eau frémissante ; sa démesure est telle qu’il occulte la lumière environnante un long moment alors qu’il couvre le ciel avant d’entamer sa chute vertigineuse vers ma personne. La vague d’Hokusai pourrait à elle seule m’éradiquer. Mais je dois tenir. Si je péris, personne ne réveillera Le Vieux Fou et il continuera d’animer ses onirismes fallacieux. Il faut achever le rêve avant qu’il ne vire au cauchemar éternel.

Créant une sphère de protection tout autour de moi, je décide de faire face à cette offensive et de confronter nos forces respectives. L’hécatombe éthérée s’abat contre terre et balaye tout sur son passage. La puissance destructrice est sans commune mesure ; des cascades d’énergie divine brutes se forment à la circonférence du cratère et se déversent dans le vide. En amont de ces chutes invraisemblables se trouvent de véritables fleuves incandescents aux reflets bleuâtres qui serpentent sur l’ensemble de la zone. Au sein de cet environnement favorable à mon adversaire, Hokusai baignant dans sa propre énergie, ce dernier fonce vers moi et, d’une griffe de terreur, parvient à arracher comme un vulgaire voile la sphère de défense dans laquelle je m’étais proscrite. Sans protection, je n’ai d’autre possibilité que

d'attaquer. Matérialisant une épée de lumière, je viens tenter une estocade surprise que Shunrō pare sans problème à l'aide d'une lance d'énergie à l'éclat d'azur iridescent.

Concentrant toute sa force dans chacun de ses coups, il assène à mon rencontre une multitude d'offensives plus terribles les unes que les autres. J'ai conscience que le moindre faux pas peut m'être fatal. J'essaye de lire les émotions de Shunrō entre deux esquives, sans succès ; il est terré dans un mutisme profond duquel ne sort ni parole ni sentiment. Son visage est comme figé par la véhémence. Au cours de nos passes d'armes, je vois la situation se dégrader au point qu'il me semble tout bonnement impossible d'entamer le moindre échange verbal. Je me retrouve face à une ire animée qui ne cessera sa furie que lorsque je ne serai plus. C'est donc acculée, dans un état d'esprit fataliste, que je tente de vaincre Hokusai.

Essayant de surprendre mon adversaire, j'accélère le rythme du duel et renforce le poids de mes coups lors des contre-attaques qui s'offrent à moi. Peu à peu, une tendance s'inverse et Hokusai perd quelque peu l'ascendant qu'il avait jusqu'alors. Le faisant reculer de quelques mètres, je profite d'une percée déstabilisante pour renforcer l'amas de lumière autour de mon épée céleste ; en conséquence, Hokusai semble légèrement ébloui et visiblement dans le doute durant un bref instant. Un moment suffisamment long pour me permettre d'accumuler davantage de photons et de saisir l'opportunité d'un coup tranchant oblique pour projeter un croissant d'or ascendant. Cette faux de lumière vient ronger la défense de mon adversaire à la suite de mon coup de force déjà physiquement intense ; le résultat est inespéré puisqu'Hokusai est contraint de transformer sa lance azurée en bouclier violâtre afin d'encaisser mon offensive majorée. Profitant de l'occasion, je cours le rejoindre et, m'approchant au plus près de lui, brise en morceaux sa targe aux reflets améthyste. Décontenancé, Shunrō me paraît être dans une impasse. Transformant mon épée de lumière en un glaive radieux afin de gagner en dextérité, je vise son thorax et lance une percée en m'appuyant sur la force de mes deux mains.

Le choc est brutal. Fermant spontanément les yeux durant une brève seconde, je les rouvre et espère constater une situation qui entrainerait de fait l'arrêt des hostilités. Cependant, ce n'est pas le cas. Poussé dans ses derniers retranchements, Hokusai s'est saisi du glaive illuminé à mains-nues. Son sang coule de ses paumes, celles-ci parvenant à bloquer complètement la trajectoire initiale de l'arme à une bien courte distance du point vital. Stupéfaite, je ne vois pas arriver le pied droit de mon adversaire qui vient me repousser en m'écrasant une partie des poumons ; projetée en arrière, désarmée, je me retrouve à mon tour en position de faiblesse, situation qu'Hokusai ne tarde pas à saisir pour son compte en créant dans le ciel une pluie de lances azurée. Puisant dans toutes mes forces, je parviens à en esquiver un bon nombre, malgré quelques blessures superficielles causées par des échecs d'anticipation. L'offensive ne s'arrête pas à ce stade pour autant. Tandis que je virevoltais dans le seul but de sauver ma peau, Hokusai préparait une attaque frontale composée d'une énergie noirâtre qu'il emmagasinait entre ses mains meurtries. Alors que je reprends mes esprits, je le distingue au loin expulser dans ma direction cet amas éthéré destructeur. N'ayant pas le

temps de l'éviter, je suis contrainte de parer cette offensive impressionnante : accumulant toute l'énergie lumineuse possible dans mes mains, je bloque ce déferlement de puissance. Je parviens à maintenir un *statut quo*, mais le temps m'est compté.

Je sais que je ne tiendrai pas longtemps ainsi. J'envisage alors une contre-attaque qui ne peut aboutir qu'en commençant par repousser cette énergie qui m'immobilise. Galvanisée par le souvenir de mes compagnons de route au sein de Lithos qui ont donné leur vie pour rétablir un équilibre universel, je me démène et grignote petit à petit du terrain sur Shunrō qui de son côté produit toujours plus d'énergie obscure à mon encontre. J'avance, un pas après l'autre, en sueur, épuisée. Je ne lâche rien et je poursuis mon chemin. Je lutte, sans faille ; puis, au moment opportun, je réussis à dévier le sortilège. Laissant la déflagration se répandre sur ma gauche, je remonte la distance qui nous sépare pour atteindre celui qui veut m'occire. Surpris, ce dernier n'a pas le temps d'agir alors qu'il désamorce sa propre technique avec difficulté ; je fonce vers lui armée de deux haches d'or à l'éclat solaire et m'apprête à porter le coup lorsque soudain, j'use de mes capacités pour transformer tout mon être en amas nébuleux. Imitant la stratégie de Hyōga d'une certaine façon, je deviens translucide un court instant, suffisamment pour passer au travers d'Hokusai et le duper. Lui qui tentait une nouvelle fois de parer mon attaque est dépassé. M'agglomérant dans son dos, j'exécute un coup-croix vengeur et le pulvérise. Je vois Hokusai s'écrouler au sol à quelques mètres de moi. Je m'approche de lui, aussi méfiante qu'éreintée :

— C'est terminé Shunrō.

Se retournant, à plat ventre, il rampe vers moi en gémissant. Il se traine dans une flaque résiduelle de sa propre énergie, s'agrippant à des roches pour se tirer avec difficultés vers le léger promontoire sur lequel je me trouve. J'ajoute, espérant lui rendre une certaine lucidité :

— Il n'y a rien à faire, je te domine.

Levant sa tête vers moi, le regard gorgé de ressentiment, il hurle en ma direction :

— Je te hais !

— Et moi je t'aimais. Lilie, toi et moi, nous nous aimions.

Je le vois souffrir, s'accrochant à un petit bout de roc sortant de terre. Peinée, je termine :

— Nous n'avons pas su faire fleurir cet amour et regarde où nous en sommes à présent... Tout est flétri. Tout se ternit... Tout est fini.

— Non... Je refuse !

— Je t'en prie...

— Jamais !

Ayant baissée ma garde devant ce triste tableau, je ne peux que constater toute l'énergie qu'Hokusai parvient à expulser de son corps. La chaleur créée par cette effusion éthérée divine semble cautériser ses plaies au point-même de lui calciner la chair par endroit.

Devenant une torche humanoïde par pur refus de la réalité, enveloppé d'un brasier de colère et de haine, motivé uniquement par une peur sans limite, l'héritier de Father-Sky se présente à moi plus puissant que jamais. Projetant un souffle de feu suffocant dans son environnement direct, je me vois contrainte de battre en retraite pour ne pas périr. Moi qui pensais mettre un terme à notre affrontement, me voilà plus que jamais en mauvaise posture. Face à moi s'élève une colonne infernale au sein de laquelle se dessine la silhouette d'un homme consumé par son propre pouvoir. Ses yeux rubiconds brillent dans cette funeste valse de flammes. Soudain, de nombreux bras de feu s'extirpant de ce rideau de lave viennent vers moi, tentant de m'écraser. Je résiste autant que possible, mais je me sens toujours plus en difficulté. Devant un tel monstre, j'ai l'impression d'être impuissante.

J'essaye dans un dernier espoir d'user de toutes mes capacités en soulevant une ire tellurique. Le sol du cratère se fissure puis s'entrouvre, libérant une énergie incommensurable. Des flux éthérés aux reflets turquoise entourent rapidement ma cible incandescente et le lacèrent. La confrontation est titanesque. La terre tremble, le ciel gronde. Mon énergie le ligote avec toujours plus de puissance tandis que son manteau de braises s'expand davantage. Je vois bien que je perds du terrain, mais que faire. Comment l'atteindre ? Comment parvenir à entrer en contact avec Hokusai ? Comment toucher Shunrō en plein cœur et l'apaiser une bonne fois pour toutes ? Je n'en sais rien, absolument rien.

Mon sortilège tellurique périlite. Le monstre de feu explose et déverse du magma sur toute la surface du cratère qui revêt des apparences de volcan. Des fleuves de lave en fusion coulent un peu partout. Esseulée sur un pan rocheux, anéantie, je regarde mon adversaire victorieux s'approcher de moi. Reprenant une forme humaine, je peine à le reconnaître tant son énergie divine l'a consumé. Nous échangeons quelques passes d'armes, jusqu'à ce que sa lourde épée des enfers finisse par briser ma fluette lame de lumière dont l'éclat ne témoignait que fébrilité. Vaincue, je titube de quelques pas en arrière avant de trébucher. Je tombe contre un roc autour duquel je m'appuie pour tenter de conserver un semblant de vigueur. Le regard fixe, je ne perds pas de vue Hokusai qui se rapproche, arme en main. Il pourrait aisément ironiser sur mes propos tenus il y a encore quelques instants et pourtant, il n'en fait rien. Muet, il m'observe. J'ai l'impression qu'il se questionne sur ce qu'il va faire. L'espace d'un instant, j'entrevois du doute en lui. S'il a anéanti Lilie de façon détournée, il s'agit à présent de m'occire directement, sous ses coups. Confus, il m'interroge d'une voix morne :

— M'aurais-tu achevé ?

Spontanément, je lui réponds que je ne sais pas. J'ajoute :

— Et toi, que vas-tu faire à présent ?

Un long silence s'impose à nous puis, sous une bourrasque chaude et acide, il me demande :

— Pouvons-nous sauver Lilie, ensemble ?

Je ne sais pas quoi répondre à cet instant précis. J'avoue ne pas savoir, et pourtant je doute. Est-ce que finalement, avec nos pouvoirs, ressusciter un être qu'on aime serait possible ? Est-ce que nous sommes capables de ranimer nos souvenirs comme s'il s'agissait de moments présents ? Je crois à ce moment précis, dans cette situation désespérée, que je comprends Shunrō. Pour autant, j'ai conscience du danger d'une telle réflexion. En aucun cas je ne peux approuver le sacrifice de Gaïa et d'Éphinéa pour assouvir nos rêves fous. Nous avons hérité de pouvoirs divins certes, mais cela nous impose avant tout de la responsabilité.

Ma responsabilité est de clore ce chapitre ; laisser les communs en rédiger les pages suivantes sans intervenir, simplement en veillant sur eux.

Je tends alors ma main droite, blessée, vers Hokusai. Comprenant cela comme une réponse affirmative de ma part à sa question, il l'attrape. Sa main chaude est presque réconfortante. Je sens ma paume scarifiée touchée la sienne toute aussi blessée. Au-delà de nos corps, ce sont nos âmes qui entrent en contact durant cet instant suspendu.

C'est ma dernière opportunité et je le sais. Je saisis cette chance, bien consciente des conséquences, et en profite pour faire don de mes pouvoirs sacrés à mon adversaire. Ainsi, mon essence divine lui revient, provoquant un éclat d'une luminosité aveuglante. Paniqué, il s'écrie :

— Qu'as-tu fais Lally ?!

— Je te fais don des pouvoirs de Mother-Earth.

— Comment ? Mais c'est impossible !

Effectivement, Father-Sky et Mother-Earth se sont toujours opposés. Leur naissance est issue de leur différence et leur rencontre demeure impossible. J'ai pris conscience de cette réalité durant notre affrontement. Nous sommes diamétralement différents et c'est justement par cette opposition qu'adviendra la paix. En faisant don de mes pouvoirs à Hokusai, j'annule également les siens.

Dés lors, le champ de lave se calme et se fige tandis que les flammes qui entouraient ma parèdre s'amenuisent pour finalement disparaître. Toute la tension retombe, laissant place à l'incrédulité. Par cet instant miraculeux, Shunrō et moi avons définitivement tourné la page du temps des divins. Reculant de peur, Shunrō regarde ses mains tremblantes et me demande avec confusion :

— Pourquoi as-tu fais cela ?!

— Nous l'avons fait ensemble.

— Non, ce n'est pas vrai...

— Je ne peux pas te faire don de mes pouvoirs sans qu'il y ait un consentement, de la même façon que toi et moi avons hérités des puissances de Father-Sky et de Mother-Earth d'un commun accord.

— C'est faux, je me suis emparé des capacités de l'Architecte !

— Avec son accord, que tu le veuilles ou non. D'une certaine façon, Father-Sky a jugé bon de te confier ses dons divins, comme Mother-Earth a pu le faire avec moi.

S'agenouillant à terre, Shunrō se morfond. Il répète inlassablement la scène que nous venons de vivre, cherchant l'erreur qu'il a commise. Malgré ma vulnérabilité, je puise dans mes dernières forces pour lui préciser que ce qui a permis ce don fut essentiellement le doute qui s'immisçait en lui et le lien concret que constituait notre poignée de main. Cette confusion qui l'habitait n'a pu être révélée qu'en le poussant dans ses derniers retranchements à la suite d'une lutte terrible.

— J'aurais tant aimé éviter toutes ces douleurs et ces peines profondes, Shunrō. Si seulement nous avions pu discuter davantage... Je te demande pardon pour tout cela.

S'approchant de moi à tâtons, je retrouve enfin celui que j'ai connu il y a si longtemps. Venant naturellement se blottir dans mes bras, je le vois pleurer ; non pas comme un enfant effrayé, mais au contraire, comme un adulte qui réalise sa souffrance. Me regardant avec crainte, et tandis que son corps commence à s'effriter, il me questionne :

— Sans nos pouvoirs, qu'allons-nous devenir ?

— Ce que nous sommes depuis le début... Toi, l'œuvre de Lilie et moi, son ombre.

— Mais ça veut dire que nous allons disparaître ?

— Oui, comme un rêve qui prend fin

— Qu'est-ce qu'il y a après ?

Le serrant fort dans mes bras, je lui dis ce que je pense intimement :

— D'autres histoires, avec ou sans nous.

Le corps de Shunrō continue de redevenir une simple sculpture de terre et se désagrège peu à peu, comme rattrapé par le temps et les éléments. Bientôt, il ne sera plus.

— Repose-toi, lui demandé-je.

Le voilà déjà assoupi, loin du tumulte des derniers instants. Le monde de Lithos tout entier semble se disloquer et entamer sa chute. Par une légère brise, la dépouille de Shunrō s'annihile totalement. Je ne serre plus rien ni personne dans mes bras. Une poussière ancestrale virevolte dans l'air.

C'en est fini.

J'ai du mal à y croire.

Après tout ce temps, nous y voilà. À peine ai-je eu le temps de commencer le deuil de Lilie que je dois porter celui de Shunrō. Les émotions qui m'habitent sont lourdes et douloureuses, mais je sais que cela ne va pas durer.

Moi aussi, je dois m'éclipser.

Je décide d'aller voir une dernière fois ce soleil hésitant. Rassemblant mes ultimes forces, je gravis avec difficulté la face intérieure nord du cratère au sein duquel je me trouve afin de prendre un petit peu de hauteur. Mes pas se traînent, mon énergie me quitte. Ma vue s'estompe à mesure que mes souvenirs se mélangent. J'avance lentement, confuse.

Enfin, enveloppée de poussière, j'y suis.

De cette crête vertigineuse je surplombe l'infini qui s'étend sous mes yeux fatigués. Embués de larmes, ils distinguent grossièrement un vaste parc de nuages semblant s'amuser dans le ciel sans limites. L'éclat orangé de l'astre solaire les illumine. Je ressens sa chaleur qui croît au fur et à mesure. C'est réconfortant.

Ma vue autant que mes autres sens se troublent. L'éclat radieux me pénètre, me transperce, me disloque. Mon corps m'échappe. L'ombre que je suis ne peut pas faire face à la lumière sans conséquences. Il convient alors de les accepter et de les assumer.

Je m'efface ainsi dans une pensée...

— Et ce soleil alors, se lève-t-il ou se couche-t-il ?

Livre Troisième.

Fin.

ÉPILOGUE

Une nuit d'été s'éveille doucement au cœur d'une ville animée. Un ciel crépusculaire accompagne comme chaque soir la valse des feux modernes. Les carreaux de verre des immeubles du quartier d'affaires s'assombrissent à mesure que les silhouettes débauchent. Une myriade de véhicules automobiles s'agglutine dans d'étroites voies d'asphalte au rythme de klaxons infernaux, chacun faisant miroiter sur les carrosseries voisines ses feux électroniques de couleur diaphane et écarlate. À distance de ce tumulte, de discrètes lucioles de fer accompagnent les badauds qui déambulent. Ces étoiles artificielles que sont les lampadaires urbains, les enseignes de commerces et les néons de souterrains tapissent les sols gris de leur éclat de synthèse.

Dans cet amas iridescent de modernité progresse une jeune femme. Se frayant un chemin au milieu d'une foule compacte d'anonymes, elle parvient à quitter les grands axes pour des chemins plus calmes. À la lueur d'élégants réverbères, elle avance vers sa destination escortée sans faille par son ombre fidèle.

En passant au sein d'un quartier résidentiel, elle croise le chemin d'un couple visiblement conquis par leur visite en vue d'une acquisition. « Connors, c'est la maison de nos rêves ! », s'extasie l'interlocutrice, dossier technique en main ; ce à quoi répond tout heureux son compagnon : « J'ai tellement hâte, Everlyne ! ». Leur rire se mêle à celui de leur agent immobilier, visiblement conquis lui-aussi. Amusée devant un tel spectacle, la jeune femme poursuit son périple crépusculaire. Enfin, elle s'arrête. Bâtiment numéro 7. Deuxième étage. Appartement 24.

Elle ouvre la lourde porte et quitte le seuil des parties communes pour pénétrer dans son antre, son cocon, son nid. Déposant sur une table-basse sa besace, celle-ci gigotte et finit par s'affaler sur la paroi en verre du petit meuble, laissant glisser quelques documents de travail visiblement portés sur l'Histoire de l'Art. Une couverture d'ouvrage se dévoile plus que les autres, présentant un intitulé évocateur, *Les Trente Mille œuvres du Vieux Fou de dessin*. Rangeant un badge d'accès magnétique auprès de ses clefs dans un vide-poches, on peut y lire la fonction de *Doctorante*. Se préparant un thé réconfortant, elle passe devant un écran d'ordinateur en veille qu'elle rallume ; tandis que ce dernier s'initialise, un son cristallin retentit, annonçant vraisemblablement la réception d'une notification.

La jeune femme, une fois sa bouilloire en marche, s'empresse d'aller voir de quoi il s'agit pour finalement découvrir un message amical lui demandant des nouvelles de son projet d'écriture. Visiblement touchée par l'attention portée à ses vicissitudes d'écrivaine, l'intéressée réfléchit à sa réponse tout en se servant sa boisson chaude. Son visage se reflétant dans la vitre de la fenêtre de sa petite cuisine, lui offrant une vue poétique sur un vieux port de pêcheurs, elle sourit avec satisfaction :

— Il ne me reste plus qu'à ajouter un dernier mot.

Fin.

ANNEXES

Glossaire

Bifröst : chemin de lumière permettant de rejoindre la citadelle du Ragnarök.

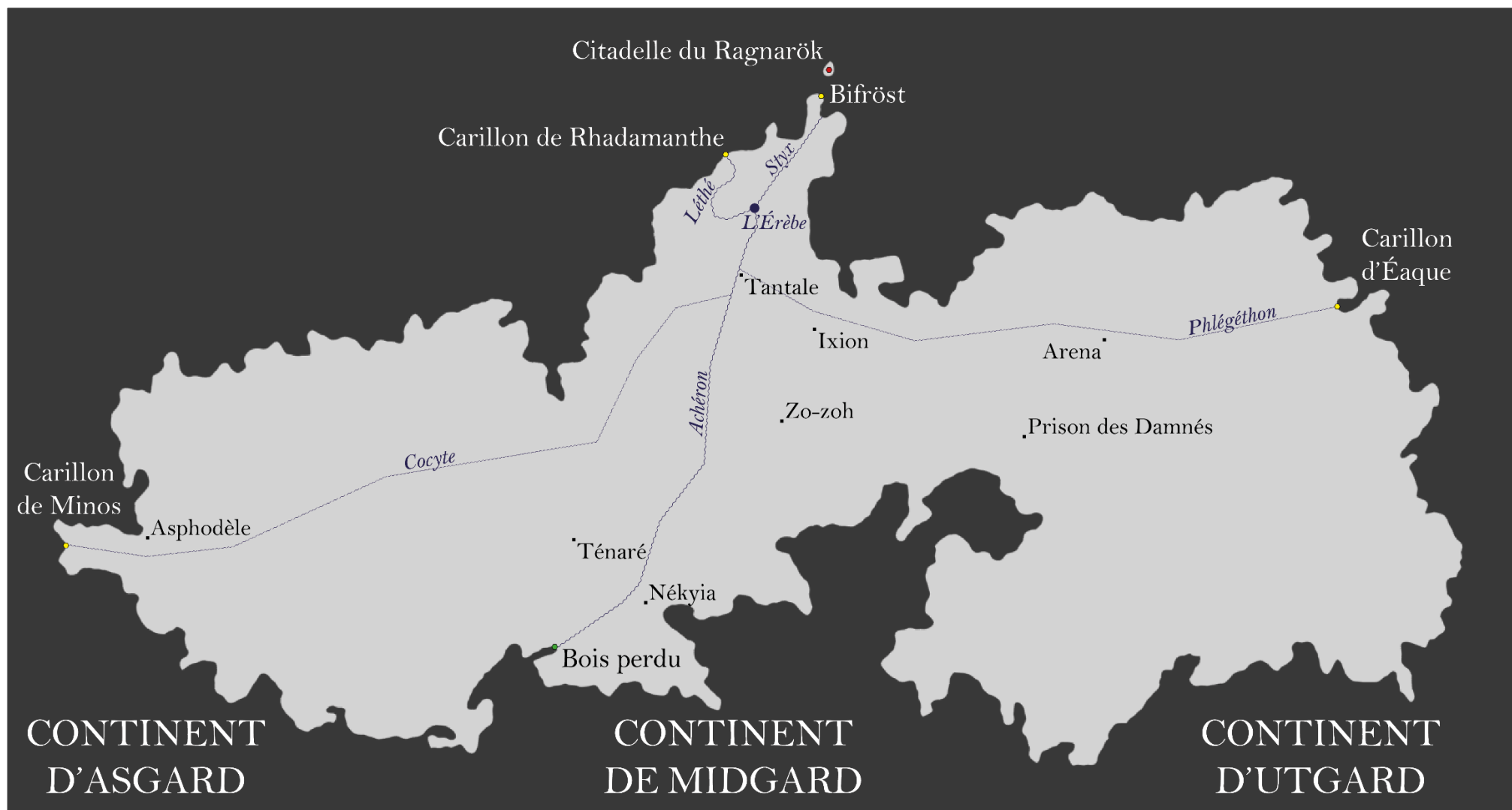
Onirophage : amalgame de désespoir perpétuellement en quête de songes éthérés.

Ragnarök : tréfonds de l'esprit d'Hokusai rassemblant ses souvenirs.

Rouages du Destin : narration de l'absolu incarnée par la Fileuse, la Répartitrice et l'Inflexible.

Thaumaturges : rémanence des Simulacres errant sur Lithos.

Carte de Lithos



Carte des vestiges du monde de Lithos

POST-SCRIPTUM

Ajouter le mot de la fin.

Voilà certainement la tâche la plus ardue dans cet exercice fictionnel que fut l'écriture de la fanfiction des Onirismes *fallacieux*. Une décennie s'est écoulée depuis le début de ma réflexion. Je me posais alors la question suivante : « Ne faut-il pas que je m'entraîne avant de produire mon premier ouvrage sérieux ? »

Jusqu'alors, je n'avais écrit que des nouvelles et des brèves histoires. Jamais je ne m'étais lancé dans un récit complet. C'est ainsi qu'à peine âgé de vingt ans, je commence à former le cadre d'un scénario qui se veut simple et utile. Simple par son propos, utile par sa forme. L'objectif était de m'exercer à l'écriture comme un athlète s'entraînerait avant une compétition. Trouver des automatismes, découvrir mon style, comprendre comment fonctionne un arc narratif, créer des personnages variés qui échangent entre eux au sein d'un environnement spatial et temporel aussi vaste que cohérent. Bref, une véritable épreuve, un rite de passage.

Ne souhaitant pas utiliser mes idées intimes pour cet exercice, je décide de m'inspirer d'histoires déjà existantes. Cela m'évite de me dévoiler tout en m'imposant un exercice dans l'exercice : construire un monde inédit qui soit pertinent tout en s'inspirant d'univers préconçus. Le format de fanfiction est acté. La mise en œuvre me demande des mois de travail pour finalement aboutir à l'été 2013 à un récit de base prenant place dans un espace détaillé au sein d'une chronologie établie. J'envisage alors une œuvre de 20 à 30 chapitres maximum.

Dix ans plus tard, après des hauts et des bas, des moments d'écriture frénétiques espacés de vides non-productifs, j'achève une histoire de 70 chapitres composés de plus de 800 pages répartis en 3 volets. La fanfiction de départ s'est complexifiée au fur et à mesure au point de prendre son indépendance sur les univers d'origine. Le moyen est devenu une fin en soi et tandis que je peaufine les derniers détails du troisième et ultime tome, j'entrevois la fierté d'avoir atteint mon but. Cela m'aura pris du temps, mais j'y suis parvenu.

Une œuvre qui aboutit, après tant d'années de persévérance, confère un sentiment unique que je redoutais ne jamais connaître. À présent, j'ai tout simplement hâte de poursuivre l'aventure et de retrouver cette émotion hors du commun.

La fanfiction devenue fiction s'émancipe désormais en moi, au-delà de son rôle initial de brouillon. Les récits, les personnages, les lieux : tout le contenu des Onirismes *fallacieux* s'épanouit dorénavant en mon for intérieur et me motive pour de futurs projets.

J'ai achevé le rêve, reste à le concrétiser.

Carolus Hortus

Index des chapitres

Les Onirismes <i>fallacieux</i>	1
LIVRE III – LITHOS	3
Arc final – Rite de passage	4
Interlude V – Ceux qui s’effacent	5
Chapitre 51 – Aux confins d’un fantasme	7
Chapitre 52 – Les Onirophages.....	13
Chapitre 53 – Le bois perdu.....	18
Chapitre 54 – Temps mort.....	28
Chapitre 55 – Lourde pluie	32
Chapitre 56 – Mornes plaines.....	39
Chapitre 57 – La Prison des Damnés	42
Chapitre 58 – Les Thaumaturges	48
Chapitre 59 – Une lueur d’espoir	52
Chapitre 60 – Les carillons du Bifröst	56
Chapitre 61 – Une promesse	60
Chapitre 62 – Châtiment du firmament	64
Chapitre 63 – Le plateau foudroyé	67
Chapitre 64 – Le Passeur	72
Chapitre 65 – L’Érèbe	76
Chapitre 66 – Le fleuve de la haine	81
Chapitre 67 – Le cycle des Hespérides	86
Chapitre 68 – Le chemin scintillant	90
Chapitre 69 – Unisson.....	100
Chapitre 70 – Achever le rêve	110
ÉPILOGUE.....	124
ANNEXES.....	126
POST-SCRIPTUM	130
Index des chapitres.....	131